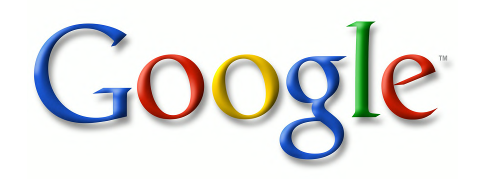
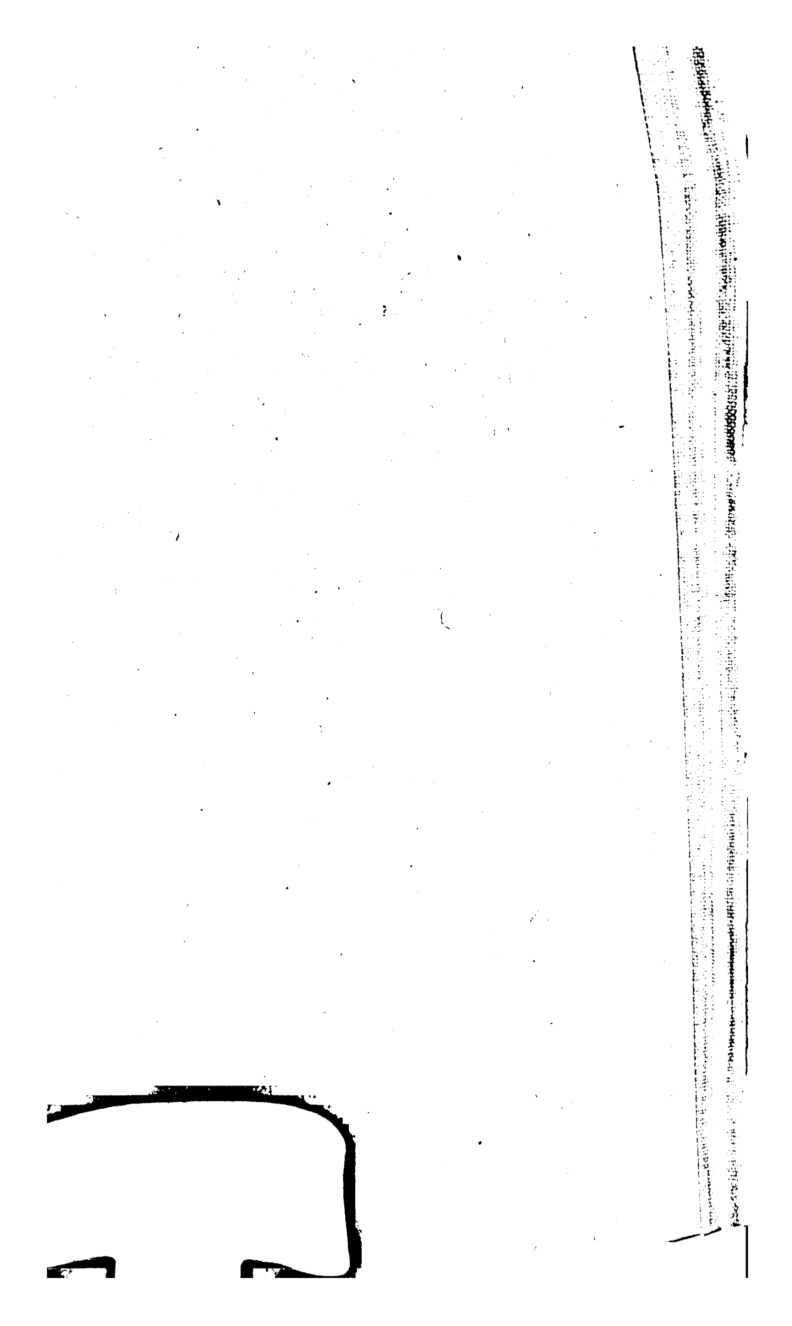




Le Grand
NKD

(Le Grand.)

NKO

ŒUVRES

DE

LE GRAND,

COMÉDIEN DU ROI.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

LA Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

La Veuve BARROIS, Quai des Auguſtins.

BAUCHE, Quai des Auguſtins.

AUMONT, Quai des Quatre-Nations.

HOCHEREAU, Quai de Conti.

DE LALAIN, rue & près la Comédie Françoiſe.

BAILLY, Quai des Auguſtins.

ŒUVRES

Marc Antoine

DE

LE GRAND,

COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ANECDOTES

SUR LA VIE DE LE GRAND, COMÉDIEN DU ROI.

MARC-ANTOINE LE GRAND étoit fils d'un Chirurgien-Major des Invalides, qui étoit aussi Maître en Chirurgie de Paris. Il naquit en cette ville le même jour que Moliere mourut. (17 Février 1673.) Étant entré chez les Comédiens, il débuta, pour la premiere fois, le 13 Mars 1694; pour la seconde, le 21 Mars 1702, & fut reçu dans la Troupe le 18 Octobre de la même année.

Il avoit la voix belle & sonore, mais la taille petite, peu majestueuse, & une figure à laquelle on avoit eu de la peine à s'accoutumer lors de son début, & dans les premiers tems. On rapporte même à ce sujet, qu'un jour il avoit joué un grand rôle tragique où il avoit été mal reçu; il harangua le Public à l'annonce, & finit par dire: *Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer.* Comme c'étoit le Grand Dauphin qui l'avoit fait revenir de Pologne, où il étoit, ce Prince le protégea & le fit recevoir. Voici six vers qu'il lui adressa:

Ma taille, par malheur, n'est ni haute ni belle.
Mes rivaux sont rarls, qu'on me la trouve telle;
Mais, grand Prince, après tout, ce n'est pas là le fait:
Recevoir le meilleur est, dit-on, votre envie;
Et je ne serois pas parti de Warsovie,
Si vous aviez parlé de prendre le mieux fait.

Le Grand étoit homme d'esprit, plaisant, & entendant bien le Théâtre, sur-tout pour les Acteurs qui n'étoient pas trop élevés. Au défaut d'autres, il représentoit les Rois, & dans le comique il jouoit les rôles de Paysan & ceux à manteau : il étoit très-utile à sa Troupe, non-seulement par la diversité des personnages qu'il représentoit, mais encore par les nouveautés qu'il lui fournissoit ; ce qui s'étendit même aux autres Théâtres de Paris & de Province, pour lesquels il travailla aussi. Il mourut le 7 Janvier 1728, dans la cinquante-sixieme année de son âge, après avoir reçu les Sacremens de l'Église.

Le Grand avoit un fils qui fut reçu dans la Troupe le 15 Février 1720, & il quitta le Théâtre en 1758. Dans ce long espace de tems il s'acquitta, avec beaucoup de succès, des rôles à récit dans le tragique, & de plusieurs rôles dans le comique. Il est mort, en 1768, à Vaugirard où il s'étoit retiré.

Les Œuvres de Le Grand ont été imprimées plusieurs fois, tant en France que dans les pays étrangers, mais toujours assez mal ; de maniere que le Public s'est apperçu de quantité de fautes typographiques ; même de vers omis, de Scenes coupées, &c. Le Lecteur judicieux & connoisseur verra aisément que cette édition a été faite avec soin ; qu'on n'a rien épargné, ni pour le caractere, ni pour le papier. L'Éditeur (*M. De la Porte, Secretaire de la Comédie Françoise*) ne s'est pas tenu aux anciennes éditions, il a consulté les manuscrits déposés à la Comédie ; il a, sans rien supprimer de l'Auteur, distribué l'ordre des Scenes conformément à l'action théâtrale. Enfin on espere que le Public sera satisfait de cette nouvelle édition.

TABLE GÉNÉRALE

Des Pieces contenues dans cette Édition.

On y a joint le jugement des connoisseurs, & quelques Anecdotes intéressantes.

TOME PREMIER.

Un Lutin amoureux qui fit en ce tems du bruit à Paris, fournit l'idée de cette petite Piece qui est très-comique & très divertissante.

On y contrefaisoit le nommé *le Rat*, montreur de curiosités à la Foire, qui s'en vengea à sa maniere en parlant des plus célebres Actrices de ce tems-là, à l'occasion de ses tableaux changeans.

Cette Piece eut beaucoup de succès.

Cette Piece est dans le goût de la Farce, mais cependant très-ingénieusement imaginée & fort divertissante. Le Prologue représentoit le Parnasse,

TOME II.

TOME III.

Cette Piece eut un médiocre succès.

Cette petite Piece, après avoir été corrigée, fut goûtée & eut du succès. L'Opera de *Caracalla* en musique, sans paroles & les habits du siecle passé y firent un charmant effet.

Cette Piece n'eut pas un grand succès: à la quatrieme représentation elle fut affichée sous le titre du *Triomphe des Dames*.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les *Théâtres de Le Grand, Hauteroche, Romagnesi & Pesselier*, & je crois qu'on peut en permettre la réimpression. A Paris, le 6 Octobre 1761. MARIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amée la veuve DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire réimprimer & donner au Public les *Théâtres de Le Grand, d'Hauteroche, de Romagnesi, & de Pesselier*, s'il Nous plaisoit lui accorder des Lettres de renouvellement de Privilége pour ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de

le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de celui qui aura droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages, & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres; que l'Impétrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit tenue pour duement signifiée & foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le quatrieme jour du mois de Novembre, l'an de grace 1767. & de notre regne le cinquante-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, N°. 964. fol. 322. conformément aux Reglemens de 1723. A Paris ce 25 Novembre 1767.

GANEAU, Syndic.

LA
RUE MERCIERE,
OU
LES MARIS DUPÉS,
COMÉDIE

Représentée à Lyon en 1694.

PRÉFACE.

JE n'aurois jamais ſongé à faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait celles de la *Répétition de Théſée* & de *la Fille Précepteur*, que notre Troupe a repréſentées ci-devant, ſi le titre ſpécieux de *la Rue Merciere*, n'eût donné envie à chacun d'en avoir la copie. Pluſieurs perſonnes ſe ſont gendarmées à ſes premieres repréſentations, s'imaginant qu'on avoit voulu les jouer publiquement; cependant, en la compoſant, je n'ai point eu deſſein d'y peindre perſonne. Mais comme les aventures que j'y ai miſes ſont fort communes dans le monde, il étoit preſque impoſſible qu'elles n'euſſent quelque rapport avec quelques-unes arrivées en cette Ville. Certaines perſonnes l'ont voulu critiquer, mais elles auroient perdu leur tems; car je ſuis perſuadé qu'elle n'en vaut pas la peine.

ACTEURS.

M. HARPIN, *Marchand de dente*

M. CORNARDET, *Marchand de ruba*

LISIMON, *Amant d'Isabelle.*

LE MARQUIS, *Gascon.*

ELIANTE, *Femme de M. Harpin.*

ANGÉLIQUE, *Femme de M. Cornarc*

ISABELLE, *Fille de M. Harpin.*

LISETTE, *Suivante d'Isabelle.*

La Scene est à Lyon, dans la rue Mercien



LA

RUE MERCIERE,

OU

LES MARIS DUPÉS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

M. HARPIN, M. CORNARDET.

M. HARPIN.

SI nous ſommes cocus, nous en voyons bien
d'autres;
Leurs femmes ne ſont pas meilleures que les nôtres.

M. CORNARDET.

Ah! pour la vôtre, bon; mais j'engage ma foi,
Que la mienne jamais n'aima d'autre que moi.

M. HARPIN.

Quoi! parce qu'elle eſt douce & paroît indolente,
Croyez-vous qu'en intrigue elle ſoit ignorante?
Et que ſes yeux baiſſés, qu'elle affecte mourans,
Des dangers de l'hymen vous ſoient de ſûrs garans?
Non,non,dans ce quartier les femmes,cher compere,
Auſſi bien qu'autre part, ne ſe défendent guere.
Quand au quart des maris on garderoit la foi,
Nous ne ſerions compris dans ce quart,vous, ni moi.

M. CORNARDET.

Vous m'avouerez auſſi que quand on eſt Marchande...

M. HARPIN.

On ne doit vendre rien que ce qu'il faut qu'on vende:
Mais ce n'eſt plus la mode; & le mari ſouvent
De ſon honneur vendu va recevoir l'argent.

M. CORNARDET.

L'hyver les Officiers s'en viennent chez nous fondre,
Il faut les écouter.

M. HARPIN.

Oui, mais ne rien répondre:
Qui répond paye. Enfin, je n'ai que trop vécu,
Pour ſavoir comme on fait à Lyon un cocu.

M. CORNARDET.

Quoi que vous me diſiez, je crois ma femme ſage;
Et la grande pudeur qu'on voit ſur ſon viſage,
De rien appréhender m'ôte tout le ſujet.
Mais vous, Monſieur Harpin.....

M. HARPIN.

Hé! Monsieur Cornardet,
Sachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui disent de bons mots, qui sont toujours riantes,
Qui, sans aucun scrupule, & sans s'effaroucher,
Écoutent l'équivoque, &, loin de s'en fâcher,
Y répondent souvent, & même avec finesse,
Que celles qu'un seul mot, un regard, un rien blesse;
Qui d'un conte plaisant faisant d'abord fracas,
Veulent trouver du mal où l'on n'en pense pas.

M. CORNARDET.

Qu'entendez-vous par-là?

M. HARPIN.

J'entends que ces dernieres,
Se laissent plutôt prendre encor que les premieres;
Que, votre femme étant de ce nombre, je croi
Que vous êtes encor plutôt cocu que moi.

M. CORNARDET.

Et moi, je vous soutiens....

M. HARPIN.

Mon Dieu! point de colere;
Il faut tout doucement éclaircir ce mystere,
Et ne pas faire enfin, comme, ces ans passés,
Fit un de nos voisins, que bien vous connoissez,
Qui, malgré qu'on en eût, voulut, par son caprice,
Être avéré cocu par Arrêt de Justice;
Et même, dans Lyon, de l'un à l'autre bout,
Voulut qu'on publiât son déshonneur par-tout;

Il en fut pour ses frais. Mais laissons la satyre;
Tout le monde en sait plus que je n'en pourrois dire:
Venons à notre fait. Ces diables d'Officiers
A faire des cocus sont toujours des premiers:
Votre femme sur-tout en paroît entêtée,
Et la mienne, je crois, n'en est pas moins tentée.

M. CORNARDET.

Quel est votre dessein?

M. HARPIN

D'aller chez les Frippiers
Louer, dès-à-présent, des habits d'Officiers.
Nous aurons tous les deux, & je me l'imagine,
Avec de tels habits, assez mauvaise mine;
Mais qu'y faire? Il faudra réparer par argent
Le mauvais air. Allons, sans perdre un seul moment,
Et revenons chez nous avec cet équipage.
Quitte pour différer d'un jour notre voyage.

M. CORNARDET.

Allons, compere, allons; &, feignant de partir,
De notre honneur douteux venons nous éclaircir.



SCENE II.

ÉLIANTE, ANGÉLIQUE.

ÉLIANTE.

Nos maris sont partis, nous n'avons plus à craindre;
Il ne faut désormais nullement nous contraindre.
Nous avons trop langui pendant leur long séjour;
Il faut nous divertir jusques à leur retour.

ANGÉLIQUE.

Avons-nous bien du tems ?

ÉLIANTE.

Nous avons la semaine.

ANGÉLIQUE.

Que tu vas réjouir par-là ton Capitaine !

ÉLIANTE.

Et toi, ton Avocat !

ANGÉLIQUE.

Bon ! je ne le vois plus,
J'aime la nouveauté.

ÉLIANTE.

Quoi ! les nouveaux venus....

ANGÉLIQUE.

Succédent aux anciens.

ÉLIANTE.

Le joli caractere !
Je suis bien plus constante, & suis bien moins légere,

Hors cinq ou ſix Amans, que je veux m'arrêter,
J'ai fait vœu déſormais de n'en plus écouter.

ANGÉLIQUE.

Tu te contrains beaucoup ; & c'eſt bien peu de choſe
Que cinq ou ſix Amans.

ÉLIANTE.

C'eſt de peur qu'on ne cauſe.
Quoique nous ne penſions, l'une ni l'autre, à mal,
Ton époux eſt jaloux, & le mien eſt brutal.
Il apprit l'autre jour que, malgré ſa défenſe,
J'étois avec Liſandre ; il vint en diligence ;
Dedans le charbonnier nous fûmes nous cacher ;
Il nous trouva : d'abord il penſa ſe fâcher.

ANGÉLIQUE.

Bon ! tout cela n'eſt rien ; le mien me déſeſpere ;
Un rien preſque ſuffit pour le mettre en colere ;
Juſques-là, l'autre jour, qu'il faiſoit le jaloux,
A cauſe que j'avois découché de chez nous.
J'étois au bal, lui dis-je.

ÉLIANTE.

Hé fi ! c'eſt une honte.
Eſt-ce qu'à nos maris nous devons rendre compte ?
Eſt-ce à préſent la mode, au moins en ce pays ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! çà, pour un moment, laiſſons-là nos maris.
Auſſi-bien j'apperçois venir quelque pratique ;
C'eſt un de tes Amans, rentrons dans ta boutique.



SCENE III.

LE MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

Est-ce-là ce quartier dont on fait tant de bruit?
Où tous les Officiers....

LISIMON.

Vous êtes mal instruit.
Sachez que cette rue, en bute à la satyre
Par le nombre de gens que son commerce attire,
N'est pas assurément telle que vous pensez ;
Je crois depuis deux ans m'en être instruit assez.
Apprenez qu'on y garde autant de retenue,
Qu'on y vit aussi bien que dans toute autre rue.

LE MARQUIS.

De mes amis pourtant m'en ont fait un rapport....

LISIMON.

Et qui ? Des fanfarons, qui, faisant leur effort
Auprès d'une Marchande, & la trouvant rebelle,
Vont par-tout se vanter d'avoir triomphé d'elle.
Encore un coup, Marquis, on s'est moqué de toi.

LE MARQUIS.

Je veux le croire ainsi ; mais on m'a dit à moi,

Que Marchande de drap, Gantiere, Rubaniere,
Marchande de dentelle, & Guimpiere & Lingere,
Souvent il s'en trouvoit de ces Marchandes-là,
Qui, quand on les pressoit... Enfin, & *cætera.*

LISIMON.

Je ne comprends donc pas comment cela doit être.
Je puis, à dire vrai, ne m'y pas bien connoître;
Mais je puis bien ici, Marquis, le déclarer,
Qu'après avoir été deux ans à soupirer
Près de cette Marchande, encor que je lui plaise...

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes discret; j'en suis parbleu bien aise.
Cette Marchande donc ne vous a pas voulu...

LISIMON.

Il est si vrai, qu'enfin je me suis résolu
A l'épouser.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu me la donnes belle;
Tu veux donc devenir un Marchand de dentelle?

LISIMON.

Pourquoi non? J'en connois, même dans ce quartier,
Qui, s'ils ne s'étoient point mêlés d'autre métier,
N'en auroient que mieux fait.

LE MARQUIS.

Je sais qui tu veux dire.
Mais tu me viens conter qu'à Lyon on soupire
Des deux ans, sans rien faire & sans avancer rien.

LISIMON.

Voilà quel est mon sort; juge à présent du tien.

LE MARQUIS.

Selon toi, dans Lyon toute fille est pucelle?

LISIMON.

La peste ! que nenni : je sais qu'il en est telle,
Et sans sortir d'ici, qui me démentiroit.

LE MARQUIS.

A parler autrement chacun te railleroit.
Mais raisonnons un peu sur ton beau mariage.
Tu me disois tantôt que celle qui t'engage,
Avoit un mari, qui....

LISIMON.

Tu ne me comprends pas.
Celle en qui j'ai trouvé tant de charmans appas
A, pour notre malheur, certaine belle-mere
Coquette, & qui d'abord fulmine de colere,
Aussi-tôt qu'à sa fille elle voit quelque Amant;
De sorte que, pour voir la fille librement,
Il faut aimer la mere, ou tout au moins le feindre;
Et c'est à quoi deux ans il m'a fallu contraindre.

LE MARQUIS.

La belle-mere a-t-elle encor quelque agrément?
Est-elle jeune?

LISIMON.

Oui.

LE MARQUIS.

Belle?

LISIMON.

Passablement.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'eſprit ?

LISIMON.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

C'eſt mon affaire.

LISIMON.

Comment ?

LE MARQUIS.

C'eſt que je veux devenir ton beau-pere.

LISIMON.

Il n'en eſt pas beſoin. Si tu veux en conter,
Celle qui vient à nous pourra te contenter :
C'eſt ſa voiſine. Adieu, j'apperçois Iſabelle.

LE MARQUIS.

Je vais tout doucement m'inſinuer près d'elle.

LISIMON.

Il faudra l'aborder avec un compliment.

LE MARQUIS.

Je ferai connoiſſance aſſez adroitement.



SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE vous aime, ma chere, ou le Diable m'emporte;
Et je n'ai ressenti jamais d'ardeur si forte.
Je ne puis résister à vos divins appas.

ANGÉLIQUE.

Ce discours me surprend, ne vous connoissant pas;
Mais comme votre abord marque un homme sincere,
Tout ce que vous direz ne me pourra déplaire.

LE MARQUIS.

On dit que vous avez un brutal de mari,
Qui, quand on vient chez vous, fait le charivari.

ANGÉLIQUE.

Il est à la campagne.

LE MARQUIS.

Hé bien! qu'il y demeure.

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il y sera long-tems.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Quand il est à Lyon, vraiment je n'ose pas,
Sans sa permission, faire le moindre pas.

Je ne vais nulle part qu'il ne soit à ma suite ;
Mais quand il est absent, aussi-tôt j'en profite.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi, dites-moi, vous marier si mal ?

ANGÉLIQUE.

Je vis bien, l'épousant, que c'étoit un brutal ;
Mais, comme mes parens vantoient fort ses richesses,
Quoique je ne sentisse au fond nulles tendresses,
Qu'il parût mal bâti, ridicule à mes yeux,
Je dis : prenons toujours, c'est en attendant mieux.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISIMON, ANGÉLIQUE, ÉLIANTE, ISABELLE, LISETTE. (*Angélique, Éliante & Lisette causent à part.*)

LISIMON.

Hé quoi donc ! vous avez déja fait connoissance ?

LE MARQUIS.

C'est bien moi, qui jamais trouve de résistance !
De cent, c'est celle en qui j'en ai trouvé le plus.
Je ne m'arrête point aux discours superflus.

LISETTE.

Vos maris vont venir, croyez que j'en ſuis ſûre ;
Et leur déguiſement cache quelqu'aventure.

ÉLIANTE.

Quel deſſein auroient-ils ? Je voudrois le ſavoir.

ANGÉLIQUE.

Moi, je m'en doute aſſez ; ils veulent venir voir
Comme ils ſeront reçus dedans cet équipage.

ÉLIANTE.

Ah ! ſi c'étoit cela, pour leur donner ombrage,
J'imagine un moyen qui nous réuſſiroit.

LISIMON.

Quel moyen, s'il vous plaît ?

ÉLIANTE.

Hé ! mais.... c'eſt qu'il faudroit
Nous envoyer chercher vos habits tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

La choſe eſt fort facile, ici près je demeure ;
Vous les allez avoir dans ce même moment.



SCENE VI.

LISIMON, ANGÉLIQUE, ÉLIANTE, ISABELLE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

LE Carnaval permet un tel déguisement ;
Et c'est ce qui pourra, s'ils découvrent la ruse,
Nous servir auprès d'eux d'une valable excuse.

ÉLIANTE.

Montons donc promptement, pour nous déshabiller.
Toi, Lisette, sur-tout garde de babiller.

SCENE VII.

LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

JE respire à la fin, ma charmante Isabelle ;
Jamais occasion ne fût pour nous si belle.
Enfin c'est en ce jour qu'il me faut éclater ;
Mon amour plus long-tems n'y sauroit résister.
Il faut qu'un nœud charmant pour jamais nous enchaîne.
Hélas ! si vous saviez quelle cruelle peine !.....

Voir d'un côté l'objet qui nous a su charmer,
N'oser ouvertement lui parler ni l'aimer ;
Et, d'un autre côté, voir une Belle-mere
Par ses contorsions s'efforcer de nous plaire ;
Qui, malgré nous, nous tire un aveu plein de fard,
Où le cœur, ni l'amour, n'eurent jamais de part ;
Enfin qui nous fatigue à force de caresses,
Et nous veut, malgré nous, arracher nos tendresses :
Voilà, belle Isabelle, en quel affreux tourment
Languit depuis long-tems un malheureux Amant.

ISABELLE.

Croyez-vous, Lisimon, être le seul à plaindre ?
Ne dois-je pas aussi comme vous me contraindre ?
Ma mere est ma rivale, elle reçoit vos vœux,
Je ne puis faire un pas sans vous trouver tous deux ;
J'entends tous vos discours, je vois votre tendresse ;
Même le plus souvent j'en sens quelque tristesse ;
Mais, pour m'en consoler, je me flatte & je croi
Que tous ces doux propos ne s'adressent qu'à moi.

LISIMON.

Ah ! vous le pouvez croire ; &, parmi ces contraintes,
Je sens à tout moment de mortelles atteintes.

LISETTE.

Brisons-là, s'il vous plaît : finissons vos regrets ;
Vous serez aujourd'hui tous les deux satisfaits.
Est-ce que vous doutez que Monsieur votre pere,
Irrité du projet de votre belle-mere,
Contre elle tout d'abord ne se mette en courroux ?
Comme depuis deux ans Monsieur l'en rend jaloux,

SCENE X.

LE MARQUIS, LISIMON; M. HARPIN & M. CORNARDET, *tous deux ridiculement travestis en habits d'Officier.*

LE MARQUIS, *après les avoir salués.*

Apparemment, Messieurs, vous êtes au service?

M. CORNARDET.

Oui, Monsieur, nous servons....

LE MARQUIS.

Où donc? dans la Milice?

M. HARPIN.

Oui, je suis Colonel, & Monsieur Lieutenant.

LE MARQUIS, *ôtant son Chapeau.*

Colonel! ah! Monsieur, & de quel Régiment?

M. HARPIN.

Hé!... de mon Régiment?

LISIMON.

Cela s'en-va sans dire.

LE MARQUIS, *à Lisimon bas.*

Déja cet entretien me fait pâmer de rire.

M. HARPIN, *bas à M. Cornardet.*

Je ne sais où j'en suis.

LISIMON.

Mais, Monsieur, pourroit-on
De votre Régiment vous demander le nom?

M. HARPIN, *embarrassé.*

A vous dire le vrai.... je ne suis pas un homme,
Qui s'arrête beaucoup.... à savoir comme on nomme
Mon Régiment.

LISIMON, *montrant M. Cornardet.*

Monsieur peut-être le saura.

M. HARPIN.

Ah! si mon Lieutenant le sait, il le dira.

M. CORNARDET.

Si même un Colonel ne peut vous en instruire,
Comment un Lieutenant pourra-t-il vous le dire?
C'est pourquoi, croyez-moi, finissons l'entretien.

M. HARPIN, *apres avoir rêvé.*

A Lyon, dites-moi, se divertit-on bien?

LE MARQUIS.

On ne peut mieux, sur-tout pour la galanterie.

M. HARPIN.

Pour cela, je le sais. Dites-moi, je vous prie,
Pourroit-on point savoir quelles sont vos amours?

LE MARQUIS.

Oh! quant à moi, ma foi, je change tous les jours.

M. HARPIN, *à Lisimon.*

Ne marchandez-vous point souvent quelque dentelle
Chez cette Belle-là?

(*montrant la boutique de sa femme à Lisimon.*)

LISIMON.

Vous coucherez chez elle,
Ce ſoir, ſi vous voulez.

M. HARPIN *à part.*

Parbleu! je le crois bien,
Puiſque c'eſt ma maiſon.

LISIMON.

Vous ne répondez rien.

M. HARPIN.

Je n'en penſe pas moins.

M. CORNARDET, *en montrant auſſi la boutique de ſa femme au Marquis.*

Et cette Rubaniere,
Dites-moi, s'il vous plaît, n'eſt-elle pas plus fiere?

LE MARQUIS.

Non; pour vous le prouver, je vous fais de bon cœur
La même offre qui vient d'être faite à Monſieur:
Entre les Officiers cela ſe fait ſans honte.

M. HARPIN. *à part à Cornardet.*

Fort bien: nous en avons tous deux pour notre compte.

LE MARQUIS *entrant dans la boutique avec Liſimon.*

C'eſt ſans adieu, Meſſieurs; nous nous verrons tantôt.

M. HARPIN.

Parbleu! gaillardement ils vont monter là-haut.

SCENE

SCENE XI.

M. HARPIN, M. CORNARDET, *tous deux en Officiers*, LISETTE.

M. HARPIN.

Lisette vient à nous, qui peut nous reconnoître ;
Feignons pour l'abuser.

LISETTE, *à part.*

Bon, voici notre Maître.

M. CORNARDET.

Dis-moi, ma chere enfant, sais-tu qui loge là ?

LISETTE.

Hé ! pourquoi, s'il vous plaît, demandez-vous cela ?
Est-ce que vous voulez acheter des dentelles ?
Si vous en souhaitez, nous en avons de belles.
Mais je vois, à votre air, que, loin d'en acheter,
Vous n'y voulez entrer que pour y caqueter.
Le champ vous est ouvert, entrez sans vous contraindre :
Les Maris n'y sont pas, vous n'avez rien à craindre.

M. HARPIN.

Hé ! quand ils y seroient, que feroient-ils ?

LISETTE.

Bon ! rien ;
Car ce sont des benêts, je les connois fort bien.

Ils peuvent s'assurer que, si j'étois leur femme,
Ils seroient en effet ce qu'ils craignent dans l'ame.

M. HARPIN.

Le sont-ils ? Qu'en crois-tu ?

LISETTE.

Je n'en répondrois pas;
Mais, quand cela seroit, cela se dit tout bas :
Et c'est ce qui les peut consoler dans leur peine.
Aussi bien nous avons une demi douzaine
De voisines, de qui l'esprit est médisant,
Et donne un coup de langue à chacun en passant.
Depuis un certain tems, voulant passer pour prudes,
(Sans l'être cependant,) elles font leurs études
A s'instruire de tout, à parler de chacun,
Et dans leur médisance à n'épargner pas un.

M. HARPIN.

Nous avons bien besoin de toutes ces fadaises,
Laisse-là ce discours. Mais nous serions bien-aises
D'entrer par ton moyen un moment là-dedans.

LISETTE.

Monsieur, j'y fais entrer tous les honnêtes gens.

M. HARPIN.

Donnons-lui quelque chose avant de voir ces Dames.

M. CORNARDET, *à part à Harpin.*

Quoi! donner de l'argent pour aller voir nos femmes!

M. HARPIN, *bas à Cornardet.*

Hé, morbleu! taisez-vous, rien ne sera perdu,
Et plus cher qu'au marché tout nous sera rendu.

LISETTE.

Montez donc ſans façon. (*à part.*) Pour moi, je me retire,
Je ne pourrois reſter ſans m'empêcher de rire.

SCENE XII.

ÉLIANTE ET ANGÉLIQUE *en Cavaliers*, M. HARPIN ET M. CORNARDET *en Officiers.*

ANGÉLIQUE, *faiſant ſortir M. Harpin & M. Cornardet.*

Comment! morbleu! Meſſieurs, que cherchez-vous ici?

M. HARPIN, *tremblant de peur.*

Hé! vous-mêmes, Meſſieurs, qu'y cherchez vous auſſi?

ANGÉLIQUE, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Ce que nous y cherchons? par la mort! par la ventre!
Ce que nous y cherchons?

M. CORNARDET, *à part.*

La peſte!

M. HARPIN, *à part.*

Comment diantre!

ÉLIANTE, *à Angélique.*

Mon ami, ces Meſſieurs ſont tous deux gens de cœur,

Leur mine le fait voir ; il faut avec douceur
S'expliquer avec eux.

ANGÉLIQUE.

Hé bien donc, je m'explique.

(*à Cornardet son mari.*)

Si vous entrez jamais dedans cette boutique ....

ÉLIANTE, *à Harpin son mari*,

Et vous dans celle-ci ...,

M. HARPIN.

Mais si ...,

ANGÉLIQUE.

Point de raison ;
Voyez si le parti vous accommode, ou non,

M. CORNARDET.

Quant à moi, nullement,

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! il faut se battre,
Heureusement, ici nous nous trouvons tous quatre.

M. HARPIN.

Quel diable de bonheur !

ÉLIANTE.

N'est-ce pas être heureux,
Ayant un différent, d'être deux contre deux ?

(*à Angélique.*)

Monsieur est mon rival, & Monsieur est le vôtre ;
Vous entretiendrez l'un, moi j'entretiendrai l'autre.

M. HARPIN.

Monsieur, je n'aime point ces sortes d'entretiens.

Pourroit-on point trouver quelques plus doux moyens ?

ANGÉLIQUE.

Non, non ; il faut se battre ; ou nous quitter la place.

M. CORNARDET.

Je ne pourrai jamais, quelque effort que je fasse,
M'empêcher de rentrer dedans cette maison.

M. HARPIN, *à Cornardet.*

Consultons entre nous pour leur rendre raison.

M. CORNARDET, *bas à Harpin.*

Hé bien ! te sens-tu point un peu de hardiesse ?

M. HARPIN, *bas à Cornardet.*

Je ne me battrois pas, même pour ma maîtresse ;
Juge si pour ma femme il me viendra du cœur.
(*Haut.*) Nous vous cédons, Messieurs : ce n'est pas sans douleur.

ÉLIANTE.

Si vous y rentrez plus, vous saurez qui nous sommes.

M. HARPIN, *à part.*

Quels petits enragés ! ce ne sont point des hommes,
Ce sont des diables.

ÉLIANTE.

Quoi ?

M. HARPIN.

Moi, je ne vous dis rien.
Je parlois à Monsieur.

ÉLIANTE.

Au moins songez-y bien.

ANGÉLIQUE.

Gardez que l'un de vous entre nos pattes tombe.

ÉLIANTE.

L'homme le plus vaillant auprès de moi succombe.

ANGÉLIQUE

Jamais qui que ce soit n'a pu me faire peur.

ÉLIANTE.

Nul d'avec moi jamais n'est sorti le vainqueur.

ANGÉLIQUE, *à Éliante.*

Allons, mon cher, rentrons : allons revoir nos belles,
Et tâchons d'appaiser notre courroux près d'elles.



SCENE XIII.

M. CORNARDET, M. HARPIN en *Officiers*.

M. HARPIN.

CEci n'eſt pas mauvais ; nous devons empêcher,
Comme étant les maris, les galants d'approcher ;
Et ce ſont les galants qui veulent, par menace,
Obliger les maris à leur quitter la place.
Le tour eſt, ma foi, bon ! Mais ils deſcendent tous ;
Il eſt tems d'éclater, puiſqu'ils viennent à nous.



SCENE XIV & *derniere.*

ANGÉLIQUE ET ÉLIANTE *en habits de Cavaliers*, M. HARPIN ET M. CORNARDET *en Officiers*, LISIMON, LE MARQUIS, ISABELLE, LISETTE.

M. HARPIN.

MEssieurs, avec le tems nous nous ferons connoître.

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes que des sots, qui que vous puissiez être.

M. HARPIN.

Vous en pouvez, Messieurs, parler très-savamment ;
Car, si nous sommes sots, c'est par vous seuls.

ANGÉLIQUE

Comment ?

M. HARPIN.

C'est, puisqu'il faut ici le déclarer, que celles
Qui logent là-dedans & qui sont nos querelles,
Et qui sont cause enfin qu'on nous traite si mal,
Sont conjointes à nous par le nœud conjugal ;
Nous sommes les maris.

ANGÉLIQUE.

Et nous sommes les femmes.

M. HARPIN, *les observant de près.*

Les femmes! oui, ma foi, ce sont ces bonnes Dames.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, tout ce déguisement?

ANGÉLIQUE.

Hé pourquoi, s'il vous plaît, tout cet ajustement?

M. HARPIN.

Nous l'avions pris exprès pour venir vous confondre.

ANGÉLIQUE.

Et nous, nous l'avions pris pour venir vous répondre,
Pour vous faire enrager dans vos soupçons jaloux,
Et montrer qu'on en sait du moins autant que vous.

M. HARPIN.

Puisque d'un si beau tour l'une & l'autre est capable,
Après cette hardiesse, il n'est pas incroyable
Que vous n'ayez été de celles qui jadis
Avecque leurs Amans furent dans un logis,
Où Messieurs leurs galants les laissant pour otage,
Pour payer leur repas, elles mirent en gage
Une bague, un collier, un cotillon fort beau,
Ne pouvant pas avoir crédit chez Funerau. *

M. CORNARDET.

Morbleu! je n'entends point là-dessus raillerie.

(*) *Fameux Traiteur de Lyon.*

M. HARPIN, *montrant Lisimon & le Marquis.*

Mais que faisoient chez vous ces Messieurs, je vous prie ?

LISIMON.

Pour vous ôter sujet de rien craindre de moi,
Je vous avoue ici qu'Isabelle a ma foi,
Que je l'aime.

M. HARPIN.

Ma fille ?

LISIMON.

Oui, Monsieur. Votre femme
N'étoit qu'un faux prétexte à mieux cacher ma flamme.

M. HARPIN.

La chose étant ainsi, quel est votre dessein ?

LISIMON.

D'épouser votre fille.

M. HARPIN.

Et quand, Monsieur ?

LISIMON.

Demain.

M. CORNARDET, *au Marquis en lui montrant sa femme.)*

Moi, qui n'ai point de fille, à quel dessein près d'elle ?...

LE MARQUIS.

Moi, je n'aime jamais que pour la bagatelle.

M. CORNARDET, *en colere.*

Comment donc ! devant moi vous osez l'avouer ?

LE MARQUIS.

Tu te fâches, mon cher! tu devrois m'en louer.
Sans moi, ta femme auroit vingt galants à sa suite;
Mais sachant que j'y suis ils cessent leur poursuite.

M. CORNARDET, *en colere.*

Vous osez....

M. HARPIN.

Croyez-moi, ne vous fâchez pas tant;
Je n'ai, non plus que vous, sujet d'être content;
Mais faites comme moi. Ma femme est infidelle:
Pour la faire enrager, je vais faire comme elle.

M. CORNARDET.

Le remede est fort beau: de nous que dira-t-on?

M. HARPIN.

Que nous avons suivi l'usage de Lyon.

LISETTE *chante à Cornardet.*

Jaloux, de quoi te fâches-tu?
Malgré ton amoureuse envie,
Ta femme n'a jamais pu faire qu'un cocu,
Et n'en as-tu pas fait plus de trente en ta vie?

M. HARPIN & LISETTE *chantent ensemble à Cornardet.*

Pourquoi vous mettre en courroux?
Puisque c'est à Lyon la mode,
Que toute femme s'accommode
Avec son Époux,
Accommodez-vous. (*bis.*)

M. CORNARDET.

Oui, c'eſt bien dit, allons, ſuivons ce noble uſage,
Qui depuis ſi longtems régne dans le ménage.
Soupons ce ſoir enſemble ; &, dès demain matin,
Aſſiſtons à la noce, ou du moins au feſtin.

FIN.



LA

FEMME

FILLE ET VEUVE,

COMÉDIE

Représentée pour la premiere fois en 1707.

ACTEURS.

ORONTE, *Pere d'Elise & d'Angelique.*

LISIMON, *Ami de Philidor & d'Oronte.*

PHILIDOR, *Amant d'Elise.*

DORANTE, *Amant d'Angélique.*

DARDIBRAS, *Gascon.*

FATIGNAC, *Limosin.*

VALENTIN, *Valet d'Oronte.*

HORTENSE, *Femme de Lisimon, Cousine d'Elise & d'Angélique.*

ÉLISE, }
ANGÉLIQUE, } *Filles d'Oronte.*

LISETTE, *Suivante d'Hortense.*

La Scene est à Paris, dans une maison occupée par Oronte & par Lisimon.



LA FEMME FILLE ET VEUVE, COMÉDIE.

SCENE PREMIÉRE.

HORTENSE *en deuil*, LISETTE.

HORTENSE.

POURQUOI me regarder, Lisette? & que veut dire?...
Tu ris!

LISETTE.

Et le moyen de s'empêcher de rire?
De pleurer avec vous fut-il jamais saison?
Et, quoique le grand deuil soit dans votre maison,
Loin d'y paroître triste & faire la pleureuse,
Peut-on y demeurer seulement sérieuse?

Vous inspirez la joie aux gens les plus chagrins,
Nous ne voyons céans que bals & que festins ;
Cependant cet habit.....

HORTENSE.

Ce n'est qu'un deuil de tante,
Qui nous laisse en mourant deux mille écus de rente,
Tante de mon époux encore, & dont les biens.....

LISETTE.

Si vous pleurez ainsi vos parens & les siens,
Et s'il pleure de même & les siens & les vôtres,
Quand l'un de vous mourra, nous en verrons bien d'autres.

HORTENSE.

La différence est grande, & j'aime mon époux.
Comment ne pas l'aimer ? il est affable & doux,
Ni trop vieux, ni trop jeune, enfin dans le bon âge.
Depuis un mois entier que je suis en ménage,
Avec lui m'as-tu vu le moindre différent ?

LISETTE.

Aucun, & c'est encor ce qui plus me surprend :
Car, de quelques vertus dont elles soient douées,
Les maris n'aiment point ces femmes enjouées,
Dont les yeux semblent tout promettre d'un regard,
Quoique souvent le cœur n'y prenne aucune part ;
Dont le souris flatteur, la paupiere assassine,
Donne à tous de l'espoir, & fait qu'on s'imagine....
Que sais-je ? Moi, ma foi, si j'étois votre époux.....

HORTENSE.

Jusqu'ici Lisimon n'a point paru jaloux ;

Il le feroit à tort, en tout je le contente.
Ses intimes amis, Philidor & Dorante,
Des pays étrangers depuis peu revenus,
Sont ceux dans mes plaifirs qui fe trouvent le plus:
Mais ils vont époufer mes charmantes coufines,
Les deux filles d'Oronte.

LISETTE.

Ah! ah! nos deux voifines?

HORTENSE.

Oui. L'hymen va, dans peu, couronner leur amour,
Puifqu'enfin de Bourdeaux Oronte eft de retour.
Ces deux filles & moi, nous avions fait partie,
Quand chacune à fon gré fe verroit affortie,
De nous faire époufer toutes trois même jour;
Mais, comme on ne peut pas répondre de l'amour,
J'ai devancé d'un mois.

LISETTE.

On fe laffe d'attendre.

HORTENSE.

Lifimon me plaifoit.

LISETTE.

Faut-il pas toujours prendre?

HORTENSE.

Mais je vais travailler pour elles maintenant;
A chacune donner pour époux fon Amant.
Philidor aime Élife, & Dorante Angélique:
Oronte donnera fon aveu fans réplique,
Dès qu'il faura....

LISETTE.

Comment! il n'a donc pas appris....

HORTENSE.

Non, ce n'est que d'hier qu'Oronte est à Paris.
Depuis trois mois entiers qu'il est à son voyage,
A disputer d'un oncle un ancien héritage,
Nous n'avions point reçu de nouvelles de lui,
Nous n'avions point écrit non plus; mais aujourd'hui
Lisimon s'est chargé de faire la demande,
Et je ne pense pas qu'Oronte s'en défende.
Étant de nos amis, étant de nos parens,
Chérissant mon mari dès ses plus jeunes ans,
Il ne nous faudra point tant de cérémonies;
Et ce n'est pas d'ailleurs un de ces grands génies:
Il fait tout ce qu'on veut, il croit tout ce qu'on dit,
Il dit tout ce qu'il fait.

LISETTE.

Peste! le rare esprit!
Ah! puisqu'il est si bon, nous obtiendrons ses filles;
De ces Messieurs, sans doute, il connoît les familles:
Mais les voici tous deux, & votre époux aussi.
Que nous allons danser!



SCENE II.

LISIMON, PHILIDOR, DORANTE, HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE.

AH! Messieurs, vous voici.
Bon jour, beau Philidor; bon jour, charmant Dorante;
Bon jour, mon cher mari.

LISIMON.

Ton ame est bien contente.
Mais, ma foi, voici bien des affaires.

HORTENSE.

Comment?

LISIMON.

Tu n'as qu'à regarder & l'un & l'autre amant,
Et tu devineras....

HORTENSE.

Quoi? le cousin Oronte....

LISIMON.

Tu m'en vois de retour avec ma courte honte;
Ce vieux rêveur amene avec lui deux Barons;
L'un Baron de Gascogne, & des plus fanfarons;
Et l'autre Limosin, des plus sots de son âge;
Il les a rencontrés en faisant son voyage.

Le Gascon, m'a-t-on dit, est un mince Aigrefin,
Appellé Dardibras : & pour le Limosin
Il a nom Fatignac ; il n'a jamais, je pense,
Vu que l'arriere-ban.

HORTENSE.

Oronte est en enfance.
Que veut-il faire, dit, de ces deux malotrus ?

LISIMON.

Ses Gendres.

HORTENSE.

Bon ! tu ris !

LISIMON.

Je te dirai bien plus ;
Il a fait deux dédits d'une somme très-forte.

HORTENSE.

Peste soit du vieux fou ! que le Diable l'emporte !
Mes cousines sans doute en sont au désespoir ?

DORANTE.

Leur recours est en vous.

HORTENSE.

Hé bien ! il faudroit voir....

PHILIDOR.

Employez votre esprit, employez votre adresse ;
Au nom de votre époux, au nom de sa tendresse,
Rompez ce coup fatal, tâchez....

HORTENSE.

C'est assez dit ;
Il ne faut que tirer l'un & l'autre dédit.

Des mains de vos rivaux : j'entreprends votre affaire,
Je jouerai bien mon rôle ; allez, laissez-moi faire.
Sait-on point à peu près quelle est leur passion ?

DORANTE.

On dit qu'ils sont tous deux pleins de présomption.

HORTENSE.

C'est ce que je demande. Il faut que mes cousines
Paroissent devant eux mécontentes, chagrines ;
Qu'elles ne daignent pas même les regarder.

LISIMON.

On n'aura pas besoin de leur recommander.

HORTENSE.

Comptez donc sur mes soins ; je sais par où m'y prendre,
Mais à propos ; avant que de rien entreprendre,
Mon mari, suis-je libre, & tout m'est-il permis ?

LISIMON.

Tout ce que tu feras pour servir nos Amis,
Quelque détour hardi, quelqu'effort que tu tentes,
Pour leur faire épouser tes aimables Parentes,
J'approuve tout.

HORTENSE.

Suffit, je vais aller bon train.
Lisette, il faut ici seconder mon dessein.

PHILIDOR.

Ne l'abandonne pas, Lisette, je te prie.

LISETTE.

L'abandonner ! Monsieur, il iroit de la vie,
Que je ne voudrois pas la quitter un moment.

HORTENSE.

Oronte vient, je rentre en mon appartement ;
Son aspect ne feroit que me mettre en colere :
Tâchez de le gagner, & qu'il nous laisse faire.
Toi, Lisette, suis-moi ; nous allons concerter
Comment dans mon projet il faut nous comporter.

SCENE III.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ÉLISE, ANGÉLIQUE.

ELISE.

Hé ! de grace, mon Pere....

ANGÉLIQUE.

Hé ! je vous en conjure,
N'usez point envers nous des droits de la nature ;
Ne nous contraignez point.

ORONTE.

Ecoutez, mes enfans ;
Les dédits sont chacun de douze mille francs ;
Je ne saurois payer une somme si forte.
Epousez ces gens-ci toujours ; que vous importe ?
Allez, une autre fois, je vous choisirai mieux.

LISIMON, *à part.*

Le beau raisonnement !

ORONTE.

L'âge ouvre bien les yeux.

Je saurai désormais....

LISIMON, *à part.*

Il en fera de belles !

ORONTE.

Ah ! c'est toi, Lisimon.

LISIMON.

Allez, Mesdemoiselles,

Laissez faire Monsieur, il saura tout gâter.

Qu'il a fait un beau coup ! il doit bien s'en vanter !

ORONTE.

Cousin, je te promets....

LISIMON.

Laissez-moi là, de grace ;

Je ne veux point vous voir.

ORONTE.

Que veux-tu que je fasse ?

Ces dédits....

PHILIDOR.

S'il le faut, Monsieur, nous les paierons.

ORONTE.

Vous les paierez, oh ! oh !

LISIMON.

Non, non ; vos deux Barons

Valent bien ces Messieurs, gardez-les.

ORONTE.

Je vous jure

Que j'en suis fort fâché, Messieurs, je vous assure,

Par rapport au cousin Lisimon votre ami.

LISIMON.

Autre beau compliment !

ORONTE.

Oh ! j'étois endormi,
Quand je....

LISIMON.

Mais à présent voyant votre sottise,
La réparerez-vous ?

ORONTE.

Que faut-il que je dise ?

LISIMON.

Rien, laissez-nous agir.

ORONTE.

Mais quoi ! ne dire rien ?

LISIMON.

Non, rien ; soyez tranquile,

ORONTE.

Allons, je le veux bien.

LISIMON.

Sans payer les dédits vous sortirez d'affaire.

ORONTE.

Faites donc ? je m'en vais passer chez mon Notaire.

LISIMON.

N'allez pas lui parler....

ORONTE.

Oh ! je n'ai garde. Adieu.

SCENE

SCENE IV.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ÉLISE, ANGÉLIQUE.

ELISE.

ENFIN, cher Philidor....

LISIMON.

Bon ! voici bien le lieu
De pousser des soupirs !

DORANTE.

Adorable Angélique ....

LISIMON.

A l'autre ! détalez.

ANGÉLIQUE.

S'il faut que je m'explique ....

LISIMON.

Vous vous expliquerez...Mais quelqu'un vient à nous
Rentrez.



SCENE V.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR; ÉLISE, ANGÉLIQUE, VALENTIN.

ANGÉLIQUE.

C'EST le valet de mon pere.

VALENTIN.

Et de vous.

ÉLISE.

Que veux-tu, Valentin?

VALENTIN.

Ces Messieurs vous demandent:
Ils sont dans votre chambre, attendant....

ANGÉLIQUE.

Qu'ils attendent.

LISIMON.

Non, Cousine, au contraire, il faut les recevoir;
Mais si mal, que jamais ils ne veuillent vous voir.

ANGÉLIQUE.

Nous vous obéirons, Cousin, je vous assure.
Sans adieu.

SCENE VI.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, VALENTIN.

LISIMON, *arrêtant Valentin.*

VALENTIN, dis-moi, par aventu
L'argent te tente-t-il quelquefois ?

VALENTIN.

Grandement.
Faut-il le demander ? Monsieur, je suis Normand ;
Et d'hier seulement j'arrivai de Gascogne.

DORANTE.

Est-ce qu'en ce pays ?....

VALENTIN.

Sur un denier l'on rogne ;
Notre Gascon sur-tout, l'un de ces prétendus
Qui viennent de mon Maître épouser les écus ...

PHILIDOR.

Il aime donc l'argent ?

VALENTIN.

Vraiment : dans le voyage
Il n'a pas dépensé quarante sols, je gage :
Il vivoit aux dépens du sot de Limosin,
Avant de nous avoir rencontrés ; mais enfin

Depuis ce tems, tous deux, ſans demander le compte,
Dans chaque hôtellerie ont laiſſé faire Oronte.
Il a payé par-tout, de Poitiers à Bourdeaux,
Et de Bourdeaux ici. Ces maudits houbereaux....

LISIMON.

Puiſque tu le hais tant, & que l'argent te tente;
Tiens, ſers leurs deux rivaux qu'ici je te préſente;
Tu t'en trouveras bien.

DORANTE, *lui donnant de l'argent.*

Voilà pour commencer,

PHILIDOR, *lui donnant de l'argent.*

Accepte encor cela.

VALENTIN.

Je prends ſans balancer,
Et je vous veux ſervir du meilleur de mon ame.

LISIMON.

Tu n'auras ſeulement qu'à ſeconder ma femme.
Elle entreprend.....

VALENTIN.

..... Monſieur, quelque deſſein qu'elle ait,
Je ſuis perſuadé qu'il aura ſon effet.
J'ai connu votre femme étant petite fille;
Qu'elle étoit éveillée, & qu'elle étoit gentille!
Malicieuſe! allez, je ſais l'eſprit qu'elle a:
Nous nous ſommes connus pas plus grands que cela.

LISIMON.

Bon! tu ſerois ſon pere,

VALENTIN.

Oui, cela pourroit-être.
Sa mere m'aimoit fort; je l'ai bien su connoître,
Quand en partant....

DORANTE.

Laissons d'inutiles discours,
Qui pour le tems présent ne sont d'aucun secours,
Et fais-nous seulement récit de ce voyage;
Peut-être en pourrons-nous tirer quelque avantage.

VALENTIN.

Au sortir de Paris.... nous couchâmes à Meaux.

PHILIDOR.

Bon! en Brie? Est-ce là le chemin de Bourdeaux?

VALENTIN.

Hé! doucement! Monsieur, tous chemins vont à Rome.
Commençons par Poitiers. Dans un logis qu'on nomme....
N'importe. Le Gascon avec le Limosin,
Qui s'étoient accostés dès longtems en chemin,
Se trouvant à l'auberge avec Monsieur Oronte,
Nous soupons... Le Gascon nous fait conte sur conte;
Le Commandeur mon oncle, & le Duc mon cousin
Ont fait ceci, cela. Que vous dirai-je? Enfin,
La conversation sur les femmes & filles
Vient à tomber. Vraiment j'en ai deux fort gentilles,
Dit mon benêt de Maître; elles valent beaucoup.
En parlant il buvoit toujours le petit coup.

Ah ! que je voudrois bien qu'elles fussent pourvues!
Elles auront du bien. Si vous les aviez vues,
Vous en seriez charmés. Elles sont belles... Bon ;
Il ne faut que vous voir, interrompt le Gascon,
Pour juger qu'elles sont d'une beauté parfaite.
Si vous voulez, Monsieur, c'est une affaire faite,
J'en épouse une. Et moi, dit notre autre hébété,
Qui jusques-là n'avoit encore qu'écouté,
J'épouse l'autre. Allons, à leur santé, beau-pere ;
Tope, masse. Voilà comme ils ont fait l'affaire.

PHILIDOR.

Mais ces dédits....

VALENTIN.

Sur l'heure il leur vient du papier.
Mon Maître signe tout, & se laisse lier
Comme un vrai sot qu'il est. Il s'en repent, je pense ;
Car ses gendres, tous deux remplis d'impertinence....
Mais voici le Gascon. Rentrez, & promptement :
J'irai vous retrouver dans le même moment.



SCENE VII.

DARDIBRAS, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur, votre valet.

DARDIBRAS.

Tu me vois en colere.

VALENTIN.

Comment donc ! & pourquoi ?

DARDIBRAS.

Cadédis ! ce beau pere,
A qui j'ai cru d'abord qu'étoit cette maiſon,
N'en tient au plus qu'un quart. Gens de toute façon
Deſcendent, montent, vont, viennent, veillent, repoſent,
Et tout ainſi qu'Oronte en maîtres en diſpoſent.
Dans ſon Arche Noé n'eut pas tant d'animaux.
Aux bords de la Garonne à moi ſont vingt Châteaux
Qui de tout le pays ſont les rares merveilles ;
Je les occupe ſeul.

VALENTIN, *bas.*

Avec quelques Corneilles.

DARDIBRAS.

Que dis-tu ?

VALENTIN.

Rien, Monsieur.

DARDIBRAS.

Ce qui m'a plus surpris,
C'est le farouche abord de tes belles Iris,
De ces deux Pimbrenons à qui l'on nous destine;
L'une la larme à l'œil, l'autre faisant la mine;
Celle-ci parlant peu, celle-là point du tout.
J'ai beau m'examiner de l'un à l'autre bout,
Je ne reconnois plus, sandis! le goût des femmes,
Moi, dont l'aspect toujours alluma mille flammes.

VALENTIN.

Cela vous fâche donc?

DARDIBRAS.

Après tout j'étois las
De rencontrer par-tout de faciles appas.
J'ignorois la douceur, que chacun dit immense,
De trouver en amour un peu de résistance.

VALENTIN.

Et vous en trouverez plus que vous ne pensez.
J'ai vu tantôt des gens amoureux, empressés,
Que les filles d'Oronte, (au moins en apparence,)
Ne traitoient point du tout avec indifférence.

DARDIBRAS.

Ah! qu'entends-je! où sont-ils?

VALENTIN.

A quatre pas d'ici.

DARDIBRAS.

Il faut s'instruire à fond de cette affaire-ci.
Mais toi qui sers Oronte, avant votre voyage
Quelle conduite avoient ses filles ?

VALENTIN.

Mais .... très-sage ;
J'en puis répondre, au moins tant que j'en ai pris soin.
Mais je ne dirai pas, depuis que j'en suis loin,
Que quelques suborneurs...ces gens-là, par exemple.

DARDIBRAS.

Rentre dans la maison, examine, contemple ;
Sois sincere sur-tout, & compte après sur moi ;
Je ferai ta fortune, & j'en jure ma foi ;
Je te l'ai déjà dit.

VALENTIN

Monsieur, laissez-moi faire.
(*Bas.*)
Entrons chez Lisimon, pour mettre en train l'affaire ;
Et sachons les projets de sa femme.



SCENE VIII.

DARDIBRAS *seul.*

Après tout,
Il faut examiner ceci de bout en bout.
Si Valentin dit vrai, sandis! quelle vergogne
Va tomber désormais sur toute la Gascogne,
Si l'un des nourrissons qu'elle estime le plus,
Si Dardibras se trouve au nombre des cocus!
Maris, à qui j'ai tant donné de jalousie,
Triomphez. A mon tour j'en ai l'ame saisie.
Maudit dédit! par qui j'ai sû trop m'engager...
Mardi, je suis bien fou, je n'ai qu'à déloger.
Mais je n'ai pas le sol; & ce crédule pere
Ne laisse pas toujours de m'être nécessaire;
Il fournit aux dépens. Mais que vois-je en ces lieux!
Une divinité qui me descend des Cieux,
Sans doute: je n'ai vu jamais telle merveille.
Pour savoir qu'elle elle est, prêtons un peu l'oreille.



SCENE IX.

HORTENSE, *faisant la petite fille innocente,* LISETTE, DARDIBRAS.

HORTENSE, *en niaise.*

OUi, je veux retourner tout-à-l'heure au Couvent.

LISETTE.

Du moins goûtez un peu du monde auparavant.

HORTENSE.

Moi, rester dans le monde ! hélas ! qu'y puis-je faire,
Après avoir perdu dans un an pere & mere ?

LISETTE.

Sans pere, ni sans mere, on y reste fort bien,
Quand on a comme vous cent mille écus de bien.

DARDIBRAS, *à part.*

Peste, quel héritage !

LISETTE.

Et votre tuteur même,
Votre oncle, qui vous montre une tendresse extrême,
Doit-il pas vous résoudre à rester parmi nous ?
Ma niece, vous dit-il, choisissez un Epoux ;
Quand il seroit sans bien, qu'il soit noble & vous plaise,
Du choix que vous ferez je serai toujours aise.

HORTENSE.

Pour les hommes j'ai pris trop grande aversion.

LISETTE.

Comment avoir pour eux la moindre passion ?
Vous n'en vîtes jamais. Dès votre tendre enfance
Vous êtes au couvent. Depuis huit jours, je pense,
On vous a fait sortir, pour venir en ces lieux
D'un pere trépassant recevoir les adieux.
Quels hommes...

HORTENSE.

J'ai vu ceux qui venoient voir mon Pere.

LISETTE.

Et qui ? ses Médecins & son Apothicaire.
Pour donner de l'amour voilà de belles gens !
Ils sont faits pour les morts & non pour les vivans.

HORTENSE.

Les hommes sont-ils pas tous faits de même sorte ?

LISETTE.

La peste ! que nenni ; la différence est forte.

HORTENSE.

Quelle est la bonne espece ?

LISETTE.

En voici le portrait.
Le sourcil bien marqué, l'œil vif, le nez bien fait ;
Le corps droit, toutefois tant soit peu sur la hanche,
Et que la tête aussi sur l'épaule un peu penche,
C'est le bon air ; la jambe & les pieds bien tournés ;
Le chapeau sur l'oreille & tantôt sur le nez ;

L'eftomach débraillé, la main dans la ceinture,
Et l'efprit enjoué.

HORTENSE.

L'agréable peinture !

LISETTE.

Si vous voyiez un homme approchant de cela,
Hem ?

HORTENSE.

Que je l'aimerois, Lifette !

DARDIBRAS, *se préſentant.*

Me voilà.

HORTENSE.

Ah ! fuyons.

DARDIBRAS, *courant après.*

Arrêtez, adorable Orpheline.

HORTENSE.

Non, Lifette, rentrons......Mais il a bonne mine ;
Demeurons un moment pour le confidérer.

DARDIBRAS.

Je reffemble au portrait, & veux vous adorer,
Belle Enfant..... je fuis tel que votre oncle fouhaite,
Noble.....

HORTENSE.

Il nous écoutoit ; que dirons-nous, Lifette ?

LISETTE.

Je dirai qu'en Monfieur vous trouvez un tréfor.
Noble !...

DARDIBRAS.

Quand vous auriez trouvé mon pefant d'or,
Vous auriez moins trouvé.

HORTENSE.

Je ſens un trouble extrême.....
Je voudrois bien ſavoir comme on dit que l'on aime.

DARDIBRAS.

Trop aimable innocente.....

LISETTE.

On ne dit point cela.
Une fille avouer la tendreſſe qu'elle a !

DARDIBRAS.

Pourquoi ? Laiſſez-la dire.

LISETTE.

Un ſemblable langage
Ne ſe doit point tenir avant le mariage.

HORTENSE.

Mariée, on dit donc que l'on aime ?

LISETTE.

Fort bien.
Une femme le dit quand il n'en eſt plus rien.

HORTENSE.

Ah ! que je le dirai !

DARDIBRAS.

Son air naïf m'enchante.
Je n'ai jamais ſenti d'ardeur plus violente.

HORTENSE.

Et moi, je n'ai jamais ſenti ce que je ſens.
Certain je ne ſais quoi me trouble tous les ſens ;
Vous en êtes la cauſe.

DARDIBRAS.

Ah ! Ciel ! je m'extaſie ;
Je goûte le nectar, enſemble l'ambroiſie,
Contemplant ſes appas, entendant ſes diſcours.

LISETTE.

Couronnons promptement de si promptes amours.

DARDIBRAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

HORTENSE.

Instruis-nous-en, Lisette.

LISETTE.

Il faut parler à l'oncle, & votre affaire est faite ;
Le bon-homme sera charmé de votre choix.
Allons-y de ce pas, & parlons-lui tous trois.
Mais que lui dirons-nous ? & quel nom est le vôtre ?

DARDIBRAS.

Il est l'amour d'un sexe & la terreur de l'autre ;
Me nommant, je suis sûr de son consentement ;
De tout notre pays mon nom est l'ornement,
Dardibras. Sur la terre on ne trouve point d'homme
Que ce nom n'intimide, alors que je me nomme ;
Il m'étonne moi-même.

HORTENSE.

Il ne me fait point peur :
Au contraire, ce nom redouble mon ardeur.



SCENE X.

DARDIBRAS, HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

Je viens vous avertir que la fille d'Oronte,
Votre Maîtresse....

DARDIBRAS, *bas*.

O Ciel !

LISETTE.

Que dit-il ?

DARDIBRAS.

C'est un conte
Qu'il vient....

VALENTIN.

Non, par ma foi, c'est une vérité.
Votre femme future....

DARDIBRAS, *bas*.

Ah ! me voilà gâté !

VALENTIN.

Un homme à ses genoux....

DARDIBRAS, *bas*.

Maraud, veux-tu te taire ?

LISETTE.

Quoi ! vous aimez ailleurs ? bon Dieu ! qu'allois-je faire ?
Rentrons vîte, Monsieur n'est pas ce qu'il nous faut.

DARDIBRAS.

Écoutez-moi.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS.

Que je sois un maraud...

LISETTE, *à Hortense.*

Rentrez dans le couvent pour toute votre vie,
Plûtôt que de souffrir....

HORTENSE.

Je n'en ai plus d'envie ;
Je ne veux point quitter ce Monsieur-là.

LISETTE.

Comment !

HORTENSE.

Je ne veux point, sans lui, rentrer dans le couvent.
Qu'il s'y mette avec moi.

LISETTE.

Mais vous rêvez, je pense.

DARDIBRAS.

Hé ! ne la grondez point.

LISETTE.

Oh ! quelle extravagance !
Au Couvent avec vous !

VALENTIN.

Il est bon là, ma foi.

LISETTE.

Un homme !

VALENTIN, *chantant.*

« Ce feroit pour tout le Couvent ».

DARDIBRAS, *bas.*

Quoi !

Tu chantes, malheureux !

VALENTIN

C'eſt une chanſonnette,

Monſieur, que l'on m'apprit quand je fus en retraite.

LISETTE.

Cà, Monſieur, en deux mots il faut nous parler net.

Vous êtes engagé ?

DARDIBRAS.

Rien n'eſt encore fait.

VALENTIN.

Monſieur n'a qu'un dédit.

DARDIBRAS, *à Valentin bas.*

De quoi vas-tu l'inſtruire ?

Tais-toi ; ton zele ici ne fait rien que me nuire.

(*à Hortenſe.*)

J'ai fait avec Oronte, ainſi qu'il vous le dit,

Un papier griffonné, maniere de dédit.

VALENTIN.

De quatre mille écus.

DARDIBRAS, *à Valentin bas.*

C'eſt donc pour me déplaire

Que tu . . . . . .

VALENTIN.

Vous oubliez la moitié de l'affaire ;
Je vous fais souvenir autant que je le puis.

DARDIBRAS.

Je m'en souviens sans toi. Je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Monsieur, si vous pouvez r'avoir votre promesse,
Vous pourrez obtenir la main de ma Maîtresse
Aussi facilement que vous avez son cœur.

DARDIBRAS.

Ah ! c'est en quoi je mets mon souverain bonheur.

LISETTE.

Ne paroissez donc plus que dégagé d'Oronte.
Ma Maîtresse n'a pas mérité qu'on l'affronte ;
Elle est jeune.

DARDIBRAS.

Je vais contenter vos souhaits :
Adieu.

HORTENSE.

Je ne veux plus vous quitter désormais.

DARDIBRAS.

Je vais trouver Oronte ; &, quoi qu'il en advienne,
Retirer ma parole & lui rendre la sienne.

LISETTE.

Mais sur-tout le secret.

DARDIBRAS.

Comment ! vous moquez vous ?
Demander du secret aux Gascons ; Cadebious !
Si nous n'en avions pas, nous troublerions les Villes ;
On n'y verroit jamais de ménages tranquiles.

HORTENSE.

Vous me quittez si-tôt ?

DARDIBRAS, *à Valentin.*

Elle va bien pleurer.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS, *à Lisette.*

Si mon départ va la désesperer ?

LISETTE.

Ne craignez rien.

HORTENSE.

Restez.

DARDIBRAS.

A regret je vous quitte :
Mais enfin, belle Enfant, j'en reviendrai plus vîte.

HORTENSE.

Ne tardez pas.

DARDIBRAS.

Je vole.... (*à part.*) Informons-nous pourtant
Si les cent mille écus sont en argent comptant.



SCENE XI.

HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

HORTENSE.

VOILA le plus fort fait. Il eſt encore à craindre
Qu'il ne demande.... Mais nos voiſins ſauront feindre:
Ils ſont tous prévenus, j'ai fait prendre ce ſoin.
Mon mari doit paſſer pour mon oncle au beſoin.
Enfin j'ai ſu prévoir juſques au moindre obſtacle;
Car duper un Gaſcon, au moins c'eſt un miracle.
Il ne peut faire un pas, il ne peut dire un mot,
Que nous ne le ſachions; on le ſuit. L'autre ſot...

VALENTIN.

Sort de l'arriere-ban : la campagne paſſée,
Il en fut, m'a-t-on dit, la fable & la riſée.
Sans eſprit, toutefois il ſe croit beau garçon;
Il a de l'amour-propre autant que le Gaſcon.

HORTENSE.

Tant mieux, nous le tenons.

VALENTIN.

Çà, rendez-moi juſtice.
N'ai-je pas, comme il faut, ſecondé l'artifice;
Comme vous le vouliez, aidé votre deſſein?

HORTENSE.

Fort bien. Mais concertons pour notre Limoſin
Quel piege nous tendrons.

VALENTIN, *appercevant Fatignac.*

Ah! le voilà, je penſe.
L'autre de ſon bonheur aura fait confidence,
S'ils ſe ſont rencontrés. Que Diable dirons-nous?

HORTENSE.

Changeons de batterie.

VALENTIN.

Il vient. Éloignez-vous.

SCENE XII.

FATIGNAC, VALENTIN, HORTENSE & LISETTE *au fond du Théâtre.*

VALENTIN, *à part.*

IL me paroît chagrin.

FATIGNAC.

Peſte ſoit du beau-pere!
Je voudrois, pour beaucoup, que ce fût à refaire.

VALENTIN.

Qu'avez vous, Monſieur?

FATIGNAC.

J'ai, j'ai que je ſuis fâché.
J'ai fait avec Oronte un fort mauvais marché.

Sa larmoyeuse Elise, & sa sombre Angélique,
Quoique jeunes, n'ont rien cependant qui me pique ;
Je ne les aime point, elles pleurent toujours,
Et je n'ai jamais vu de si tristes amours.
On disoit à Paris les filles si joyeuses !

HORTENSE, *pleurant & contrefaisant la veuve.*

Ah !

FATIGNAC

Qu'est-ce que j'entends ? encore des pleureuses !
Je pense qu'il en pleut.

HORTENSE.

Perdre un époux chéri !...

VALENTIN.

C'est une Veuve, qui....

FATIGNAC.

Qui n'a plus de mari ?

VALENTIN.

A-peu-près. On la voit se lamenter sans cesse.

FATIGNAC.

Elle est ma foi jolie avec cette tristesse.

VALENTIN.

Monsieur, je n'aime point à voir pleurer les gens ;
Eloignons-nous.

FATIGNAC.

Dis-moi, loge-t-elle céans ?

VALENTIN.

Vraiment cette maison, & si grande & si belle,
Est un de ses effets.

FATIGNAC.

Mais Oronte....

VALENTIN.

Tient d'elle

Un ſimple appartement.

FATIGNAC.

Hé ! le craſſeux !

HORTENSE *ſanglottant.*

Hélas !

Je ne te verrai plus !

FATIGNAC *pleurant.*

Ses pleurs ont tant d'appas,

Que je crois que j'en pleure.

VALENTIN *feignant de pleurer.*

Et moi je fonds en larmes.

Que ce ſexe ſur nous a de puiſſantes armes !
Ma foi, ſortons d'ici : pourquoi nous chagriner ?
Elle n'a que des pleurs, Monſieur, à nous donner ;
Car les vingt mille francs, qu'elle a de bonne rente,
Elle les garde bien.

FATIGNAC.

Vingt mille ?

VALENTIN.

Près de trente.

Que ne les donne-t-elle à vous, ou bien à moi ?
On la conſoleroit de bon cœur.

FATIGNAC.

Oui, ma foi ;

Moi ſur-tout. Ah ! jarni, ſi je pouvois lui plaire !

J'ai

J'ai charmé vingt guenons, sans dessein de le faire,
Ah ! qu'il vaudroit bien mieux à présent....

HORTENSE.

Cette nuit,
J'ai vu ce cher époux qui sans cesse me suit.
Mais dans trop de plaisir ce souvenir me plonge,
Je veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un songe
Aussi beau que celui de Thyeste. *

FATIGNAC.

Comment ?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

Mais ne revois-je pas cet époux si charmant ?

FATIGNAC.

Elle me prend pour lui.

HORTENSE.

Voilà son air, sa grace :
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

FATIGNAC.

Tout coup vaille, voyons jusqu'où va sa douleur ;
Je veux me laisser faire. Hé ! n'ayez point de peur.

(*Hortense feint de s'évanouir, & se penche sur Lisette.*)

Je vous aime.... A ce mot je pense qu'elle pâme !

VALENTIN.

Monsieur, c'est le défunt qui trouble encor son ame.

FATIGNAC.

Dans cette pâmoison on diroit qu'elle dort.
Que diantre! votre Veuve aimoit donc bien ce mort?

---

* *L'un des beaux endroits de la Tragédie d'Atrée & Thyeste.*

LISETTE.

Vous le voyez, Monſieur.

HORTENSE, *le tirant rudement.*

Chere ombre, reſte encore,
N'échappe pas ſi-tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas ; je ſuis trop attendri.

HORTENSE, *comme en ſurſaut.*

Ah ! je reviens à moi ; ce n'eſt point mon mari.

FATIGNAC.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

HORTENSE.

Mais quelle reſſemblance !
T'en ſouvient-il, Liſette ?

LISETTE.

Oui, j'en ai ſouvenance.
Mais Monſieur eſt mieux fait que n'étoit votre Époux.

FATIGNAC.

Et plus beau.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour vous.

HORTENSE.

Liſette, je me trouve en un déſordre étrange.

VALENTIN *à Fatignac, bas.*

Si la Veuve, Monſieur, pouvoit prendre le change,
Souvenez-vous de moi.

FATIGNAC *à Hortense.*

Vous avez des appas....
Hé bien !... le mort eſt mort... & je ne le ſuis pas.
Laiſſez là le défunt, puiſqu'il n'eſt plus en vie ;
Il ne reviendra pas, il n'en a pas d'envie.
Prenez-moi, je ſuis vif, alerte, gai, fringant ;
Mais un trépaſſé laid....

HORTENSE.

Vous lui reſſemblez tant,
Que, ſans aller plus loin, qui que vous puiſſiez être,
Je fais votre fortune.

LISETTE.

Eh quoi ! ſans le connoitre ?

FATIGNAC.

De quoi vous mêlez-vous ? je ſuis Baron, d'abord.
Quand on plaît à Madame, & qu'on reſſemble au mort,
En faut-il davantage ? & ſi de ma fortune
Elle veut prendre ſoin.

HORTENSE.

Vous êtes importune.
Quand Monſieur n'auroit pas la qualité qu'il a,
Il ſuffit que je l'aime.

FATIGNAC.

Il ne faut que cela.
Mais, pour vous contenter & faire mon éloge,
Mon nom eſt Fatignac, & mon pays Limoge.

HORTENSE.

Qu'entends-je ?

LISETTE.

Fatignac ! quoi ! Monsieur, c'est donc vous,
Qui d'Angélique ici venez être l'Epoux ?
Vous vouliez nous tromper avec votre air si sage !
Avez-vous ce cœur-là, petit cruel ?

FATIGNAC.

J'enrage.

LISETTE.

Vous avez un dédit.

FATIGNAC.

Hé bien ! je le paierai,
Et devant vous tantôt je le déchirerai.
(Il tire le dédit de sa poche.)
Voilà toûjours celui d'Oronte, chere Veuve.
De ma sincérité faut-il une autre preuve ?
Faites de ce papier tout ce qu'il vous plaira.

HORTENSE,
(Dédaignant de prendre le dédit.)

Cela suffit.

LISETTE, *l'arrachant.*

Donnez, on l'examinera.

FATIGNAC.

Oh ! çà donc, c'est donc fait ?

HORTENSE.

Hé ! oui, je vous épouse,
Dût la fille d'Oronte en devenir jalouse,
Dussent mes héritiers cent fois en enrager,
Je vous donne mon bien.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Il faudra partager ;
Au moins.

FATIGNAC, *bas à Valentin.*
Ah ! nous verrons.

HORTENSE.
Que tout ceci se passe
Sans qu'on en sache rien. Epargnez-moi, de grace,
Epargnez ma foiblesse.

FATIGNAC.
Allez, je suis discret.
Tenez, je dis toujours ce que je n'ai pas fait ;
Ce que j'ai fait, jamais : car j'en ai fait de belles,
Au moins, & dans Limoge, avec des Demoiselles ;
Tout le monde l'a su ; mais je n'en ai dit rien,
Je suis des plus secrets.

HORTENSE.
Hé ! vous faites fort bien.

FATIGNAC.
A quoi bon divulguer les faveurs que l'on donne ?
J'aimerois mieux jamais n'en donner à personne.

HORTENSE.
J'entends quelqu'un ; je rentre en mon appartement,
Vous viendrez m'y trouver dans le même moment ;
J'enverrai Valentin qui saura vous conduire.



SCENE XIII.

FATIGNAC, DARDIBRAS.

FATIGNAC.

C'EST le Gascon, je vais de tout ceci l'instruire.
J'ai promis cependant de garder le secret :
Mais il est mon ami ; de plus, homme discret.

DARDIBRAS.

Ah fortuné mortel ! ah douceur sans seconde !
Cher Fatignac, tu vois le plus content du monde.

FATIGNAC.

Votre contentement n'égale pas le mien.
Les Rois auprès de moi maintenant ne sont rien.

DARDIBRAS.

Les Dieux portent envie à mon bonheur suprême ;
En un mot, cher ami, l'on m'aime autant que j'aime.

FATIGNAC.

Et moi, l'on m'aime plus que je n'aime ; & pourtant
J'aime beaucoup. Enfin je suis plus que content.
Consoler l'affligée !.. ..

DARDIBRAS.

Enseigner l'ignorante !...

FATIGNAC.

Que j'aurai de plaisir !

DARDIBRAS.

Félicité charmante!
Une jeune Orpheline avec cent mille appas,
Avec cent mille écus se jette entre mes bras.

FATIGNAC.

Une Veuve très-belle en m'épousant m'apporte,
Avec autant d'appas, une somme aussi forte.

DARDIBRAS.

Que les filles d'Oronte ont de minces attraits
Près de la mienne !

FATIGNAC.

Hé fi ! Les attraits... les plus laids...

DARDIBRAS.

A cet aimable enfant je vais rendre visite.

FATIGNAC.

Moi de même à ma veuve.

DARDIBRAS.

Adieu donc, je te quitte.

FATIGNAC, *à part.*

Ne nous éloignons pas.

DARDIBRAS, *à part.*

Bon, demeurons ici.

FATIGNAC, *à part, appercevant Hortense.*

Ah ! jarni, la voilà !

DARDIBRAS, *à part, l'appercevant aussi.*

Cadédis ! la voici.

SCENE XIV.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, *au fond du Théâtre*, VALENTIN.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

PAR l'escalier à gauche il vous faut monter vîte
Tout en haut, & dans peu l'on vous y rend visite.
Votre Veuve.....

FATIGNAC.

J'entends, j'y monte promptement.

SCENE XV.

DARDIBRAS, HORTENSE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Dardibras.*

JE vous en ai défait assez adroitement.
L'orpheline venoit ; j'ai cru......

DARDIBRAS.

Je t'en rends grace.
Laisse-nous.

SCENE XVI.

DARDIBRAS, HORTENSE *en niaise.*

DARDIBRAS.

MAINTENANT que faut-il que je fasse,
Belle enfant? J'ai rompu cet important dédit;
Oronte de la somme un an me fait crédit;
J'ai donné mon billet, qu'il a bien voulu prendre.
Il vouloit cependant me retenir pour gendre;
Mais enfin c'en est fait. J'ai vu votre oncle aussi.

HORTENSE.

Hé! que vous a-t-il dit?

DARDIBRAS.

Bon! Mon neveu par-ci,
Et mon neveu par-là; sa joie est sans pareille.
Ma figure & mon nom ont fait d'abord merveille.

HORTENSE.

Et comment l'avez-vous rencontré?

DARDIBRAS.

Par hasard.
Des gens me l'ont montré. Peste! c'est un gaillard...
Il est tout jeune encor. Cependant, de sa vie,
Il ne veut prendre femme; il n'en a point d'envie;
Il nous laisse son bien jusqu'au dernier denier.

SCENE XVII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE.

FATIGNAC *essoufflé.*

VALENTIN est plaisant, il m'envoie au grenier.
(*Appercevant Hortense & Dardibras.*)
Mais, que vois-je ?

DARDIBRAS.

Tu vois l'agréable orpheline,
Ami, que mon bonheur aujourd'hui me destine.

FATIGNAC.

C'est ma veuve.

DARDIBRAS.

Ta veuve ?

FATIGNAC.

Hé ! oui vraiment, ce l'est.

DARDIBRAS.

Parce qu'elle est en deuil : peste soit du benêt !

FATIGNAC.

Je ne suis point benêt ; c'est ma veuve elle-même.

DARDIBRAS.

Seroit-il bien possible ? & que par stratagême....
Pour rompre les dédits.... Ah ! quelle trahison !
Vous osez à votre âge attraper un Gascon !

FATIGNAC.

Bien plus, un Limousin !

DARDIBRAS.

Ah ! quelle perfidie !

HORTENSE *riant.*

Ah ah ah.

DARDIBRAS.

Vous riez, animal amphibie !
Êtes-vous fille ?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Êtes-vous veuve ?

HORTENSE *riant.*

Non.

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre ?

HORTENSE *le contrefaisant.*

Hé ! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes-vous donc ?
De Monsieur ou de moi vous trahissez la flamme !

HORTENSE.

Peut-être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment !

SCENE XVIII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, LISIMON.

LISIMON.

BON-JOUR, ma femme.

DARDIBRAS.

En voici bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah! mon mari, c'est vous?

DARDIBRAS.

Il étoit tantôt l'oncle, à présent c'est l'époux.
Et fille, & veuve, & femme, & Diable qui t'emporte,
Visage a-t-il jamais changé de cette sorte?
Innocente, affligée, enjouée, est-ce assez?

SCENE XIX & derniere.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, HORTENSE, LISETTE, DARDIBRAS, FATIGNAC, VALENTIN, ÉLISE, ANGÉLIQUE.

DARDIBRAS, *à Oronte.*

AH! beau-pere futur.....

ORONTE.

Ah! mes gendres passés.....

FATIGNAC, *à Oronte.*

Vous étiez donc aussi de cette manigance.

DARDIBRAS.

Dans peu nous en saurons marquer notre vengeance.

HORTENSE, *à Dardibras & à Fatignac.*

Ne vous fâchez point tant, Messieurs; il est permis,
Contre tous, en tout tems, de servir ses amis;
(*Montrant Philidor & Dorante.*)
Ces Messieurs sont les miens, ils aiment mes cousines.

DARDIBRAS.

Fort bien: beau-pere, époux, amis, voisins, voisines,
Nous trompoient; qui paiera?

ORONTE.

Je vous rends vos écrits ;
Et vous fais reconduire où je vous avois pris,
A mes frais & dépens.

DARDIBRAS.

J'y consens avec joie,
Et ne crois pas qu'ici de longtems on me voie.
Je retourne au pays.

VALENTIN.

Je vous y conduirai,
Monseigneur Dardibras.

DARDIBRAS.

Je te retrouverai
Quelque part.

FATIGNAC.

Ah ! coquin ! si tu viens à Limoge....

VALENTIN.

Monsieur, en arrivant, c'est chez vous que je loge.

DARDIBRAS, *à Philidor & à Dorante.*

Adousias, Messieurs les fortunés époux ;
Les femmes de Paris en savent trop pour nous.

FATIGNAC.

C'est bien dit. Moi, je vais dans l'un de nos villages
Planter des choux. Adieu, la femme aux trois visages.

ORONTE, *à Philidor & à Dorante.*

Messieurs, sans compliment, mes filles sont à vous ;
Je vous les donne. Entrons & réjouissons-nous.

FIN.

L'AMOUR DIABLE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

FOLIDOR, *Souffleur.*

LÉANDRE, *Amant d'Hortense.*

FRANCILLON, *jeune écolier, fils de Folidor & d'Élise.*

POLYCRASSE, *Précepteur de Francillon.*

VALENTIN, *Valet de Léandre.*

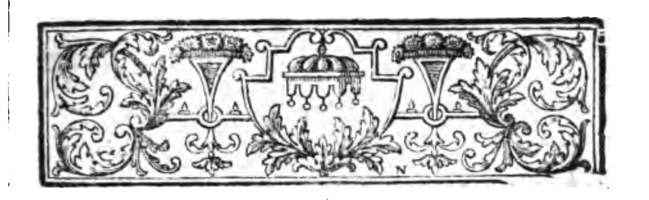
ÉLISE, *Femme de Folidor.*

HORTENSE, *fille de Folidor & d'Élise.*

NÉRINE, *suivante d'Hortense.*

MUSICIENS ET MUSICIENNES.

La Scene est à Paris dans la maison de Folidor.



L'AMOUR DIABLE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, NÉRINE.

NÉRINE.

VOILA plus de dix fois que je vais, que je viens;
Personne ne paroît.

HORTENSE.

Quels chagrins sont les miens!
Les mesures, sans doute, auront été mal prises;
Car Léandre m'écrit qu'à huit heures précises
Il saura se trouver dans cet appartement:
Il en est bien-tôt neuf.

NÉRINE.

Oh ! quel empressement !
Votre pere vous tient dans ce lieu renfermée,
Depuis un mois ; & c'est pour être accoutumée.....

HORTENSE.

Relisons cette lettre.

NÉRINE.

Hé bien ! relisons-la,
Même chose toujours, je crois, s'y trouvera;
Et, sans qu'il soit besoin de la lire & relire,
Si vous voulez, par cœur je m'en vais vous la dire.

» Je suis occupé, depuis trois jours, à faire percer
» un plancher qui se trouve au-dessous de la salle
» voisine de votre appartement, j'espere......

HORTENSE.

Il se sera mépris peut-être de plancher.

NÉRINE.

Un peu de patience ; il faut encor chercher.
(regardant le parquet.)
Je crois appercevoir ici quelque ouverture.

HORTENSE.

En effet, au parquet je vois une coupure ;
Sans doute que par-là Léandre doit venir.

NÉRINE.

Que vous aurez de joie à vous entretenir !
Avec tous ses verroux, Folidor, votre pere,
Sera bien attrapé ! Ma foi, l'on a beau faire,

Il n'eſt rien dont l'amour ne vienne enfin à bout.
Porte, plancher, muraille, un Amant force tout.
Voyez-vous au parquet une eſpece de trappe ?

HORTENSE.

Et ſi, par un malheur, tout l'ouvrage s'échappe,
Et va bleſſer quelqu'un....

NÉRINE.

Qui pourroit-on bleſſer ?

HORTENSE.

Ceux qui, chez Sauterot, vont apprendre à danſer :
Sa ſalle eſt là-deſſous ; les leçons qu'il y donne....

NÉRINE.

Fi donc ! depuis trois mois il n'y vient plus perſonne.
La ſalle ne vaut pas par mois un quart d'écu.
Léandre à ſon ſecours eſt à propos venu.
Cent louis qu'il lui donne, afin d'en être maître,
Lui feront bien plaiſir.

HORTENSE.

Mais Sauterot peut-être
Ira tout découvrir ?

NÉRINE.

Peſte ! il n'oſe jaſer ;
Allez, il eſt diſcret, quoique Maître à danſer ;
Et d'ailleurs, s'il parloit, il ſe perdroit lui-même.
N'eſt-il donc pas d'accord de tout le ſtratagême ?
On perce ſon plancher, parce qu'il le veut bien :
On ne lui donne pas cent louis d'or pour rien.

HORTENSE.

Et ſi mon pere vient dans le tems que Léandre....

NÉRINE.

Non, non, ne craignez point qu'il vienne vous
surprendre ;
Il s'est couché si tard qu'il est encore au lit.

HORTENSE.

Qu'est-ce donc qu'il fit tant hier au soir ?

NÉRINE.

Ce qu'il fit ?
Il se mit à souffler ; il fondit nos mouchettes,
Ne trouvant en ses mains ni cuillers ni fourchettes.
Il avoit avec lui le petit Francillon,
Qui l'aidoit à souffler.

HORTENSE.

Mon petit frere ? bon !
Tu te moques.

NÉRINE.

Ma foi, votre pere commence
A l'instruire déjà de sa belle science.
Il lui montre comment, par regle & par raison,
Il faut un jour....

HORTENSE.

Fort bien ! ruiner sa maison.
Objet de mille fous, pierre philosophale,
Hélas ! qu'à mon repos tu te trouves fatale !
Que mon pere est cruel !

NÉRINE.

Ou bien fou. Les esprits
L'occupent tellement & les jours & les nuits,
Qu'il perd le sien. Ma foi c'est un visionnaire.

Il fait venir chez lui Léandre & le Notaire,
Ses amis, ses parens ; en un mot le contrat
Étoit prêt à signer, lorsqu'il lui prend un rat.
Quoique Léandre eût fait de très-grandes dépenses,
Il contremande tout, festin, musique, danses.
Et pourquoi tout cela? Parce que, par malheur,
Il venoit de manquer le degré de chaleur.
Bien plus, il fait serment qu'il n'aura point de gendre,
Qu'il n'ait achevé l'œuvre.

HORTENSE.

Et je jure à Léandre,
Que, si mon pere encor differe à l'accepter,
Pour me donner à lui je saurai tout tenter;
Que je suivrai sa bonne ou mauvaise fortune.

NÉRINE

Ce sera fort bien fait. Dès ce soir, sur la brune,
Sans avertir personne & sans prendre congé,
Un bon enlévement... & tout est délogé.

HORTENSE.

Dès ce soir?

NÉRINE.

Pourquoi non? Madame votre mere
Saura bien tenir tête à Monsieur votre pere.
Elle est maîtresse femme alors qu'elle s'y met.
Proposons-lui. Gageons qu'elle vous le permet.

HORTENSE.

Il faut l'en avertir ; mais je crains pour Léandre...

NÉRINE.

Notre ami Valentin saura tout entreprendre.

HORTENSE.

Quel eſt ce Valentin ?

NÉRINE.

C'eſt un garçon bien fait,
Que depuis peu Léandre a choiſi pour valet ;
C'eſt un ruſé manœuvre. Et c'eſt un avantage,
Que votre pere encor n'ait point vu ſon viſage ;
Il pourra le tromper bien plus facilement.

HORTENSE.

Nérine, que Léandre a peu d'empreſſement !
Hé ! ne devroit-il pas... Mais la trappe remue.

(*La trappe s'ouvre.*)

NÉRINE.

Ce ſont eux.

HORTENSE.

De frayeur je ſens mon ame émue.

NÉRINE.

Et moi d'amour, Madame.



SCENE II.

LÉANDRE, HORTENSE, VALENTIN, NÉRINE.

VALENTIN, *sortant de la trappe avec Léandre.*

ENfin nous y voici.
Hé bien, qu'est-ce? comment se porte-t-on ici?

LÉANDRE.

Enfin après un mois je vous revois, Hortense.
Que ce moment tardoit à mon impatience!
Non, je ne songe plus à mes chagrins passés;
Et quelque désespoir.....

VALENTIN.

Ah! comme vous jasez!
Nous sommes, par machine, entrés céans; peut-être
On nous fera tous deux voler par la fenêtre,
Allons d'abord au fait.

LÉANDRE.

Vous ne me dites rien?
Hortense, votre amour n'est pas égal au mien.

HORTENSE.

De plus d'une façon l'amour se fait connoître.
Dans vos transports charmans le vôtre sait paroître;
Et moi, lorsque je crains que dans votre entretien....

VALENTIN.

Suffit. Vous nous aimez, & nous le ſavons bien.
Nous avons entendu, cachés ſous cette trappe....

NÉRINE.

On entend de là-bas?

VALENTIN.

Pas un ſeul mot n'échappe.
Tiens, Madame a juré de ſe donner à nous,
Si l'on nous refuſoit plus long-tems pour époux.
Toi....

NÉRINE.

Je n'ai rien juré.

VALENTIN.

Tu m'as rendu juſtice,
Tu m'as trouvé bien fait.

NÉRINE.

Mais par quelle malice
Nous faire tant languir?

VALENTIN.

Moi, j'étois occupé
A crouſtiller là-bas les reſtes du ſouper.
Nous avons travaillé la nuit comme le Diable,
Et bu..... Nos ouvriers ſont encor ſous la table,
Je les ai bien griſés.

NÉRINE.

Pourquoi donc ce matin
Boire encor?

VALENTIN.

Nous avons vingt bouteilles de vin,
Toutes pleines là-bas.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Toujours parler de boire!
Et l'affaire ....

VALENTIN.

Elle eſt faite, & vous m'en pouvez croire.

HORTENSE.

Quelle affaire?

VALENTIN.

Un moyen pour ſervir votre amour,
Et qui vous donnera l'un à l'autre en ce jour.

LÉANDRE.

Pour moi, je doute fort que cela réuſſiſſe,
Lorſque par un enfant ſe conduit l'artifice.

HORTENSE.

Quel enfant?

LÉANDRE.

Francillon votre frere.

HORTENSE.

Comment?

VALENTIN.

Inſtruit que votre Pere avoit fait un ſerment
De ne point marier abſolument ſa Fille,
Qu'il n'eût, en faiſant l'or, enrichi ſa famille;
Jugeant de ſon eſprit par cet entêtement,
Et qu'il ne voudroit pas fauſſer ſon beau ſerment,
J'ai gâgné Francillon par de belles paroles,
Et j'ai fait à ſes yeux briller quelques piſtoles:
Il fera tout pour nous.

HORTENSE.

Que peut-il faire encor ?

VALENTIN.

J'ai mis entre ſes mains un certain lingot d'or,
Que m'a donné Monſieur : & notre petit Drôle...
Suffit, il eſt inſtruit, & ſera bien ſon rôle.
Votre Pere croira.....

HORTENSE.

J'entrevois ton projet.
Mais, ſi malgré tes ſoins, il n'avoit point d'effet ?

VALENTIN.

Recours à d'autres. Moi, jamais je ne me laſſe :
Et je pourrai jouer cent tours de paſſe-paſſe,
Par cette trappe-là. Nous ſommes avancés,
La tranchée eſt ouverte, une fois ; c'eſt aſſez.
Et comme le bon-homme a plus d'une folie,
Qu'il aime la Muſique autant que la Chymie,
Au tems du dénouement, avec une chanſon,
S'il ſe fâche, on ſaura le mettre à la raiſon.
Sauterot a mandé ſes amis, ſes amies,
Tous gens de l'Opéra, dont les voix ſont jolies ;
Ils doivent ſe trouver ici tantôt.

LÉANDRE.

Fort bien.

VALENTIN.

Vous voyez bien, Monſieur, qu'on n'a négligé rien.

NÉRINE.

Auſſi ſommes-nous ſûrs d'une ample récompenſe.
Mais j'entends quelque bruit.

HORTENSE.

C'eſt mon Frere, je penſe.

SCENE III.

HORTENSE, NÉRINE, LÉANDRE, VALENTIN, FRANCILLON.

VALENTIN.

Hé! bon jour, Francill.

FRANCILLON.

Ah! Messieurs les Amants,
Je vous croyois dehors, & vous êtes dedans:
Est-ce que vous auriez enfoncé notre porte?
La serrure pourtant en est rudement forte.
Non seulement la nuit, mais encore le jour,
Notre pere la tient fermée à double tour.
Il extravague, au moins, le bon-homme de Pere!
Parce qu'il hait ma Soeur, quand il est en colere,
Il lui donne par-ci, par-là quelque soufflet;
Et moi, parce qu'il m'aime, il me donne le fouet.

LÉANDRE.

Il est donc fort égal, qu'il aime, ou qu'il haïsse.

FRANCILLON.

Ma foi, je ne veux plus essuyer son caprice;
Je me lasse de voir son ménage de chien,
Je me vais enrôler au premier jour.

VALENTIN.

Fort bien.

FRANCILLON.

Il semble né pour faire enrager fils & fille.
Mais qui peut donc avoir mis dans notre famille
Ce Pere-là ?

VALENTIN.

Laissons votre Pere en repos.

FRANCILLON.

Qu'il nous y laisse, nous.

VALENTIN.

Pour changer de propos,
Peut-on savoir de vous, si....

FRANCILLON.

J'ai fait votre affaire.

LÉANDRE.

Et de quand ?

FRANCILLON.

D'hier au soir.

LÉANDRE.

Et qu'a dit votre Pere ?

FRANCILLON.

Ma foi, je ne sais pas, car j'allai me coucher.
Mais je ne pense pas qu'il ait dû se fâcher,
Trouvant ce qu'il cherchoit.

VALENTIN.

Contez-nous cette histoire.

FRANCILLON.

Hier au ſoir, le ſachant dans ſon Laboratoire,
J'y monte, & ſur le feu j'y vois un des creuſets,
Où d'ordinaire il fait ſes plus hardis eſſais;
Il étoit plein d'argent, & de quelqu'autre choſe
Dont, d'inſtant en inſtant, il redoubloit la doſe:
Je m'approche & je ſouffle. Ah! Le joli garçon!
Dit-il; nous en ferons quelque choſe de bon.
Je faiſois l'innocent, en ſongeant en moi-même
Comment je pourrois mettre à bout le ſtratagême.

VALENTIN.

Après?

FRANCILLON.

Ayant ſoufflé trois bons quarts d'heure & plus,
Mon Pere, las de voir ſes efforts ſuperflus,
Entre en ſon cabinet bruſquement, ſans rien dire;
Je l'entends parler ſeul, après je l'entends lire;
Mais il liſoit des mots, que je ſerois dix ans
A retenir. Enfin, ſans perdre plus de tems,
Je vous prends le creuſet avecque des pincettes,
J'en renverſe l'argent; & puis, ces choſes faites,
J'y mets le lingot d'or en la place.

VALENTIN.

Fort bien.
Il fut fondu d'abord?

FRANCILLON.

Bon, preſque en moins de rien.
Mon Pere s'en revint, murmurant en lui-même,
Les yeux tout égarés, & le viſage blême;
Il approche du feu.

VALENTIN.

Sut-il s'appercevoir?

FRANCILLON.

Ma foi, je lui donnai sur le champ le bon soir,
Et ne vis point la suite. Oh! çà, mon cher beau-frere,
J'ai bien eu de la peine.

LÉANDRE.

En voici le salaire,
Trois Louis; & dans peu je saurai vous prouver....

FRANCILLON.

Quand ils seront mangés, j'irai vous retrouver.

(*Il s'en va, & revient sur ses pas.*)

J'entends mon Précepteur.

LÉANDRE.

Quoi? Monsieur Polycrasse?

FRANCILLON.

Lui-même.

HORTENSE.

Juste Ciel!

LÉANDRE.

Que faut-il que je fasse?

VALENTIN, *voulant rentrer dans la trappe.*

Rentrons. Mais il nous voit.



SCENE IV.

LÉANDRE, HORTENSE, FRANCILLON, POLYCRASSE, VALENTIN, NÉRINE.

POLYCRASSE.

ICI que faites-vous ?
Quoi ! dans la bergerie on enferme les loups ?

LÉANDRE.

Monsieur, parlez plus bas.

POLYCRASSE.

Deux garçons & deux filles !
De quoi nous servent donc les portes & les grilles,
Si ces loups ravissans sont parmi nos troupeaux ?

VALENTIN.

Nous ne sommes point loups, nous sommes des agneaux.

(Lui présentant une bourse.)

Si notre toison d'or appaisoit votre bile ?....

POLYCRASSE.

Oh! que je ne suis pas un mortel si facile !

FRANCILLON.

Hé ! » Domine.

POLYCRASSE.

» Tace.

LÉANDRE.

Ne faites point de bruit.

POLYCRASSE.

Il faut que de ceci Folidor soit instruit:
Il m'a fait précepteur de toute la famille;
Ainsi que sur le fils, j'ai pouvoir sur la fille.

LÉANDRE.

Hortense, dès-long-tems a mon cœur & ma foi;
Et vous savez, Monsieur ....

POLYCRASSE

Et que m'importe à moi?

NÉRINE.

Il faut que je m'en mêle... Oh! çà, cher Polycrasse.

POLYCRASSE, *la rebutant.*

» Vade retrò.

NÉRINE.

Je vois qu'il faut que je l'embrasse.

POLYCRASSE,

Ah! Crocodile!

NÉRINE, *l'embrassant.*

Au nom de notre passion ...

POLYCRASSE.

Ouf! je crains de tomber dans la tentation.
Allons vîte avertir....

HORTENSE.

O Ciel! j'entends mon Pere,
Que vais-je devenir?

VALENTIN.

Et nous, qu'allons nous faire ?

LÉANDRE.

Valentin, tire nous promptement d'embaras.

POLYCRASSE.

Oh ! je vais....

VALENTIN, *le retenant & l'enfonçant dans la trappe avec Léandre & Francillon.*

Oh ! parbleu, tu descendras là-bas.

POLYCRASSE, *tombant.*

Au secours !

FRANCILLON, *tombant.*

Ah !

VALENTIN, *à Léandre.*

Sur vous refermez bien la trappe.

SCENE V.

VALENTIN, HORTENSE, NÉRINE.

VALENTIN, *à Nérine.*

MAIS moi, comment faut-il qu'à présent je m'échappe ?

NÉRINE.

Cache-toi sous la table.

VALENTIN, *se cachant sous la table.*

Il est vrai, c'est bien dit.

HORTENSE.

Que fera-t-on, dis-moi, de ce pédant maudit?

NÉRINE.

Ils ont de quoi là-bas; qu'ils le fassent bien boire:
Il ne hait pas le vin, à ce que je puis croire.

HORTENSE.

Tais-toi, mon Pere vient.

NÉRINE.

Et votre mere aussi.

SCENE VI.

FOLIDOR, ÉLISE, HORTENSE, NÉRINE, VALENTIN, *sous la table.*

ÉLISE.

Ne puis-je donc sçavoir quel chagrin, quel souci
Vous vient de réveiller en sursaut?

FOLIDOR.

Ah! ma femme,
Je suis perdu.

ÉLISE.

Quel trouble agite donc votre ame?
Pourquoi courir ainsi de la cave au grenier,
Du grenier à la cave? Il faudra vous lier,
Si cela continue. Au moins daignez m'apprendre....

FOLIDOR, *à Nérine.*
Où donc est Francillon? il m'a semblé l'entendre.

ÉLISE.
Mon Dieu! sans ce cher fils tout vous est odieux!
Ce n'est que pour lui seul que vous avez des yeux;
Aussi le gâtez-vous; car jamais à son âge
On ne vit un enfant d'un tel libertinage.
Votre exemple, après tout, lui fait avoir raison;
Il vous voit gouverner si bien votre maison!

FOLIDOR, *à Nérine.*
Faites-le-moi venir.

HORTENSE, *bas.*
Ah! je tremble, Nérine.

FOLIDOR, *à Hortense.*
Et vous, retirez-vous, votre aspect me chagrine.

SCENE VII.

FOLIDOR, ÉLISE, VALENTIN, *sous la table.*

ÉLISE.
COMME vous renvoyez votre fille!

FOLIDOR.
Ma foi!
J'ai toujours fort douté qu'elle fût bien à moi;
Et je crois que quelqu'un l'a changée en nourrice;
Que cela soit, ou non, je la hais.

ÉLISE.

Quel caprice !

FOLIDOR.

Laiſſons-là votre fille, & ne ſongeons qu'à moi :
Je ſuis au déſeſpoir.

ÉLISE.

Mais ſachons donc pourquoi ?
Ne me direz-vous point l'aventure fatale....

FOLIDOR.

Je t'ai trouvée enfin, Pierre Philoſophale !
Mais hélas, à quel prix ?

ÉLISE.

Quoi ! vous avez trouvé ?...

FOLIDOR.

Oui, ma femme ; à la fin l'œuvre s'eſt achevé ;
J'ai fait de l'or.

ÉLISE.

De l'or !

FOLIDOR.

Oui, j'en ai fait, vous dis-je.

ÉLISE.

Vous avez fait de l'or, & cela vous afflige ?
Quoi ! c'eſt-là le ſujet qui vous rend ſi fâché ?
Vous qui cherchiez...

FOLIDOR.

J'ai fait un fort mauvais marché,
Sans le ſavoir pourtant.

ÉLISE.

Ne pouvez-vous me dire...

FOLIDOR.

Écoutez, puisqu'il faut enfin vous en instruire.
Hier au soir, ennuyé de souffler vainement,
Et de manquer toujours ce fortuné moment,
Ce degré de chaleur, où, par certain mêlange,
Par certaine vertu l'argent en or se change :
» C'est trop, dis-je, c'est trop me fatiguer en vain;
» Employons un pouvoir au-dessus de l'humain.
En colere je sors de mon Laboratoire,
J'entre en mon cabinet, & j'aveins un Grimoire,
Que j'avois eu jadis d'un vieil Egyptien ;
Je le lis tout du long, sans y comprendre rien,
Tremblant à chaque mot que ma bouche prononce;
Et, l'ayant lu, je fuis sans attendre réponse.

ÉLISE.

Hé bien ! de tout cela, quoi ? qu'est-il arrivé ?

FOLIDOR.

Je trouve, à mon retour, que l'œuvre est achevé.
Vos mouchettes d'argent, que vous croyez perdues...

ÉLISE.

Hé bien ?

FOLIDOR.

Je les avois dans un creuset fondues,
Et j'ai trouvé cet or en la place. Tenez.
(*En lui montrant le lingot d'or.*)
N'est-ce pas là de l'or ? voyez, examinez.

ÉLISE, *prenant le lingot d'or.*

Oui, c'en est en effet. Que j'étois malheureuse,
De vous tant quereller !

FOLIDOR.

Cela vous rend joyeuse,
Dans le tems que je suis accablé de chagrin.

ÉLISE.

Nous allons marier votre fille à la fin.
Dès aujourd'hui je vais faire avertir Léandre:
Depuis assez-long-tems vous le faites attendre;
Mais voici l'heureux jour....

FOLIDOR.

Pas tout-à-fait encor.

ÉLISE.

Que voulez-vous de plus? vous avez fait de l'or;
Et vous avez promis.....

FOLIDOR.

D'accord; mais le Grimoire
N'a-t-il rien fait, ma femme?

ÉLISE.

Hé quoi! pouvez-vous croire...

FOLIDOR.

Oui, je crois que cet or par le Diable est produit;
Et, pour vous dire tout, je l'ai vu cette nuit.

ÉLISE, *riant*.

Vous avez vu le Diable? & qu'a-t-il pu vous dire?
Que je sache....

FOLIDOR.

Oui, riez; voilà bien de quoi rire.

ÉLISE.

Vous avez vu le Diable?

FOLIDOR.

Oui, comme je vous voi.

ÉLISE.

Et dans quelle figure ?

FOLIDOR.

En homme, comme moi ;
Mais l'air d'un petit-Maître, & rempli d'arrogance :
Il faisoit le gros dos, & l'homme d'importance.
» Tout ce que tu voudras, en or sera changé,
» Commande ; à t'obéir je me suis engagé,
» M'a-t-il dit ; de trésor je te ferai largesse :
» Mais aussi souviens-toi de tenir ta promesse.
» Dans un mois au plus tard je viendrai te chercher.

ÉLISE.

Ah ! que dites-vous-là ? Gardez de m'approcher :
Je ne veux plus vous voir.

FOLIDOR.

Ma femme !

ÉLISE.

Misérable !
Qu'avez-vous fait ?

FOLIDOR.

C'étoit...

ÉLISE.

Allez vous-en au Diable.

FOLIDOR.

Quand j'ai lu ce Grimoire où je n'entendois rien,
C'é[illegible]s le dessein de m'acquérir du bien ;

Et je ne croyois pas au Diable rien promettre.
Un tems si court ençor ! si je pouvois remetre,
Je me consolerois....

ÉLISE., *s'adoucissant.*

Il faut prendre parti ;
Et n'avoir pas du moins ici le démenti.
Puisqu'on vous a promis de l'or en abondance,
Souhaitez-en pour nous, nous prendrons patience;
Il faut d'un mauvais pas se tirer comme on peut ;
Et que le Diable après....

FOLIDOR.

M'emporte, s'il le veut,
N'est-ce pas ? Vous croyez qu'en mon état funeste
Je voudrois enrichir des gens que je déteste ?
Quoi ! votre fille & vous ?...

ÉLISE.

Autant qu'il vous plaira,
Haïssez-nous, le Diable au moins nous vengera.

FOLIDOR.

Hé ! de quel souvenir m'attristez-vous, ma femme ;
Hélas ! n'augmentez-point le trouble de mon ame.
Non, je ne vous hais point, pardonnez au transport...

ÉLISE.

Au transport de folie.

FOLIDOR.

Hé bien ! j'en suis d'accord ;

Chacun a sa folie, & ma peur fait la mienne.
Je crains qu'en ce moment le Diable ne revienne.
Demeurez avec moi, vous pourrez l'amuser;
On dit qu'avec le sexe il se plaît à jaser.

ÉLISE.

Peut-on être aussi fou! Toute la nuit entiere
Vous avez en dormant ronflé d'une maniere
Que je n'ai pas clos l'œil, & si je n'ai rien vu.
C'est quelque songe affreux qui vous aura déçu.

FOLIDOR.

Quoi! ce seroit un songe?

ÉLISE.

Oui, je vous en assure.

FOLIDOR.

Que je serois heureux! Mais par quelle aventure
Aurois-je fait de l'or? dites moi.

ÉLISE.

Par hazard.
N'aviez-vous pas espoir d'en faire tôt ou tard?

FOLIDOR.

Oui, vous avez raison; & c'est peut-être un songe,
Qui, se mêlant d'abord au chagrin qui me ronge,
Aura dans mon esprit passé pour vérité.



SCENE VIII.

FOLIDOR, ÉLISE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR....

FOLIDOR.

Où Francillon étoit-il arrêté?

NÉRINE.

Monsieur....

FOLIDOR.

Hé bien! Monsieur?

NÉRINE.

Je ne trouve personne,
Ni fils, ni précepteur.

FOLIDOR.

Ah! que cela m'étonne!

(*Tirant ses clefs.*)

Voilà mes clefs, je sais que toute ma maison
Est doublement fermée! Ah! je perds la raison.
Je ne me connois plus, & je n'y vois plus goute.
Le Diable les a pris pour les gages sans doute.

(*Il appelle.*)

Polycrasse.

POLYCRASSE, *de dessous la trappe.*

Monsieur.

FOLIDOR,

Je ne me trompois pas.
D'où me répondez-vous ?

POLYCRASSE.

On nous tient ici-bas.

ÉLISE,

Je ne sais plus qu'en dire, & la chose est trop forte.

(*Elle lui arrache ses clefs.*)

Donnez-moi promptement les clefs de notre porte:
Je veux sortir.

FOLIDOR.

Restez.

ÉLISE, *fuyant.*

J'ai trop de peur, je cours
Pour vous faire venir au plutôt du secours.



SCENE IX.

FOLIDOR, VALENTIN, *sortant de dessous la table pour rentrer dans la trappe.*

FOLIDOR.

Je sors aussi... Mais, Ciel ! que vois-je sous la table ?
Ah ! me voilà perdu. Qu'est-ce là ?

VALENTIN, *effrayé.*

C'est le Diable.

FOLIDOR, *effrayé.*

Ah !

VALENTIN, *se rassurant peu-à-peu.*

Si tu fais du bruit, je te tordrai le cou.
J'aurois pu me changer en Ours, en Loup-garou ;
En Greffier, en Sergent, en bête plus vilaine :
Mais, pour moins t'effrayer, j'ai pris figure humaine.
Tu t'étonnes de voir le Diable ainsi vêtu.
Cette nuit je te suis autrement apparu,
Beau diamant au doigt, pomme d'or à la canne,
L'air fier, j'étois alors Commis de la Douane :
Mais ayant par hazard trouvé dans mon chemin
Un laquais, qui, lassé de son triste destin ;
M'a dit qu'il se donnoit à moi, si ma puissance
Le pouvoit sur le champ tirer de l'indigence ;

Auſſi-tôt j'ai troqué mon habit pour le ſien ;
J'en ai fait un Commis, & l'ai changé ſi bien,
Que lui-même à préſent a peine à ſe connoître.

FOLIDOR.

Hélas ! dans quelque état que vous puiſſiez paroître,
Sachant que c'eſt le Diable, en a-t-on moins de peur ?

VALENTIN.

Là, ne t'allarme point, diſſipe ta frayeur :
Je ne viens point encor pour prendre ta perſonne ;
Ce n'eſt que dans un mois.

FOLIDOR.

Au Diable l'on ſe donne
En liſant un Grimoire ?

VALENTIN.

Hé ! n'es-tu pas content ?
Je t'ai fait hier trouver ce que tu cherchois tant.
Tu n'as qu'à ſouhaiter.

FOLIDOR.

Je ſuis inconſolable.
Ayez pitié de moi.

VALENTIN.

Le Diable pitoyable !
Tu te moques ; tes pleurs ſont ici ſuperflus.

FOLIDOR.

Et mon fils, mon cher fils ?

VALENTIN.

Tu ne le verras plus.
Car, lorſque je ſerai contraint de te le rendre,
C'eſt dans ce même inſtant que je viendrai te prendre.

FOLIDOR.

Hé quoi ! tous mes efforts ne me servent de rien ?
Je ne puis me sauver ?

VALENTIN.

Il n'en est qu'un moyen.

FOLIDOR.

Quel est-il ? ah ! déja l'espoir rentre en mon ame.

VALENTIN.

De me donner quelqu'autre en ta place.

FOLIDOR.

Ma femme ?
Prenez : je vous la donne, & de grand cœur, ma foi.

VALENTIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais je n'en veux point moi.
Des femmes, j'en ai tant que je n'en sais que faire ;
C'est de tous les maris le présent ordinaire.
Tu m'as donné la tienne un million de fois,
Je n'en ai poinr voulu.

FOLIDOR.

De qui donc faire choix ?
Si j'avois des parens encor ! mais ma famille
Consiste seulement en mon fils & ma fille.

VALENTIN.

Pour la fille, encor passe.

FOLIDOR.

Oui, mais....

VALENTIN.

Tu la hais fort,
Je le sais.

FOLIDOR.

Il est vrai, mais j'aurois un remord.
Donner ma fille au Diable! Ah! la chose est trop forte.

VALENTIN.

Fais comme tu voudras; dans un mois je t'emporte.

FOLIDOR.

Si vous pouviez savoir le cruel embarras ...

VALENTIN.

Pour t'en tirer, apprends ce que tu ne sais pas.
La fille en question n'est nullement ta fille,
Les Diables savent tout. Autrefois certain drille
En contoit à ta femme.

FOLIDOR.

Et c'est de leurs amours
Que cette fille vient? je m'en doutai toujours.
Je cherchois la raison de ma haîne implacable.
Puisqu'Hortense n'est point à moi, qu'elle aille au Diable;
Prenez-la, j'y consens. Mais parlons entre nous.
Alors que vous l'aurez, dites, qu'en ferez-vous?

VALENTIN, *embarrassé*.

J'en ferai... Mais que sais-je?... Une beauté brillante,
Qui ne trouvera point de cœur qu'elle n'enchante;
J'en rendrai mille gens à la rage amoureux:
Et, comme elle n'aura que des rigueurs pour eux,
Ils se donneront tous au Diable pour lui plaire,
Et ce sont des Sujets qu'elle saura me faire.

FOLIDOR.

Vous la laisserez donc en pleine liberté?

VALENTIN,

Assurément.

FOLIDOR.

Et moi, vous m'auriez emporté?

VALENTIN.

Çà, concluons un peu. Crois-tu que cette Hortense
Consente à se donner à moi sans répugnance?

FOLIDOR.

Vous connoissant pour Diable, elle n'en fera rien:
Et vous croyant Laquais, c'est encor pis.

VALENTIN.

Hé bien!
Je vais changer d'habit.

FOLIDOR.

Changez plutôt de mine;
Car à voir vos yeux seuls, aisément on devine
Que vous êtes le Diable.

VALENTIN.

Ainsi, pour l'abuser,
Je vais en beau blondin me métamorphoser.
Elle avoit un amant?

FOLIDOR

Oui, qu'on nomme Léandre.

VALENTIN.

J'en connois la figure, & je m'en vais la prendre.

FOLIDOR.

Ah! pour ne vous point voir je détourne les yeux,
Et voudrois pour beaucoup être loin de ces lieux.

(*Dans le tems que Valentin s'enfonce dans la trappe, Léandre sort de dessous le Théatre, & paroit à sa place.*)

SCENE X.

LÉANDRE, FOLIDOR.

LÉANDRE.

POURQUOI ? ce changement eſt-il ſi formidable ?

FOLIDOR, *effrayé.*

Ah ! que vois-je ? où s'étend la puiſſance du Diable !
J'ai de la peine à croire encor ce que je vois.
Comment donc ! le viſage, & la taille & la voix ;
On diroit de Léandre.

LÉANDRE.

Avec cette figure
Pourrons-nous l'abuſer ?

FOLIDOR.

Oh ! la choſe eſt bien ſûre.

LÉANDRE.

Qu'elle vienne au plutôt.

FOLIDOR.

Oui : mais auparavant
Je veux revoir mon fils ; vous trompez fort ſouvent,
Vous autres Diables.

LÉANDRE.

Non, ne crains rien.

FOLIDOR.

Oh ! de grace,
Rendez-moi mon cher fils, & même Polycrasse.

LÉANDRE, *à part.*

Je crains, malgré l'argent que je leur ai donné,
Que le vin qu'ils ont bu...

FOLIDOR.

Vous semblez étonné.
Qu'a-t-on fait de mon fils ? hélas ! que j'appréhende...
Comment ! ne pouvez-vous m'accorder ma demande ?

LÉANDRE.

Il faut te satisfaire. Esprits, qui m'écoutez,
Qu'on relâche à l'instant ceux qu'on tient arrêtés.



SCENE XI.

FOLIDOR, LÉANDRE, POLYCRASSE & FRANCILLON, *sortant de dessous le Théâtre, ivres.*

FOLIDOR.

AH ! voilà mon cher fils ! Viens-çà, que je t'embrasse.
Et je revois aussi ce pauvre Polycrasse !
Ils ne me disent rien, & semblent endormis.

LÉANDRE.

C'est que du charme encore ils ne sont pas remis.
(*à part.*)
Qu'ils sont ivres !

FOLIDOR.

Enfin j'ai brisé votre chaîne.

LÉANDRE.

Finissons notre affaire.

FOLIDOR.

On a bien de la peine
Pour ravoir....

POLYCRASSE.

» Facilis descensus Averni.

FOLIDOR.

Mon fils, reconnois-moi.

FRANCILLON.

Bon jour, vinum vini.

LÉANDRE, *à part.*

J'enrage; ils vont parler.

FOLIDOR.

Comment donc ! qu'eſt-ce à dire ?

FRANCILLON.

C'eſt-à-dire du vin.

FOLIDOR.

Du vin ?

POLYCRASSE.

Je fais l'inſtruire.
Avant qu'il ſoit dix ans j'en veux faire un Docteur.

FRANCILLON.

Non, non, je ne veux pas, je veux être ſouffleur.
Je ne ſouffle pas mal, au moins.

FOLIDOR.

Il paroît ivre.

FRANCILLON.

La bouteille ſera déſormais mon ſeul livre;
Je ne veux point avoir un autre rudiment.

FOLIDOR.

Quels diſcours ſont-ce-là ?

LÉANDRE.

C'eſt un enchantement.

FRANCILLON.

Oui, je ſuis enchanté ! Votre vin, cher beau-frere,

Eſt un vin ... Il en faut faire boire à mon pere.
Retournons aux Enfers.

LÉANDRE, *à part.*

Ah! me voilà perdu!
(*à Polycraſſe.*)
Faites-le taire au moins.

POLYCRASSE.

Oui, paix. Le voilà tû.
Et moi, je vais parler. Le vin...

LÉANDRE, *à part.*

Que va-t-il dire?

POLYCRASSE.

Voilà la grande erreur.

LÉANDRE, *à part.*

Je ſouffre le martyre.

POLYCRASSE.

Quand on trouve du vin mauvais, on dit d'abord:
Voilà du vin du Diable.

FOLIDOR.

Hé bien?

POLYCRASSE.

On a grand tort.
Le vin du Diable eſt bon, n'eſt-il pas vrai?

FRANCILLON.

Sans doute.
Allons-en boire encore, & que mon pere en goûte.

FOLIDOR.

Reſteront-ils long-tems dans cet égarement?

LÉANDRE

Je vais les en tirer dans ce même moment.
Le charme finira tout aussi-tôt qu'Hortense,
Livrée entre mes mains.... La voici qui s'avance.

SCENE XII.

FOLIDOR, ÉLISE, LÉANDRE, HORTENSE, NÉRINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *ivres.*

ÉLISE, *à Hortense, bas.*

Je suis assez instruite, & vais vous seconder.
(*à Folidor.*)
Eh bien, vous aviez tort de vous intimider;
Votre fils retrouvé vous tire enfin de peine.
Mais Léandre en ces lieux! quelle affaire l'amene?

FOLIDOR, *à Élise.*

(*à Hortense.*)
Je lui donne ma fille. Oui, je veux aujourd'hui,
Après tant de refus, que vous soyez à lui.
N'y consentez-vous pas?

HORTENSE.

Si j'y consens, mon Pere?
Ah! je ferai toujours ce qui pourra vous plaire.

ÉLISE.

Léandre, emmenez-la chez vous, & promptement,
De crainte qu'il ne change encor de sentiment.

FOLIDOR.

Je n'en changerai point, & consens qu'il l'emmene.

LÉANDRE, *emmenant Hortense.*

Monsieur, jusqu'au revoir.

FOLIDOR.

N'en prenez pas la peine.

SCENE XIII.

FOLIDOR, ÉLISE, NERINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *ivres.*

ÉLISE.

ÇA, réjouissons-nous.

FOLIDOR.

Vous en avez sujet.
A qui croyez-vous donc donner ce cher objet,
Ce bel enfant qui m'est venu de contre-bande?

ÉLISE.

A Léandre. Voyez la plaisante demande!

FOLIDOR.

De joie en ce moment vos sens en sont ravis?

ÉLISE

Sans doute.

FOLIDOR.

C'est donc là Léandre, à votre avis?

ÉLISE.

Si ce n'est pas Léandre, il est en tout semblable.
Et qui seroit-ce donc, s'il vous plaît ?

FOLIDOR.

C'est le Diable,
Qui, sans ce beau présent, m'auroit rompu le cou.

ÉLISE.

Par ma foi, mon Mari, vous êtes un grand fou.

SCENE XIV *& derniere.*

FOLIDOR, ÉLISE, VALENTIN, POLYCRASSE & FRANCILLON *ivres*, NÉRINE, MUSICIENS, MUSICIENNES.

VALENTIN.

Place, place, Messieurs; voici de la Musique
Que le Diable conduit.

FOLIDOR.

Du moins que l'on m'explique ...

UNE MUSICIENNE *chante.*

No I.

Tu crois au Diable abandonner Hortense,
Elle se voit dans les bras de l'Amour :
De son Amant tu trompois l'espérance;
Mais il a su tromper ta vigilance.
Chacun à son tour.

II MUSICIENNE.

Pour obtenir la main de sa Maîtresse,
Léandre fait le Diable dans ce jour ;
Et, dès demain, pour prix de sa tendresse,
Elle fera peut-être la Diablesse.
Chacun à son tour.

FOLIDOR.

Comment donc, s'il vous plaît ? Que veut dire ceci
Laissez-là vos chansons : je veux être éclairci.

ÉLISE.

Quel éclaircissement vous faut-il davantage ?
Vous êtes pris pour dupe.

FOLIDOR,

Oh ! qu'entends-je ? j'enrage.
Comment donc, malheureux, vous osez me duper !

VALENTIN.

Monsieur, je vous trompois, je viens vous détromper.
Je ne suis point le Diable.

FOLIDOR.

Et quel es-tu donc, traître ?

VALENTIN.

Mon nom est Valentin, & Léandre est mon Maître.
Sachant que vous vouliez trouver absolument
Ce que tant d'autres fous ont cherché vainement,
J'ai voulu là-dessus contenter votre envie ;
Et, ce que n'avoient pu vos secrets de chymie,

Votre fils Francillon l'a fait par mon moyen.
J'ai mis entre ses mains un lingot d'or.

FOLIDOR.

Hé bien ?

FRANCILLON.

Hé bien, je l'ai jetté dans le creuset, mon pere.

FOLIDOR.

Comment, coquin, c'est toi ?....

FRANCILLON.

Tout doux : point de colere.

FOLIDOR.

Puis-je croire.....

FRANCILLON.

Croyez que je ne vous ments pas.

POLYCRASSE, *ivre.*

L'Enfant dit vrai, Monsieur : » in vino veritas.
Mais il faut châtier le vin dans la jeunesse.

FRANCILLON.

Me châtier !

FOLIDOR, *à Polycrasse.*

Et vous, avec votre sagesse,
Avec votre air cagot, vos discours de Pédant....

FRANCILLON.

Il faudroit lui donner le fouet.

POLYCRASSE.

Impertinent !

FRANCILLON *ivre.*

Vous êtes un ivrogne.

FOLIDOR.

Ah ! je me déſeſpere.
Se peut-il ?.. Mais j'ai tort de me mettre en colere.
Perſonne n'a jamais au monde eu tant de peur.
Mais ; puiſque je me vois remis de ma frayeur,
Je vous pardonne à tous ; & ne veux de ma vie
Ni ſouffler, ni chercher de ſecrets de chymie.
Mais que je ſache au moins comment dans ma maiſon....

VALENTIN.

Suffit. De tout cela nous vous rendrons raiſon :
Nous en ferons tantôt l'entretien de la table ;
A préſent achevons la muſique du Diable.



DIVERTISSEMENT.

I. MUSICIEN.

N°. II.

L'Honneur, l'argent, l'amour,
Sont trois Diables
Impitoyables
Qui se combattent tour à tour.
La place d'armes
Est un jeune cœur,
Que défend le Diable d'honneur.
Le Diable d'Amour, par ses charmes,
Par ses larmes,
Cherche à s'en rendre vainqueur;
Avec ses fleches,
Il fait des breches:
Mais le Diable d'argent, d'un plein saut,
Monte à l'assaut.

FRANCILLON *ivre*.

N°. III.

Du vin de mon beau-frere
Je boirois soir & matin.
Plus de Despautere,
De Rudiment, de Grammaire;
Du vin.

I. MUSICIEN.

N°. IV.

Une femme toujours égale,
Des Amans heureux & diſcrets ;
C'eſt la pierre philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

II. MUSICIEN.

Un Gaſcon qui ſouvent régale,
Un Normand ſans procès ;
C'eſt la pierre philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

I. MUSICIEN.

N°. V.

Ah ! que l'Hymén eſt agréable
Pour un jour !
Tout y plaît, tout en eſt aimable ;
C'eſt l'Amour.
Le lendemain n'eſt pas ſemblable.
Dans une nuit
Tout eſt détruit.
Le Soleil luit,
L'Amour s'enfuit ;
C'eſt le Diable.

VALENTIN.

Ah ! que le Parterre eſt aimable,
Dans ce jour !
Son bon goût nous eſt favorable ;
C'eſt l'Amour.
Quand une Piece eſt déteſtable,
Quelle rumeur !
Quelle fureur
Contre l'Acteur,
Contre l'Auteur !
C'eſt le Diable.

FIN.

LA FAMILLE
EXTRAVAGANTE,

COMÉDIE
EN UN ACTE;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François le 7 Juin 1709.

ACTEURS.

PIETREMINE, *Procureur, tuteur & amoureux d'Elise.*

CLÉON, *Amant d'Elise.*

BAZOCHE, *Clerc de Pietremine.*

SAINT-GERMAIN, *Valet de Cléon.*

Madame RISSOLÉ, *mere de Pietremine, Amoureuse de Cléon.*

LUCRECE, *Sœur de Pietremine, amoureuse de Cléon.*

SUZON, *Fille de Pietremine, amoureuse de Cléon.*

ÉLISE, *Amante de Cléon.*

LISETTE, *Servante de Pietremine.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Pietremine.



LA FAMILLE EXTRAVAGANTE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

Me voici seule enfin, parlons un peu raison.
Cléon & son valet sont dans cette maison
Cachés depuis hier, & par mon assistance:
Si notre Maître en a la moindre connoissance,
Je suis perdue: aussi je suis riche à jamais,
Si de Cléon je fais réussir les projets.
Il ne contente pas par de vaines paroles;
Il nous a consigné déjà cinq cents pistoles;

Et, s'il enleve Élise à notre Procureur,
Je puis bien m'assurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le Clerc, il fera cette affaire:
Mille écus bien comptant, & l'espoir de me plaire
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur.
Le Procureur céans a sa mere, sa sœur,
Et sa fille; elles sont sans cesse à leur fenêtre.
Déjà plus d'une fois, voyant Cléon paroître,
Elles m'ont demandé (mais chacune en secret)
Quel étoit ce Monsieur si charmant, si bien fait,
Qui passoit si souvent. Elles en sont charmées,
Et sont folles assez pour croire en être aimées.
Les voici toutes trois avec le Procureur,
Tâchons de pénétrer jusqu'au fond de leur cœur.

SCENE II.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, LISETTE.

PIETREMINE.

MA mere, finissez vos proverbes des halles,
Sentences du vieux tems fades & triviales;
On n'entend que cela dans toute la maison,
Et ma fille & ma sœur les mettent en chanson:
Jour & nuit l'une & l'autre à composer s'applique
De pitoyables vers, de mauvaise musique...

Madame RISSOLÉ.

Soit, vous n'entendrez plus proverbes, ni chansons.
Mais revenons un peu, de grace, à nos moutons.
Ce sont vos actions, & non pas mon langage
Qu'il vous faut condamner. Ce second mariage...

PIETREMINE.

Eh bien ! j'adore Élise, & prétends l'épouser ;
Vos proverbes, en vain, s'y voudroient opposer.
Élise est ma pupille ; étant sous ma tutelle,
Ma mere, en ma faveur je veux disposer d'elle.

LUCRECE.

Entendez-nous.

PIETREMINE.

Ma sœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

Mais, mon pere.....

PIETREMINE.

Ma fille, autant de tems perdu.

Madame RISSOLÉ.

Vous devez avant tout pourvoir votre famille ;
Mariez votre sœur, mariez votre fille.

PIETREMINE.

Et votre mere aussi, n'est-ce pas ?

Madame RISSOLÉ.

Pourquoi non ?
Et, sans tous les caquets & le qu'en dira-t-on....
Un jeune homme..... suffit.

PIETREMINE.

A votre âge, ma mere !

Madame RISSOLÉ.

Suis-je si décrépite & hors d'état de plaire ?

PIETREMINE.

Non pas : mais....

Madame RISSOLÉ.

Rira bien qui rira le dernier.
Vous n'avez qu'à toujours demain vous marier,
Je vous suivrai de près.

LUCRECE.

Je ne tarderai guere
A me pourvoir aussi.

PIETREMINE.

Vous, ma sœur ?

LUCRECE.

Oui, mon frere.

PIETREMINE.

A l'amour jusqu'ici vous aviez résisté.

LUCRECE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi, de mon côté,
Je suivrai leur exemple.

PIETREMINE.

Oh ! ce n'est pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon pere ; & déjà quelqu'un m'aime,
Que j'aime aussi.

PIETREMINE.

Comment ! chacune a donc le sien ?

LISETTE.
On veut vous imiter.

PIETREMINE.
Je l'empêcherai bien.

Madame RISSOLÉ.
Mariez-vous, vous dis-je, & puis laissez-nous faire.

PIETREMINE.
Oh morbleu ! ces discours me mettent en colere ;
Je sens monter ma bile, il vaut mieux m'en aller.

SCENE III.

Madame RISSOLÉ, LUCRECE, SUZON, LISETTE.

LISETTE.
IL est si transporté qu'il ne sauroit parler :
Au désespoir, au moins, vous allez le réduire.

Madame RISSOLÉ.
La chose est maintenant au point où je desire.
J'aurois donné sujet à chacun de crier,
D'aller de but en blanc ainsi me marier ;
Il m'en fournit enfin un prétexte valable :
On dira que voyanmon fils déraisonnable,
J'ai voulu le punir. Cependant c'est l'amour,
Mes enfans, qui m'occupe & la nuit & le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous?

Madame RISSOLÉ.

Tu le ſais bien, Liſette;
Mais n'en dis rien, au moins.

LISETTE.

Allez, je ſuis diſcrette.
(*A Lucrece.*)
Et vous?

LUCRECE.

Tu le ſais bien auſſi.

LISETTE.

Je m'en ſouviens,
Et cet amant ſouvent a fait nos entretiens.
(*A Suzon.*)
Quant à vous, c'eſt celui qui, l'autre jour...

SUZON.

Lui-même;
Celui que je t'ai dit.

LISETTE.

Vous aimez, on vous aime.
Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRECE.

O contrainte cruelle!

Madame RISSOLÉ.

O langage ennuyeux!

LUCRECE.

Très-ennuyeux, ſans doute; & c'eſt le ſeul langage
Que dans cette maiſon l'on peut mettre en uſage:

On n'en sort point. Mon frere est brutal ; un amant
Ne veut point essuyer un mauvais compliment.
Ne parler que des yeux !

SUZON.

Oh ! je fais davantage.
Mon amant a trouvé le plus joli langage....
Les soirs, sous ma fenêtre, il demeure arrêté ;
Il tousse, il éternue.

LISETTE.

Eh bien ?

SUZON.

De mon côté,
Je tousse & j'éternue aussi.

LISETTE.

Belle maniere
De se faire l'amour !

SUZON.

Toute la nuit entiere....
Mais mon pere revient.

Madame RISSOLÉ.

Allons, montons là-haut,
Mes enfans ; nous prendrons les mesures qu'il faut.



SCENE IV.

LISETTE *seule.*

Je ne me trompois point, chacune croit qu'on
l'aime;
Et, sans en rien savoir, elles aiment le même.
Cet amant prétendu qui leur parle des yeux,
C'est Cléon, qui rodoit toujours près de ces lieux,
Dans l'espoir seul d'y voir Élise à sa fenêtre.
Comme en divers momens elles l'ont vu paroître,
Chacune a pris pour soi les signaux amoureux
Que Cléon ne faisoit qu'à l'objet de ses voeux.

SCENE V.

PIETREMINE, LISETTE.

PIETREMINE.

Lisette, sais-tu bien que ma famille est folle?

LISETTE.

Elle est bien amoureuse, au moins.

PIETREMINE.

Cela désole:
Parce que j'aime, il faut que chacun aime ici!

Je

Je me marie, on veut se marier aussi !
Je m'en moque, & je fais ce soir mes fiançailles.

LISETTE.

Et, sans doute, demain, Monsieur, les épousailles ?

PIETREMINE.

Et de très-grand matin. Que j'ai bien eu raison
De tenir renfermée Élise en ma maison !
Ne voyant que moi d'homme, elle a perdu l'idée
De Cléon, dont ailleurs elle étoit obsédée.

LISETTE.

Quel est-il ce Cléon ?

PIETREMINE.

Je ne l'ai jamais vu ;
Feu son pere, pourtant, m'étoit assez connu.
Mais cela ne fait rien à la présente affaire ;
Pour la hâter, mon Clerc, jadis Clerc de Notaire,
Dresse notre contrat.

LISETTE.

Il se mêle de tout,
Votre Clerc.

PIETREMINE.

Il n'est rien dont il ne vienne à bout.
C'est le plus habile homme !....

LISETTE.

Ah ! pour habile, passe :
Mais pour homme, il n'en a, tout au plus, que la face ;
C'est un nain : cependant il a bien quarante ans.

PIETREMINE.

Quel qu'il soit, je suis fort content de ses talens.

LISETTE.

Laissons cela. Parlons du festin, de la danse.

PIETREMINE.

Oh ! tout est commandé, même payé d'avance.
Cela me coûte un peu; mais j'ai plusieurs procès,
Où je redoublerai le mémoire des frais:
C'est de l'argent qui doit retourner dans ma poche.
Et mon Clerc,.. Mais il vient.

SCENE VI.

PIETREMINE, BAZOCHE, LISETTE.

PIETREMINE.

BOn jour, Monsieur Bazoche.

BAZOCHE.

Serviteur,

PIETREMINE.

Laisse-nous, Lisette.

LISETTE.

(*A part.*) J'entends bien.
Écoutons quel sera pourtant leur entretien.
(*Elle écoute derriere.*)

PIETREMINE.

Eh bien ! tout est-il prêt ? avez-vous mis les clauses
Comme je souhaitois ?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres choses :
Au contrat que j'ai fait, vous ne reconnoissez
Que le quart des grands biens d'Élise.

PIETREMINE.

C'est assez ;
Et ce contrat est-il à l'autre tout semblable ?

BAZOCHE.

On ne peut distinguer le faux du véritable ;
Le Notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

PIETREMINE.

Vous êtes assuré de l'escamoter bien ?

BAZOCHE.

Si j'en suis assuré ; laissez, laissez-moi faire :
J'ai bien fait d'autres tours étant Clerc de Notaire.

PIETREMINE.

Vous aurez cent louis, comme je vous ai dit ;
Les voilà bien comptés.

BAZOCHE.

Monsieur, cela suffit.

PIETREMINE.

Adieu.

BAZOCHE, *allant après lui.*

Mais cependant, si, pour plus d'assurance,
Et pour m'encourager, vous les donniez d'avance ;
Des scrupules souvent me prennent.

PIETREMINE.

Les voilà ;
Et rejettez bien loin tous ces scrupules-là.

BAZOCHE, *mettant la bourse dans sa poche.*

Ils sont passés.

PIETREMINE.

Je vais amener le Notaire ;
Tenez les contrats prêts, je ne tarderai guere.

SCENE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE, *à part.*

VOILA ma conscience à présent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

Plutôt quatre : tu sais que ma joie est extrême
Lorsque je t'entretiens, & que toujours je t'aime.

LISETTE.

Si vous m'aimez ; voici le tems de l'éprouver.
Il faut, . . . Mais je ne sais si je dois achever.

BAZOCHE.

Parle. Est-ce la pudeur qui te ferme la bouche ?
Te repentirois-tu d'avoir été farouche ?
Et l'amour m'auroit-il vengé de ta froideur ?
Ne t'auroit-il point fait quelque blessure au cœur ?
Je suis bon médecin, & je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui, vous êtes d'amour, je pense, un vrai remede;
Et je m'en servirai quand j'en aurai besoin.
Maintenant je vous veux charger d'un autre soin.
Vous avez cent louis.

BAZOCHE.

Oh! oh!

LISETTE.

Seriez-vous homme
A les quitter?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une somme
Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah! bon: à cela je consens.

LISETTE.

Au lieu de cent louis, toucher trois mille francs,
Cela vous plairoit-il?

BAZOCHE.

Très-fort; & pourquoi faire?

LISETTE.

Vous le saurez. D'ailleurs vous cherchez à me plaire,
Et vous me plairez fort si vous faites cela;
Mais il faut me jurer....

BAZOCHE.

J'en jure; touche-là:
Il n'est rien que pour toi je ne puisse entreprendre.
Faut-il nuire, obliger? faut-il pendre, dépendre;

Faire du mal, du bien; jurer à faux, à vrai?
De mon amour pour toi tu peux faire l'essai.

LISETTE.

Il ne faut que tromper.

BAZOCHE.

Qui?

LISETTE.

Monsieur Pietremine.

BAZOCHE.

Quoi! notre Procureur? Aisément je devine;
Faire épouser Élise à quelqu'autre?

LISETTE.

A Cléon.

BAZOCHE.

Cléon, je le connois, c'est un joli garçon,
(*A part.*)
A qui le Procureur, à la mort de son pere,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affaire?

BAZOCHE.

Oui-dà, je la ferai: mais pour l'amour de toi.
Ce sont trois mille francs que l'on me donne à moi?

LISETTE.

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'est pas trop: mais, parce que je t'aime...
Et quand les donne-t-on?

LISETTE.

Quand? A cette heure même.

BAZOCHE.

Va donc me les chercher.

LISETTE.

Ils sont dans la maison.

BAZOCHE.

Je vais tout préparer pour cette trahison;
Faire un contrat, au nom de Cléon & d'Élise,
Que notre Procureur, sans crainte de surprise,
Va signer, en croyant signer le sien.

LISETTE.

Fort bien.

Allez dans votre Étude, & ne négligez rien.
Mais, si l'on vous offroit une plus forte somme
Pour nous trahir?

BAZOCHE.

Ah! non; je deviens honnête homme:
Je quitte le métier, après ce grand coup-là.
Fripponner un frippon est mon *nec plus ultrà*.



SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

Monsieur Bazoche va travailler avec zele ;
Pour Élise & Cléon, quelle bonne nouvelle !
Qui croiroit, après tout, qu'on trouvât tant d'esprit,
Dans un corps si mal fait, si laid & si petit ?
Sa figure est, ma foi, des plus désagréables.
Si tous les Procureurs avoient des Clercs semblables,
On ne verroit pas tant de désordre chez eux,
Et les enfans qu'ils ont leur ressembleroient mieux.
Ah ! voici le valet de Cléon.

SCENE IX.

SAINT-GERMAIN, LISETTE.

SAINT-GERMAIN.

Pietremine
Vient de sortir ; j'étois caché dans la cuisine,
Où je mourois de faim. J'ai passé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un gros muid ;
Je l'ai percé, néant, rien n'est venu. La rage
Puisse crever ton maître ! ah ! quel maudit ménage !
Je n'ai mangé, ni bu depuis hier.

LISETTE.

Comment!

Il ne t'eſt rien reſté du ſouper ?

SAINT-GERMAIN.

Non, vraiment;

Les Clercs laiſſent-ils rien jamais ſur leurs aſſiettes ?

Chacun ſait qu'ils ont ſoin de les rendre bien nettes.

LISETTE.

Tu te plains! & ton maître eſt auſſi mal que toi

Là-haut, dans le grenier.

SAINT-GERMAIN.

Bon! voilà bien de quoi!

Au-deſſus de la chambre où couche ſa maitreſſe,

Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le preſſe ?

Il vit d'amour, mon maître.

LISETTE.

Eh bien! fais comme lui;

Pour te nourrir tu n'as qu'à m'aimer.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment oui,

T'aimer, pour me nourrir! ce ſeroit le contraire;

Cela me ſécheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire?

Perſonne ne ſauroit ſortir de ce logis.

Pietremine a ſes clefs dans ſa poche.

SAINT-GERMAIN.

Tant pis.

Il n'y falloit donc pas entrer. Ah! je déteste,
Et je maudis cent fois l'occasion funeste
D'hier au soir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira.
Un splendide festin ici se donnera.

SAINT-GERMAIN.

Si j'attrappe un chapon, aussi-tôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu, je vais chercher de l'argent pour Bazoche.

SAINT-GERMAIN.

Bazoche? Garde-toi de te fier à lui;
C'est un frippon.

LISETTE.

D'accord: mais enfin aujourd'hui
Il nous sert.

SAINT-GERMAIN.

Et comment?

LISETTE.

Tu sauras toute chose.
Les affaires vont bien. Je te quitte, & pour cause.



SCENE X.

SAINT-GERMAIN *seul.*

LEs affaires vont bien ! vont mal ; & Saint-Germain,
Pendant tout ce tems-là, meurt de soif & de faim,
Et de peur : car enfin, si Monsieur Pietremine
Me trouve en sa maison ; il a l'humeur mutine....

SCENE XI.

Madame RISSOLÉ, SAINT-GERMAIN.

Madame RISSOLÉ, *essoufflée, à part.*

DE quel côté peut-il avoir tourné ses pas ?

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Quelqu'un vient, cachons-nous.

Madame RISSOLÉ, *à part.*

Je ne me trompe pas.
C'est mon amant là-haut que j'ai vu ; c'est lui-même...
Et voici son ami, de plus. Quel stratagême
Vous a donc fait entrer ici tous deux ?

SAINT-GERMAIN.

Comment
Tous deux ?

Madame RISSOLÉ.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant ?
Avec lui plusieurs fois je vous ai vu paroître,
Et même, hier encor, étant à ma fenêtre....

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Elle veut me parler de Cléon. Mais comment,
Et par quelle raison le croire son amant ?

Madame RISSOLÉ.

Je viens de l'entrevoir là-haut : à l'instant même
Je l'ai perdu de vue. Ah ! quelle peine extrême !
Où croyez-vous qu'il soit ?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, je n'en sais rien.

Madame RISSOLÉ.

Étant son bon ami, vous le connoissez bien.
Mes yeux ont dans les siens pour moi cru voir sa flamme :
Ne me trompoit-il point ? M'aime-t-il ?

SAINT-GERMAIN.

Mais, Madame....

Madame RISSOLÉ.

Parlez sincerement : vous connoissez son cœur.

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Pour nous tirer d'affaire, appuyons son erreur.
(*Tout haut.*)
Oui, de votre fenêtre, au profond de son ame,
Vos yeux ont su lancer une si vive flamme,
Qu'il est tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts
Pour vous en arracher ; il a le diable au corps.

Je lui dis tous les jours : que prétendez-vous faire ?
Cette Dame pourroit être votre grand'mere.

Madame RISSOLÉ.

Pourquoi dire cela ?

SAINT-GERMAIN.

Mon Dieu ! j'ai mes raisons ;
Voulez-vous l'envoyer aux petites-maisons ?

Madame RISSOLÉ.

Il est d'autres moyens....

SAINT-GERMAIN.

J'en dis bien davantage ;
Et ne m'arrête point seulement sur votre âge ;
Je m'efforce à trouver mille défauts en vous :
La foi que vous gardez sur-tout à votre époux.

Madame RISSOLÉ.

Mon époux ! Il est mort.

SAINT-GERMAIN.

Je le sais bien, Madame,
Et que sa cendre encor fait durer votre flamme.

Madame RISSOLÉ.

Non, non, elle est éteinte, & j'ai su m'en guérir :
C'est sa faute, pourquoi s'est-il laissé mourir ?
Aimer un mari mort, fi donc ! quelle folie !
On a bien de la peine à les aimer en vie.
Parlons de votre ami : qu'il m'a paru bien fait !

SAINT-GERMAIN.

Tenez, regardez-moi, vous voyez son portrait.

Madame RISSOLÉ.

Oh ! que sa taille est bien au-dessus de la vôtre !

SAINT-GERMAIN.

Nous portons cependant les habits l'un de l'autre.

Madame RISSOLÉ.

Cela ne se peut pas, vous paroissez rempli.

SAINT-GERMAIN.

Il les porte d'abord, pour y donner le pli;
Et je les use après.

Madame RISSOLÉ.

Pourquoi donc ce ménage?

SAINT-GERMAIN.

C'est que nous nous aimons on ne peut davantage;
Nous demeurons ensemble, & c'est une union...
Nous nous servons l'un l'autre en toute occasion;
Je le peigne, il m'étrille; il m'emprunte, il me prête;
Je le tiens toujours propre & souvent le vergette,
Il épouste par fois aussi mon juste-au-corps;
A nous complaire, enfin, nous mettons nos efforts.

Madame RISSOLÉ.

Vous êtes son valet.

SAINT-GERMAIN.

C'est à-peu-près de même.

Madame RISSOLÉ.

Je comprends bien cela. Mais croyez-vous qu'il
m'aime?

SAINT-GERMAIN.

En pouvez-vous douter?

Madame RISSOLÉ.

Que fait-il à présent?
Si son coeur ressentoit ce que le mien ressent...

SAINT-GERMAIN.

Il est plus amoureux encor que vous, je gage :
Mais c'est qu'il est timide on ne peut davantage;
C'est un amant transi....

Madame RISSOLÉ.

Fi ! cela me déplaît.
J'aime un amant folâtre.

SAINT-GERMAIN.

Oh ! jamais il ne l'est.

Madame RISSOLÉ.

Un amant enjoué.

SAINT-GERMAIN.

Si j'avois été femme,
Ma fois j'aurois été de votre goût, Madame.
Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins,
Sans cesse à vos genoux à vous baiser les mains,
Qui vous donnent cent fois occasion de dire :

(*Contrefaisant sa voix.*)

Mais arrêtez-vous donc, fi donc, est-ce pour rire?
Allons, petit frippon, vous perdez le respect.

Madame RISSOLÉ.

Ah ! c'en est trop aussi, l'on doit....

SAINT-GERMAIN.

A votre aspect
Mon maître pâlira. De loin ses yeux font rage :
Mais de près il est sot à force d'être sage.

Madame RISSOLÉ.

Qu'il soit comme il voudra, c'est un garçon bien fait.
Dans le monde on n'a pas toute chose à souhait :
On prend ce que l'on trouve, en ce siecle où nous
sommes ;
Et l'on n'a jamais vu telle disette d'hommes.
Allons, je veux passer sur les défauts qu'il a.
Je m'en vais le chercher là-haut.

SAINT-GERMAIN, *voulant l'arrêter.*

Demeurez-là,
Je le ferai descendre.

Madame RISSOLÉ.

Il faut que de ma bouche
Il apprenne à l'instant que son amour me touche ;
Il faut prendre la balle au bond : souvent le tems....

SAINT-GERMAIN.

Mais, du moins, qu'avec vous....

Madame RISSOLÉ.

Non, je vous le défends.



SCENE XII.

SAINT-GERMAIN *seul.*

ELLE va tout gâter ; que va-t-elle lui dire ?
Que lui répondra-t-il ? Le voici, je respire ;
Je puis le prévenir.

SCENE XIII.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

SAINT-GERMAIN, quel malheur !
Je viens de rencontrer la sœur du Procureur.

SAINT-GERMAIN.

Quoi ! Lucrece ?

CLÉON.

Oui, Lucrece.

SAINT-GERMAIN.

En voilà bien d'un autre !
Nous avons donc ainsi trouvé chacun la nôtre.
J'ai rencontré la mere.

CLÉON.

Ah ! malheureux ! pourquoi
Ne te pas mieux cacher ?

SAINT-GERMAIN.

Et vous, tout comme moi,
Pourquoi vous montrez-vous? Mais enfin à la belle
Qu'avez-vous dit ?

CLÉON.

J'ai dit que je venois pour elle,
Que je l'aimois.

SAINT-GERMAIN.

Comment ?

CLÉON.

Trop long-tems interdit,
Cette feinte à propos m'eſt venue en l'eſprit.
Voyant ſortir quelqu'un de la chambre d'Éliſe,
J'ai cru que c'étoit elle : ô Ciel ! quelle ſurpriſe !
Quand, m'approchant plus près, j'ai connu mon erreur.
C'étoit Lucrece. Un froid m'a glacé tout le cœur;
Mais reprenant mes ſens : adorable Lucrece,
Ai-je dit, pardonnez un excès de tendreſſe
Qui m'a fait hazarder.... Au fond je ne ſais pas
Ce que j'ai pu lui dire en un tel embarras :
Mais j'enrage. Elle croit mon amour ſi ſincere,
Qu'elle veut en parler tout-à-l'heure à ſon frere :
Elle a même ajoûté que, s'il la refuſoit,
A me ſuivre par-tout elle ſe diſpoſoit ;
Et que, pour s'affranchir d'un trop rude eſclavage,
Elle ſe laiſſeroit enlever.

SAINT-GERMAIN.

Bon ! courage !
Apprenez que la vieille... Elle vient ſur vos pas.

SCENE XIV.

Madame RISSOLÉ, CLÉON, SAINT-GERMAIN.

Madame RISSOLÉ.

JE vous cherchois en haut, & vous êtes en bas.
De votre passion suffisamment instruite......

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Que veut dire cela ?

SAINT-GERMAIN.

Vous verrez dans la suite.

Madame RISSOLÉ.

Je viens vous secourir.

SAINT-GERMAIN.

L'agréable secours !

Madame RISSOLÉ, *à Cléon.*

Vous ne languirez pas longtems dans vos amours.

CLÉON, *étonné.*

Comment ?

Madame RISSOLÉ.

Votre valet m'a tout dit.

CLÉON.

Lui, Madame ?

(Bas à Saint-Germain.)

Quoi ! d'Élise & de moi tu découvres la flamme ?
Veux-tu nous perdre ?

SAINT-GERMAIN, *bas à Cléon.*

Eh ! non : attendez un moment.

Madame RISSOLÉ.

Je viens vous assurer de mon consentement.
Je veux, malgré mon fils....

CLÉON.

Avec cette assurance,
Madame, j'ose encor former quelque espérance.

Madame RISSOLÉ.

Espérez, espérez.

CLÉON *se jette à ses genoux.*

Que cet espoir m'est doux !
Souffrez qu'en ce moment j'embrasse vos genoux.

Madame RISSOLÉ, *à Saint-Germain.*

Votre maître, vraiment, n'a point tant d'indolence.

SAINT-GERMAIN.

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puissance.
Vous avez-là des yeux perçans, aigus....

Madame RISSOLÉ.

Ho, ho !

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Dans l'éclaircissement garre le *qui pro quo.*

Madame RISSOLÉ.

Eh bien ! mon cher, à quand cet heureux hyménée ?

CLÉON.

Pour moi toujours trop tard en viendra la journée ;
Mais votre fils....

Madame RISSOLÉ.

Mon, fils, vous dis-je, est un benêt ;
Je ne regarde point ici son intérêt.

Comme il te fait, fais-lui. Son Élise qu'il aime,
Par exemple, il l'épouse, & j'en ferai de même.

CLÉON, *surpris.*

Il l'épouse !

Madame RISSOLÉ.

Demain, sans mon consentement.
Qu'ai-je besoin du sien ?

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Voici le dénouement.

CLÉON, *bas.*

Quelle surprise !

Madame RISSOLÉ.

Allez, je serai votre femme;
Je m'embarrasse peu qu'il l'approuve, ou le blâme.

CLÉON, *à Saint-Germain, bas.*

D'où vient donc que tu m'as joué d'un pareil tour?

SAINT-GERMAIN, *bas à Cléon.*

Il l'a fallu, pour mieux cacher votre autre amour.

Madame RISSOLÉ, *à Cléon.*

Vous ne dites plus rien, prêt de m'avoir pour femme !

SAINT-GERMAIN.

C'est sa timidité qui lui reprend, Madame,
Je vous l'avois bien dit.

Madame RISSOLÉ.

Il se corrigera.

SAINT-GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

Madame RISSOLÉ.

Il n'importe, il me plaît, & l'affaire est conclue:
Marchandise qui plaît est à demi vendue.

CLÉON, *à part.*

J'enrage.

Madame RISSOLÉ, *croyant qu'il soupire.*

Ce soupir augmente mon amour.
Mais adieu, je pourrois soupirer à mon tour ;
Il faut me contenir.

CLÉON, *à part.*

Que la peste te creve.

Madame RISSOLÉ.

Vous soupirez encore ! Ah ! je demande treve ;
Je m'en vais revenir ; je veux laisser passer
Un torrent de soupirs qui viennent m'oppresser.

SCENE XV.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

PEUT-ON encor songer à l'amour à cet âge ?
Elle a perdu l'esprit avec son mariage.



SCENE XVI.

CLÉON, SUZON, SAINT-GERMAIN.

SUZON, *en entrant, à part.*

MARIAGE ! Ce mot me réjouit; voyons.

SAINT-GERMAIN, *à Cléon.*

Voici quelqu'un encor.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Oh ! pour le coup, fuyons ;
C'est, sans doute, la sœur.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monsieur, c'est la fille.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Je serai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cléon.*

Ah ! c'est vous à la fin, je vous vois de plus près ;
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets :
Votre geste & vos yeux, d'une façon charmante,
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
Quand viendra le moment de me voir près de lui ?
Disois-je : je n'osois l'espérer aujourd'hui :
Cela vous ennuyoit autant que moi, je gage ?
Mais, que disiez vous-là, parlant de mariage ?
Venez-vous à mon pere ici me demander ?

SAINT-GERMAIN.

(*A part.*) (*A Cléon.*)

Autre piece nouvelle.... Allons donc, ſans tarder,
Monſieur, répondez-lui.

CLÉON, *bas.*

La cruelle aventure!
Oh! je crois pour le coup que c'eſt une gageure.

SAINT-GERMAIN.

(*A part.*)

Il faut la ſoutenir; je vais parler pour vous.

(*Haut à Suzon.*)

Oui, Monſieur vient ici pour être votre époux.

CLÉON, *bas.*

Que vas-tu dire encor?

SAINT-GERMAIN.

Mais l'eſpoir & la crainte...
Combattant en ſon cœur.... le tiennent en contrainte,
Lui coupent la parole.

SUZON.

Et pourquoi donc cela?
Dans mon cœur je reſſens auſſi ces choſes-là,
Et ſi je parle bien.

SAINT-GERMAIN.

C'eſt que dans une femme
La parole jamais ne manque qu'avec l'ame:

(*Bas à Cléon.*)

Si vous ne dites mot, vous allez gâter tout.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Je me laſſe, à la fin....

SAINT-

SAINT-GERMAIN, *à Cléon.*

Allez jusques au bout.

CLÉON.

(A Suzon.) *(A Saint-Germain.)*

L'amour que vos beaux yeux.... Que veux-tu que je dise ?

SAINT-GERMAIN.

Achevez, dussiez-vous dire quelque sottise

CLÉON, *à Suzon.*

Craignant que votre pere enflammé de courroux,
Me rencontrant ici, ne se venge sur vous....
Je demeure sans voix dans ce triste silence....
Voyez de mon amour toute la violence.

SUZON.

Eh! quoi! n'auriez-vous pas la force de parler
A mon pere ?

SAINT-GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller;
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre ensemble.
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais; mais enfin il me semble
Que, Monsieur ne venant ici que pour me voir,
Il faut bien qu'il me voie.

SAINT-GERMAIN.

Il vous verra ce soir.
Laissez-nous seuls, vous dis-je, aborder votre pere.

SUZON.

Prenez bien votre tems.

SAINT-GERMAIN.

Allez, laissez-nous faire.

SUZON, *revenant sur ses pas.*

Mais, Monsieur, si mon pere alloit vous refuser,
Ne vous rebutez pas; je puis vous épouser
Sans son consentement; ma mere a fait de même,
Et ma grand'mere aussi.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment, lorsque l'on s'aime,
C'est la regle à présent.

SUZON.

Les peres, de tout tems,
Ont, dans notre famille, été d'étranges gens;
Et les filles toujours ont eu de l'industrie.

SAINT-GERMAIN.

Ce que c'est que savoir sa généalogie!
Et qu'il est beau, sur-tout, d'imiter ses ayeux!

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Ne finiras-tu point tes discours ennuyeux?

SAINT-GERMAIN, *à Suzon.*

Ma foi, vous nous perdez à rester davantage.

SUZON.

Adieu, puisqu'il le faut.

SAINT-GERMAIN.

Adieu donc, bon voyage.

SCENE XVII.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

TOUT extravague ici, grand'mere, fille & sœur.

SAINT-GERMAIN.

En voilà de tout âge & de toute couleur.

CLÉON.

Qus je suis malheureux!

SAINT-GERMAIN.

Blondes, blanches & brunes;
On vous peut appeller homme à bonnes fortunes.

CLÉON.

Je n'ai pu d'aujourd'hui parler un seul moment
A ma charmante Élise: il faut que justement
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite.
Tout ceci me recule, & j'en crains fort la suite.
Que j'aille, que je vienne, ou là-haut, ou là-bas,
Ces trois folles sans cesse observeront mes pas.
Enfin je vois Élise.



SCENE XVIII.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN.

ÉLISE.

AH! Cléon!

CLÉON.

Ah! Madame!
Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame?

ÉLISE.

Je viens le dissiper, je m'en flatte du moins;
Et vous dire qu'après tant de peine & de soins
Notre bonheur est proche.

CLÉON.

Et sur quelle assurance?....

ÉLISE.

Lisette a mis le Clerc de notre intelligence;
Et le contrat, dit-elle, est fait en votre nom.

CLÉON.

Que peut-on espérer d'un fourbe, d'un frippon?

ÉLISE.

Les mille écus que vient de lui porter Lisette.....

CLÉON.

Sachez une autre chose encor qui m'inquiete.

ÉLISE.

Je m'en doute.

CLÉON.

La mere, & la fille & la sœur,
D'un fol entêtement....

ÉLISE.

Je sais cela par cœur;
Lisette m'a tout dit.

CLÉON.

De plus.....

SCENE XIX.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle,
On n'attend plus que vous.

CLÉON.

Quelle triste nouvelle!

LISETTE.

Depuis assez longtems le Notaire est là-bas,
Et Pietremine ici peut monter sur mes pas;
Descendez.

CLÉON.

Si ce Clerc, par un retour indigne.....

ÉLISE.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.
Demeurez en repos.

SCENE XX.

CLÉON, LISETTE, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

AH! que d'affreux momens!
Lisette, à revenir sera-t-elle long-tems?

LISETTE.

Elle sort.

CLÉON.

Si ce Clerc...

LISETTE.

J'en réponds sur ma vie;
Allez, de vous servir il montre trop d'envie.
J'ai vu les deux contrats; l'un est en votre nom,
Et c'est celui qui doit se rencontrer le bon:
Pour les abuser tous il fera lire l'autre,
Et, pour faire signer, présentera le vôtre.
Pour bien escamoter ses doigts paroissent faits,
Quand il auroit été Joueur de gobelets.
Mais adieu; je m'en vais songer à mon affaire,
Et mettre le couvert.

SAINT-GERMAIN.

Si j'étois nécessaire...

LISETTE.

Je t'entends; viens, suis-moi. Vous, n'appréhendez rien;
Bazoche m'a fait signe, & le tout ira bien.

SCENE XXI.

CLÉON, *seul.*

JUSQU'AU dernier moment je ne suis point tranquile;
Je crains que le projet ne devienne inutile.
Comment pouvoir tromper Notaire & Procureur?
Cela ne se peut pas sans un coup de bonheur,
Quoi qu'ait promis le Clerc en recevant la somme...

SCENE XXII.

PIETREMINE, CLÉON.

PIETREMINE, *appercevant Cléon.*

J'AI signé. Voyons si Lisette... Mais quel homme..

CLÉON, *voyant Pietremine.*

O ciel!

PIETREMINE.

Que faites-vous, Monsieur, dans ma maison?

CLÉON, *embarrassé.*

Monsieur, je viens... j'étois... Mais j'en rendrai raison
Une autre fois.

PIETREMINE.

Comment ?

CLÉON, *à part.*

Quelle cruelle peine !

PIETREMINE.

Oh ! nous ſaurons pourtant quel deſſein vous amene.
Au voleur, au ſecours.

CLÉON.

Ai-je l'air d'un voleur ?

PIETREMINE.

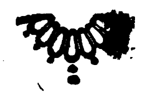
Que ſais-je ? vous avez celui d'un ſuborneur :
Sous des habits dorés on voit tant de canailles.

CLÉON.

Quoi !...

PIETREMINE.

Vous avez paſſé pardeſſus les murailles,
Ma maiſon eſt fermée. Au voleur, au voleur.



SCENE XXIII.

PIETREMINE, CLÉON, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

O Ciel ! tout est perdu. Que voulez-vous, Monsieur ?

PIETREMINE.

Que l'on m'aille chercher, & vîte, un Commissaire.

LISETTE.

Dans un tel embarras, hélas ! que vais-je faire ?

PIETREMINE.

Voilà mes clefs ; va ; cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIETREMINE.

Dans mon logis
Venir effrontément !



SCENE XXIV.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, CLÉON.

Madame RISSOLÉ.

QUE faites-vous, mon fils ?
Il vous sied bien, vraiment, de vous mettre en colere
Contre Monsieur, qui doit être votre beau-pere.

PIETREMINE.

Mon beau-pere ? Quoi ! c'est... allez ; vous radotez.

Madame RISSOLÉ.

Je radote ? comment, pendard, vous m'insultez !

PIETREMINE.

Je ne souffrirai point pareille extravagance ;
Et....

Madame RISSOLÉ, *à Cléon.*

De votre beau-fils châtiez l'insolence.

PIETREMINE.

Morbleu ! ....

SCENE XXV.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, CLÉON, LUCRECE.

LUCRECE.

QU'A donc mon frere à se mettre en courroux ?
C'est contre mon amant : ah ! mon frere, tout doux,
Vous devez approuver un amour légitime ;
Monsieur est honnête-homme, & peut m'aimer sans crime :
S'il s'est caché céans, c'est pour l'amour de moi ;
Il m'a donné son cœur, il a reçu ma foi :
De notre engagement je venois vous instruire.

PIETREMINE.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLÉON, *à part.*

S'est-on jamais trouvé dans un semblable cas ?

LUCRECE.

Mon frere, au nom du ciel, ne le rebutez pas.

Madame RISSOLÉ.

Quoi ! Monsieur...

LUCRECE.

Oui, Monsieur me veut prendre pour femme :
Je l'aime, couronnez une si belle flamme.

PIETREMINE.

Ma mere, vous difiez ....

Madame RISSOLÉ.

Oh! je l'épouferai.

LUCRECE.

Vous, ma mere?

Madame RISSOLÉ.

Oui, moi-même, ou je l'étranglerai.

SCENE XXVI.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLÉON.

SUZON.

VOus querellez Monfieur; & pourquoi, ma grand'mere?

Madame RISSOLÉ.

Laiffez-nous en repos, ce n'eft pas votre affaire.
Petit perfide!

SUZON.

Eh! là! ne le grondez donc pas;
Il vient pour m'époufer, au moins.

CLÉON, *à part.*

Autre embarras.

PIETREMINE.

Il en veut à ma fille auffi?

SUZON.

Vraiment, sans doute.

PIETREMINE.

Pour le coup je m'y perds, & je n'y vois plus goutte.

SUZON.

En mariage il vient ici me demander:
N'est-il pas vrai, Monsieur?

PIETREMINE.

Il faut vous accorder.
Il veut être à la fois mon gendre, mon beau-pere,
Et mon beau-frere encor.

SUZON.

Quel est donc ce mystere?

CLÉON.

Monsieur, il n'est plus tems de vous rien déguiser...

PIETREMINE.

Parbleu! vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouser,
Et vous serez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Que veut dire cela, mon pere?

PIETREMINE.

C'est, ma fille,
Que ce galant en veut à toute la maison:
Mais tout-à-l'heure, enfin, nous en aurons raison,
Voici le Commissaire.

SUZON.

Affronteur!

Madame RISSOLÉ.

Ingrat!

LUCRECE.

Traître!

SCÈNE XXVII.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, CLÉON, LUCRECE, SUZON, SAINT-GERMAIN *en Commissaire*, LISETTE.

LISETTE, *bas, à Saint-Germain.*

De leurs mains au plutot il faut tirer ton maître,

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Laisse faire.

LISETTE.

En passant, j'ai rencontré Monsieur....

SAINT-GERMAIN.

Qu'est-ce donc que ceci ?

PIETREMINE.

C'est un larron d'honneur,
Qui subornoit ma mere, & ma sœur, & ma fille.

SAINT-GERMAIN.

Il est arrivé pis dans plus d'une famille.
Mais, pour tenir la bride à tous ces frippons-là,
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,
En prison.

CLÉON

Quoi ! Monsieur ?

SAINT-GERMAIN, *le tirant.*

En prison, tout-à-l'heure.

Madame RISSOLÉ, *pleurant.*

En prison!

LUCRECE, *pleurant.*

En prison!

SUZON, *pleurant.*

En prison!

SAINT-GERMAIN.

Quoi! tout pleure.
La pitié ne doit point entrer dans votre cœur:
Montrez-vous mere, fille, & sœur de Procureur.
Si le mot de prison rend votre cœur si tendre,
Et que sera-ce donc quand je le ferai pendre?

LUCRECE.

Le pendre?

SUZON.

Pour cela?

Madame RISSOLÉ.

Mon fils, allons tout doux.

PIETREMINE, *bas, au Commissaire.*

Quand il sera pendu, que diable en aurons-nous?
Tirons-en de l'argent.

SAINT-GERMAIN.

Je sais bien mon affaire;
Faisons-lui toujours peur.

PIETREMINE.

Le brave Commissaire!

SAINT-GERMAIN.

Nous aurons intérêts, dommages & dépends.

SCENE XXVIII *& derniere.*

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, LUCRECE, CLÉON, SUZON, ÉLISE, BAZOCHE, LISETTE, SAINT-GERMAIN, *en Commiſſaire.*

ÉLISE.

JE viens pour mettre fin au grand bruit que
j'entends.

PIETREMINE.

Ah! ma femme!

ÉLISE.

Ce nom ne m'eſt pas dû.

PIETREMINE.

Ma bonne,
Quand le contrat eſt fait, c'eſt un nom qu'on ſe donne.

ÉLISE.

Quand le contrat eſt fait, on ſe donne ce nom?
J'appelle donc Monſieur mon mari.

PIETREMINE.

Quoi?

ÉLISE.

Cléon,
Remerciez Monſieur d'avoir de bonne grace
Signé notre contrat.

PIETREMINE.

Oh ! celui-là me passe,
Il veut ma femme encor ; quel diable d'épouseur !

CLÉON.

Je ne veux qu'elle seule, elle fait mon bonheur.
Mesdames, contre moi n'ayez point de colere ;
Pour obtenir Élise il étoit nécessaire....

PIETREMINE.

Mais sachons donc comment elle peut être à vous.

LISETTE.

Vous avez cru signer le contrat comme époux,
Et vous l'avez signé comme tuteur.

PIETREMINE.

J'enrage.
Et comment ai-je donc fait un si bel ouvrage ?

LISETTE.

Moyennant mille écus Bazoche vous trahit :
Demandez-lui plutôt.

PIETREMINE, *à Bazoche.*

Est-il vrai ce qu'on dit ?

BAZOCHE.

Très-vrai, Monsieur ; j'avois besoin de cette somme
Pour cesser d'être Clerc & me faire honnête-homme.
Dans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur ;
Et, pour faire une fin, je me fais Procureur.

PIETREMINE.

Bazoche me trahit ! lui, qui toute sa vie...

LUCRECE.

Je n'en suis point fâchée.

Madame RISSOLÉ.

Et moi j'en suis ravie ;
Vous comptiez sans votre hôte, & c'étoit battre l'eau.
Il faut attendre au soir pour dire le jour beau.

(*Les violons préludent.*)

J'entends les violons.

PIETREMINE.

Le diable les emporte !
Il est bien tems de rire.

Madame RISSOLÉ.

Et pourquoi non ? qu'importe ?
Mes enfans, mal nouveau se guérit aisément :
Pour un amant perdu l'on en retrouve cent.
Je sais bien que marchand qui perd ne sauroit rire ;
Mais, où l'espoir n'est plus, l'amour bientôt expire.

ÉLISE.

Mesdames, contre moi n'ayez point de courroux.

LUCRECE.

Élise, votre amour vous excuse envers nous.

PIETREMINE, *à Bazoche.*

Et mes cent louis d'or....

BAZOCHE.

Ils me sont dus de reste.

PIETREMINE.

Comment ?

BAZOCHE.

Je parlerai, si quelqu'un me conteste.

(*Bas à Pietremine*).

Vous savez, entre nous, d'où vient tout votre bien;
Et, si je dis un mot.

PIETREMINE, *bas, à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,
Quitte-à-quitte. Et pour vous, Cléon, je vous pardonne.
Élise est une fourbe, & je vous l'abandonne:
Puisque, fille, elle a pu me jouer un tel trait,
Etant femme, jugez ce qu'elle m'auroit fait.
J'aurois droit de plaider pourtant: lorsqu'on dérobe

SAINT-GERMAIN, *quittant sa robe.*

Si vous voulez plaider, je vous rends votre robe,
Et vous montre dessous le valet de Cléon.

PIETREMINE.

Quoi! ma robe servoit à couvrir un frippon?

SAINT-GERMAIN.

Fort à votre service. Allons, que dans la joie
Et dans les flots de vin notre chagrin se noie:
Et puisque nous avons ici des violons,
Il en faut profiter; rions, chantons, dansons.

LISETTE.

Il faudroit préparer quelque petite fête.

SAINT-GERMAIN.

Pourquoi la préparer ? nous l'avons toute prête ;
Et chacun n'a qu'à mettre un Proverbe en chanson,
On est dans ce goût-là, céans.

LISETTE.

Il a raison,
Cela divertira notre bonne grand'mere ;
Proverbes & chansons surent toujours lui plaire.

SAINT-GERMAIN.

Je sais m'en escrimer aussi, quand je m'y mets ;
Je commence la fête, & j'en ai de tout prêts.



LES PROVERBES,

DIVERTISSEMENT.

SAINT-GERMAIN.

N°. I.

ALLONS *gai, Monsieur le Procureur,*
Contre fortune bon cœur.
Et montrez-vous joyeuse,
Famille amoureuse :
De la perte d'un Amant
On se console aisément;
Et dans ce siecle nôtre
Un clou chasse l'autre.
Allons gai, Monsieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

Et dans ce siecle nôtre
Un clou chasse l'autre.
Avoir un Amant à trois,
C'est aller contre les loix;
Prenez-en trois chacune,
La chose est fort commune.
Allons gai, Monsieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

LUCRECE.

N°. II.

Chaque jour à l'Amour, dormant dans ſon berceau,
Je jouois quelque tour nouveau ;
Je détournois ſes traits, j'éteignois ſon flambeau,
Je déchirois ſon bandeau :
Il s'éveilla, je fus ſurpriſe.
Tant va la cruche à l'eau
Qu'enfin elle ſe briſe.

Madame RISSOLÉ.

N°. III.

Quand j'étois jeune & belle,
J'étois ſotte & cruelle :
O ! que d'heureux momens perdus !
Le tems paſſé ne revient plus.
Quelle douceur charmante !
Que l'on vivroit contente,
Si jeuneſſe ſavoit,
Si vieilleſſe pouvoit !

SUZON.

N°. IV.

Si je trouvois un Amant
De bonne mine,
L'enverrois-je à ma voiſine ?
Non, vraiment.

S'il me disoit, je t'aime;
Je répondrois de même,
Sans tant de façons,
Sans tant de raisons,
Sans chercher d'excuse,
Sans trouver de ruse;
Tu veux de moi,
Je veux de toi,
Voilà ma foi.
Qui refuse, muse.

ENTRÉE.

LUCRECE.

N°. V.

Mon amour est payé d'indifférence
Par un ingrat qu'une autre a su charmer:
A mes dépens, j'ai de l'expérience;
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'air joyeux, je ris & je badine,
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort;
Il ne faut pas s'arrêter à la mine,
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Assez long-tems j'ai ménagé Lisette;
Mais mon amour n'entend plus de raison:
Et si jamais je la trouve seulette,
L'occasion fait le larron.

Madame RISSOLÉ.

A mon époux vivant j'étois fidelle,
J'avois juré de l'être après sa mort;
Mais il n'est point de femme tourterelle,
Et les absens ont toujours tort.

ENTRÉE.

N°. VI.

LISETTE, *au Parterre.*

Au gré de nos tendres Amans
J'ai bien conduit cette manœuvre:
Messieurs, si vous êtes contens,
Applaudissez, voici le tems.
Toujours la fin couronne l'œuvre.

SAINT-GERMAIN, *au Parterre.*

J'invente un proverbe à l'instant,
Qui ne tombera pas à terre.
D'un juge équitable & savant,
On peut dire communément,
Il juge comme le Parterre.

FIN.

LA FOIRE SAINT-LAURENT,

COMÉDIE.

Représentée en 1709.

ACTEURS.

FRONIMOND, *Pere de Lucile.*

DANDINET, *Gentilhomme de Beauce, Amoureux de Lucile.*

THÉRAME, *Amant de Lucile.*

LA VERDURE, *Valet de Thérame.*

GRISON, *Valet de Fronimond.*

BLAISE, *Payſan, Domeſtique de Thérame.*

LUCILE, *Fille de Fronimond.*

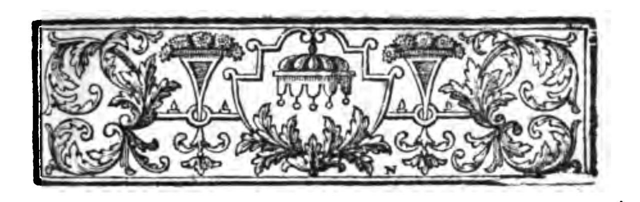
Madame RAYMONDE, *Belle-ſœur de Fronimond, amoureuſe de Thérame.*

BATELEURS.

L'ENROUÉ.
GILLE.
BRAILLARD.
UN INDIEN.

Pluſieurs MUSICIENS & MUSICIENNES, *vétus à l'Indienne.*

La Scene eſt à la Foire Saint-Laurent.



LA FOIRE SAINT-LAURENT, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente la Foire. Pluſieurs Violons, ſous des figures groteſques, jouent des airs différens, pendant que pluſieurs Bateleurs & Farceurs appellent les paſſans.

SCENE PREMIERE.

L'ENROÜÉ, GILLE, BRAILLARD, THÉRAME, BLAISE.

L'ENROUÉ.

LEs Danſeurs, Sauteurs, Voltigeurs ;
Ce ne ſont point des bagatelles ;
On joue ici, Meſſieurs,
En perſonnes naturelles.

GILLE.

C'eſt ici chez nous ;
Entrez vîte, dépêchez-vous.
Venez voir cette Parodie,
Avec le Turc d'Italie.

BRAILLARD, *à Blaiſe.*

Voir ici ces beaux animaux,
Meſſieurs ; le combat des taureaux.
Ne vous amuſez pas davantage à la porte ;
Car on va commencer.

(Les Bateleurs, Farceurs & Violons rentrent dans les Loges pour commencer leurs Jeux.)

BLAISE.

Le Diable vous emporte.
Eh! morgué, commencez, ou ne commencez pas,
Je nous en battons l'œil. Jarni, que de fracas!
Dans cette Foire-ci l'on ne ſauroit s'entendre.
Reprenons mon diſcours,

THÉRAME.

Et que veux-tu reprendre?
Finis.

BLAISE.

Je diſois donc que j'avois de l'eſprit.

THÉRAME.

Je ſuis content de toi, mon cher Blaiſe, il ſuffit

BLAISE.

Depuis un mois je ſuis venu de mon village,
Dont vous êtes Seigneur, & j'ai déjà fait rage.

C'eſt par moi....Mais, malgré tout ce que je vous fais,
Vous me laiſſez toujours laquais de vos laquais.

THÉRAME.

Va, j'aurai ſoin de toi. Cherche encor la Verdure,
Je ne puis m'en paſſer dans cette conjoncture.

BLAISE.

Je l'ai cherché par-tout, & ne le trouve pas.

THÉRAME.

Où diantre eſt-il? j'enrage; & dans cet embarras....

BLAISE.

Moi, je le chaſſerois.

THÉRAME.

Ah! le voici.



SCENE II.

THÉRAME, LA VERDURE, BLAISE.

THÉRAME.

Quoi! traître,
Depuis trois jours entiers....

LA VERDURE.

Doucement, notre Maître.

THÉRAME.

Lucile vient ici dans ce même moment;
Mon Rival l'y conduit: cependant....

LA VERDURE.

Doucement,
Que votre Rival vienne, & Lucile & son Pere,
Et toute leur sequelle: allez, laissez-moi faire.
Depuis trois jours entiers que je demeure ici,
Je ne me suis pas mal occupé, Dieu merci;
Et je n'ai pas toujours passé le tems à boire.
Soyez sûr qu'il n'est point d'endroit dans cette Foire,
Dont vous ne soyez maître; enfin tout est à vous.
L'homme aux Tableaux changeans, les Marchands, les Filous,

L'homme sans bras, le Turc, les Farceurs, jusqu'à Gille,
Tout est ici d'accord pour enlever Lucile.

THÉRAME.

Comment donc! tous ces gens savent notre secret?

LA VERDURE.

Quoiqu'ils soient tous à nous, ils ignorent le fait.
De leurs jeux seulement ils m'ont rendu le maître,
Sans pénétrer plus loin; & j'y saurai paroître
Sous leur propre figure : enfin je ne dis rien.
Vous verrez si tantôt je m'en tirerai bien;
Et si, quand je m'en mêle, on peut mieux contrefaire....

THÉRAME.

Si mon Rival trop sot, Fronimond trop sévere,
Ne veulent point aller à ces spectacles-là?

LA VERDURE.

La Foire saint-Laurent n'a de beau que cela.
Quoi qu'il arrive enfin, j'enleverai Lucile.
L'argent que j'ai donné me rendra tout facile.
De vos cent Louis d'or, aussi je n'ai plus rien.

THÉRAME.

Quoi! tout est dépensé?

LA VERDURE.

Bon! j'en ai mis du mien:
L'homme sans bras m'a pris lui seul trente pistoles;
Jugez du reste, & si....

THÉRAME.

Du moins tu me consoles
Par l'espoir....

LA VERDURE.

Espérez que tout réussira.
Croyez-vous que Lucile aussi consentira
A cet enlevement ?

THÉRAME.

J'en suis sûr. Voilà Blaise
Qui me vient d'apporter réponse.

LA VERDURE.

J'en suis aise.
Lucile vous écrit ? c'est la premiere fois.

THÉRAME.

On ne lui laissoit rien, à ce que tu disois,
Ni plume, ni papier.

LA VERDURE.

Mais c'étoit elle-même
Qui l'avoit dit.

BLAISE.

Oh ! c'est que j'ai du stratagême :
Ce billet de Monsieur, sans adresse ni rien,
Etoit bien chatouilleux : j'ai trouvé le moyen
De le rendre pourtant.

LA VERDURE.

C'est être bien habile ;
Car, d'un pas, Fronimond ne quitte point Lucile.

BLAISE.

Morguenne, il n'a pas pu de moi se défier ;
Car j'ai fait le benêt, m'offrant pour Jardinier;

Bref, j'ai bien réussi, malgré toute l'envie.
Je n'avois pourtant vu Lucile de ma vie.

LA VERDURE.

Quoi ! jamais ?

BLAISE.

Non, morgué : c'est-là faire un grand coup.

LA VERDURE.

Tu l'as dû trouver belle ?

BLAISE.

Un peu, mais pas beaucoup.

LA VERDURE.

Pas beaucoup !

BLAISE.

Non, morgué.

THÉRAME.

Blaise est bien difficile,
Dans le monde il n'est rien au-dessus de Lucile.

BLAISE.

Dame ! je ne sais pas me connoître en biauté,
Quand c'est une biauté sur tout de qualité ;
Ils se peinturont tant que je n'y connois goutte.
Il faut voir pour juger, n'est-il pas vrai ?

THÉRAME.

Sans doute.

BLAISE.

Or donc.... je ne sais plus ce que je vous disois.

LA VERDURE.

Tu parlois de Lucile.

BLAISE.

Ah ! oui, je discourois
Avec le vieux vieillard ; c'est, je pense, son frere.

LA VERDURE.

Non ; c'est son pere.

BLAISE.

Enfin, me tournant le derriere,
Il me l'a baillé belle à finir mon dessein.
J'ai fait signe à Lucile, & j'ai mis dans sa main
Le billet de Monsieur ; elle a quitté la place,
Et pis est revenue ; & pis m'a, de sa grace,
Donné deux Louis d'or, & réponse au billet ;
Et pis après....

THÉRAME.

Tu m'as raconté tout le fait.
Il s'agit maintenant d'enlever cette Belle.

LA VERDURE.

Blaise, tout doucement va t'en au devant d'elle,
Et viens nous avertir,

BLAISE *bas.*

Oui... comme je viendrai !
J'en veux avoir l'honneur ; & je l'enleverai
Moi tout seul, si je puis.

SCENE III.

THÉRAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

Qu'a-t-on pu vous écrire ?
Ne le puis-je ſavoir ?

THÉRAME.

Hélas ! tu le peux lire.
Ma lettre lui parloit de cet enlévement,
La priant d'y donner un plein conſentement ;
Tu vas voir ſa réponſe ; elle eſt pourtant d'un ſtyle...

LA VERDURE.

Qui vous plaît ?

THÉRAME.

Non ; je veux que l'on ſoit moins facile,
Qu'on ſe défende un peu.

LA VERDURE.

Monſieur, on ne voit plus,
Dans ce ſiecle pervers, de ces rudes vertus
Qui vous éclabouſſoient de dix pas à la ronde ;
Demandez-le plutôt à Madame Raymonde,
La tante de Lucile ; elle eſt de ce vieux tems,
Et ſouvent le rappelle en liſant ſes Romans.
Elle vous aime un peu, pourtant la bonne Dame.

THÉRAME.

Ah ! ne plaiſante point, & lis.

LA VERDURE, *lisant.*

Au beau Thérame.

De votre amour persuadée,
Vous pouvez m'enlever, ma tendresse y consent;
Je m'en forme une aimable idée,
Et je crois cela fort plaisant.

La petite fripponne! elle s'enhardit bien.

THÉRAME.

Ce style me surprend, & je n'y connois rien;
Car, dans nos entretiens sérieuse & timide,
Jamais rien de pareil....

LA VERDURE.

C'est l'amour qui la guide;
Pour son enlévement si l'on manque ce jour,
Elle conçoit fort bien qu'il n'est plus de retour.
Mais, à propos, Grison, le Valet de son pere,
Dans tout cet embarras nous seroit nécessaire;
Après avoir reçu de bon argent de vous,
Il nous néglige un peu.

THÉRAME.

Que peut-il plus pour nous?
C'est par lui que j'ai su que partie étoit faite,
Pour aller à la Foire, & depuis il la guette;
Et c'est sur son avis que je me rends ici;
Il doit même venir m'avertir; le voici.

SCENE IV.

THÉRAME, LA VERDURE, GRISON.

THÉRAME.

Hé bien, Grison ?

GRISON.

Monsieur, voici tout notre monde ;
Pere, Rival, Maitresse, & Madame Raymonde.

THÉRAME.

Quoi ! cette vieille folle en est aussi ? Tant pis.

GRISON.

Pourquoi donc ? vous étiez jadis si bons amis.

LA VERDURE.

Il feignoit de l'aimer, afin de voir sa niece.

THÉRAME.

Laissons cela.

GRISON.

Toujours votre sort l'intéresse ;
Elle vous compte encore au rang de ses amans ;
Souvent elle vous nomme en lisant les Romans.
Cependant je lui crois quelqu'autre amour en tête ;
Car sa Suivante, enfin, qui n'est pas une bête,
L'a vu tantôt répondre avec empressement
A certain billet doux.

LA VERDURE.

Et qui seroit l'amant ?...

GRISON.

Monsieur l'a bien été.

LA VERDURE.

Mais pour se moquer d'elle.

GRISON.

La Dame a cru pourtant la chose bien réelle;
Encor....

THÉRAME.

C'est trop parler d'un objet que je hais,
Finissez, & venons au plutôt aux effets.

GRISON.

Il n'est pas tems, nos gens sont aux Marionnettes;
Votre sot de Rival se plaît à leurs sornettes,
Et fait de tels éclats, que chacun rit de lui;
Il voudroit que cela ne finît d'aujourd'hui.

THÉRAME, *à la Verdure*

As-tu mis là quelqu'un de notre intelligence ?

LA VERDURE.

Non; pouvois-je prévoir pareille extravagance ?
Et que votre Rival s'en iroit d'abord là ?

THÉRAME.

Il ne verra peut-être aujourd'hui que cela ?

GRISON.

Il veut voir tous les jeux. Mais ce qui m'embarrasse,
C'est que la nuit s'approche, & que le tems se passe.

De plus ce Campagnard rit à tous les passans ;
Il s'arrête à tous coups, admire à tous momens :
Et même, en arrivant, l'une de ces Donzelles,
Que le premier venu ne trouve point cruelles,
L'a d'un petit souris un peu gracieusé ;
Il s'y seroit, ma foi, volontiers amusé.

THÉRAME.

Avec tous ces défauts Fronimond l'idolâtre.
Où diantre a-t-il pêché ce maudit Gentillâtre
Dans le fond de la Beauce ? un homme sot, mal fait.

GRISON.

C'est parce qu'il est fils de Monsieur Dandinet,
Son ancien ami ; qu'il aime, qu'il révere.

THÉRAME.

Après avoir reçu la parole du pere,
Et le cœur de la fille, il faut que ce lourdaut
Se trouve en mon chemin ! il faut enfin, il faut....

LA VERDURE.

Il faut !... mais il falloit en dégoûter le pere.
Et toi, qui devois tant les brouiller....

GRISON.

Comment faire ?
Quand le gendre fait mal, le beau-pere applaudit,
Et le gendre, d'ailleurs, jamais ne contredit ;
L'un approuve toujours, l'autre jamais ne blâme.
Quand j'aurois les talens & l'esprit d'une femme,
Je ne pourrois jamais brouiller de tels esprits.
C'est pourtant un écueil pour les meilleurs amis.
Mais les voici.

LA VERDURE.

Gardez d'être apperçu du pere ;
Entrez dans cette loge, & puis laissez-moi faire.

THÉRAME.

Que je voye un moment Lucile.

LA VERDURE.

Ah ! sans tarder ;
Entrez.

THÉRAME.

Un seul moment.

LA VERDURE.

Non, c'est trop hazarder.
(*Ils entrent dans une loge.*)

SCENE V.

FRONIMOND, Madame RAYMONDE, LUCILE, DANDINET.

FRONIMOND.

NON, je n'ai jamais vu de Gentil-homme en France
D'une meilleure humeur.

DANDINET.

Oh ! vraiment ! je le pense.

FRONIMOND.

Vous reſſuſciteriez un mort.

DANDINET.

Je ſuis plaiſant,

N'eſt-ce pas? jovial.

LUCILE, *ſérieuſe.*

Oui, fort réjouiſſant.

FRONIMOND.

Vous m'avez bien fait rire à ces Marionnettes.
Ma fille, qu'eſt-ce donc? quelle mine vous faites?
Vous ſoupirez. Voyez votre futur époux,
Et ma ſœur, votre tante; enfin voyez-nous tous:
Notre humeur vous devroit inſpirer de la joie.
Voyez.

LUCILE.

Que voulez-vous, mon pere, que je voie?
Je ne ſuis point contente, & je voudrois en vain....

DANDINET.

Là, ne vous fâchez pas, vous le ſerez demain,
Vous me poſſéderez, ſoyez plus patiente.
Si vous attendiez donc, comme a fait votre tante,
Des trente & quarante ans.

Madame RAYMONDE.

Pour avoir attendu,
Grace au Dieu de l'Amour, je n'aurai rien perdu;
Il m'offre dans ce jour, m'ayant fait tant attendre,
Le ſujet le plus beau, le mieux fait, le plus tendre,
Qui ſoit ſous ſon empire.

FRONIMOND.

Avec tous vos Romans,
Ma sœur, vous avez eu toujours quarante amans ;
Mais ils n'étoient, ma foi, tous que dans votre idée.

Madame RAYMONDE.

Oh ! pour cette fois-ci, j'en suis persuadée ;
La chose est bien réelle, & j'en ai preuve en main.

FRONIMOND.

Mais quel est celui-ci ?

Madame RAYMONDE.

Vous le saurez demain.
Le plaisir de l'amour n'est que dans le mystere,
Dans les difficultés.

FRONIMOND.

Par ma foi, pour bien faire,
Ma sœur, vous devriez brûler tous ces Romans,
Qui vous remplissent trop de leurs grands sentimens.

DANDINET.

Faites tout comme moi : je ne lis aucun livre,
Et si j'ai de l'esprit.

Madame RAYMONDE.

Le bel exemple à suivre !
Mais vous serez content, mon frere ; & mon espoir
Est de faire finir mon Roman dès ce soir.
La Foire me fournit une grande aventure,
Qui pourra parvenir à la race future.

FRONIMOND.

Ma foi, vous êtes folle, avec tous vos discours.

Madame RAYMONDE.

J'ai folâtré long-tems avecque les Amours :
Mais il faut en venir enfin au mariage,
A la conclusion.

FRONIMOND.

Vous n'êtes plus en âge,
Ma sœur....

Madame RAYMONDE.

Pour mieux parler, je n'y suis pas encor ;
Mais, mon frere, l'Amour me fait prendre l'essor.
(*Appercevant Blaise qui lui fait signe.*)
Ne vois-je pas l'agent de l'objet de ma flamme ?
Oui, je touche au moment ; & je sens dans mon ame....
Je vous quitte.

FRONIMOND.

Comment ! Pourquoi nous quittez-vous ?

Madame RAYMONDE.

Je quitte mes parens, pour suivre mon époux.
Adieu. L'amour l'emporte enfin sur la nature ;
Et dans peu vous saurez toute mon aventure.



SCENE VI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

QUEL galimatias!

DANDINET.

Vous la laissez aller ?

FRONIMOND.

Que faire ? elle extravague ; on a beau lui parler,
Point de raison ; bien-tôt j'y prétends donner ordre.

DANDINET.

Elle vous donnera bien du fil à retordre.
Quand une femme est sage, elle fait enrager ;
Jugez quand elle est folle !

FRONIMOND.

Il y faudra songer.



SCENE VII.

FRONIMOND, LUCILE, DANDINET, LA VERDURE *sous la figure de M. le Rat, qui montroit des tableaux à la Foire.*

LA VERDURE.

VOIR ici ces Tableaux changeans;
Vous en ferez contens,
Bien contens,
Très-contens.

DANDINET.

Voyons cela.

FRONIMOND.

Ce sont des bagatelles pures.

LA VERDURE.

Vous verrez ces belles Peintures,
Avec ces riches bordures,
Le tout, Messieurs, à peu de frais;
Ces beaux ouvrages
Ont été faits
Par les mains des Sauvages;
Et vous en ferez satisfaits,
Bien satisfaits,

Très-satisfaits,
Fort satisfaits,
Extrêmement satisfaits.
La chose est très-bien ordonnée:
Vous y voyez le jour le plus beau de l'année;
L'amour sans intérêt, avec la clef des coeurs.
Ne perdez point de tems; entrez vîte, Messieurs.

FRONIMOND.

Il faut avoir bonne cervelle....

LA VERDURE.

On ne prend qu'une bagatelle.
Vous y voyez, de plus, ce beau Tableau mouvant.
Entrez, Monsieur; &, si vous n'êtes pas content,
Et, si la chose n'est pas belle,
En sortant,
Je vous rends votre argent;
Mais je suis assuré que vous serez content,
Bien content,
Fort content,
Très-content,
Extrêmement content.

DANDINET.

Comment vous nomme-t-on?

LA VERDURE.

Mon nom est Fatiguant.

FRONIMOND.

Aussi l'êtes-vous bien: toujours la même note
Depuis dix ans, pour voir une chose aussi sotte....

LA VERDURE.

Je vous en prie, entrez.

DANDINET.

Il faut bien s'amuser ;
Il nous en prie ; & moi je ne puis refuser.

FRONIMOND.

Je reconnois bien là l'humeur de votre pere ;
Il se livroit à tout.

DANDINET.

C'est tout comme ma mere,
Qui, dit-on, n'a jamais rien refusé : ma foi,
Cela naît dans le sang. Faites tout comme moi ;
Entrez.

FRONIMOND *riant.*

Il le faut bien, puisque l'on nous en prie,
Quoiqu'au fond ce ne soit qu'une badinerie :
Mais ce que vous voulez, il faut bien le vouloir.

LA VERDURE.

Pardonnez-moi, Monsieur, la chose est belle à voir,
Très-belle à voir,
Très-jolie à voir,
Très-curieuse à voir ;
Une personne seule la peut voir,
Le Roi l'a voulu voir,
Toute la Cour l'a voulu voir,
Ce n'est point menterie ;
Et vous n'avez rien vû de pareil en la vie.

(Ils entrent dans la loge.)

SCENE VIII.

THÉRAME, LA VERDURE, GRISON

LA VERDURE, *à Thérame.*

LE beau coup de filet ! ne perdons point de tems :
Je m'en vais amuser le vieillard là-dedans ;
Et Grison le benêt. Attendez votre proie ;
Dans un moment d'ici, Monsieur, je vous l'envoie.

SCENE IX.

THÉRAME *seul.*

O trop heureux Thérame ! ô moment fortuné !
Je vais ravir l'objet qui m'étoit destiné.
Je m'embarrasse peu que le pere en murmure,
Qu'il veuille procéder contre une telle injure ;
Sa fille est toute à moi, je ne lui vole rien,
Je ne fais seulement que reprendre mon bien ;
Et Lucile y consent. La voici.

SCENE X.

THÉRAME, LUCILE *sortant de la loge.*

LUCILE.

QUoi! Thérame,
C'eſt vous ! pouvez-vous bien vous hazarder?...

THÉRAME.

Madame....

LUCILE.

Si mon pere vous voit, à quoi m'expoſez-vous ?

THÉRAME.

Mes parens ſauront bien adoucir ſon courroux.
Ne perdons point de tems, venez, belle Lucile.
Fuyons.

LUCILE.

A quoi tend donc ce diſcours inutile ?

THÉRAME.

Les momens nous ſont chers.

LUCILE.

Quel eſt donc votre eſpoir ?
Me croyez-vous perſonne à trahir mon devoir ?

THÉRAME.

L'irréſolution nous va perdre, Madame :
Pour cet enlévement tout eſt prêt.

LUCILE.

Quoi ! Thérame,
C'eſt un enlévement que vous me propoſez ?
Vous me connoiſſez mal, & vous vous abuſez.
Je vous aime, il eſt vrai : je ne m'en ſaurois taire ;
Mais un ſi grand deſſein, une pareille affaire,
Méritoit bien du moins mon aveu.

THÉRAME *lui montrant la lettre.*

Ce projet,
Par ce billet de vous....

LUCILE.

Comment donc ! quel billet ?

THÉRAME.

Le billet, ce matin, qu'il vous a plu m'écrire,
Que voilà.

LUCILE *étonnée, prend la lettre.*

Donnez-moi.

THÉRAME.

Voulez-vous vous dédire ?

LUCILE.

Croyez.... Mon pere vient, & tôt retirez-vous.

THÉRAME *ſe cachant.*

Juſte Ciel !



SCÈNE XI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

Pourquoi donc vous éloigner de nous?

LUCILE.

Je m'ennuyois de voir toutes ces bagatelles,
Je prenois un peu l'air.

DANDINET.

Voyons choses nouvelles.

FRONIMOND.

Faisons deux ou trois tours, & puis nous reviendrons.

DANDINET.

Voyons l'homme sans bras.

FRONIMOND.

Tantôt nous le verrons.
Grison, suis-nous.



SCENE XII.

THÉRAME *seul*

O Ciel ! que veut-elle me dire ?
Quelle froideur, après ce qu'elle vient d'écrire !
Pourquoi si brusquement reprendre son billet ?
Elle rompt avec moi, je la perds, c'en est fait.
Hélas ! je me plaignois de la trouver facile.

SCENE XIII.

THÉRAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

QUoi ! vous êtes ici ! qu'a-t-on fait de Lucile ?
L'avez-vous mise en lieu de sûreté ? Mais, quoi !
Quel désespoir !

THÉRAME.

Lucile, hélas ! trahit ma foi.

LA VERDURE.

En voilà bien d'un autre ! A quoi sert donc sa lettre ?

THÉRAME.

A me désespérer.

LA VERDURE.

Ayant su vous promettre....

THÉRAME.

Elle en vient de marquer un soudain repentir.

LA VERDURE.

Cependant de ces lieux il ne faut point partir,
Sans l'enlever. Je veux....

THÉRAME.

Quoi! sans qu'elle y consente?

LA VERDURE.

Les filles sont souvent d'humeur contrariante.
A toutes ces façons n'ayons aucun égard:
Pour vouloir s'en dédire, elle s'y prend trop tard.

THÉRAME.

Gardons-nous de lui faire un si sensible outrage.

LA VERDURE.

De son refus peut-être à présent elle enrage.



SCENE XIV.

THÉRAME, GRISON, LA VERDURE.

GRISON.

MONSIEUR, Lucile vient de me prier tout bas
De vous dire qu'elle eſt prête à ſuivre vos pas,
Qu'elle conſent à tout ; que de votre innocence
Elle a préſentement entiere connoiſſance.

LA VERDURE.

Ne ſavois-je pas bien qu'on s'en repentiroit ?

GRISON.

Elle m'a dit encor qu'elle vous inſtruiroit
D'un ſecret....

LA VERDURE.

Tout cela n'étoit rien que grimace.

THÉRAME.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, que faut-il que je faſſe ?

LA VERDURE.

Rien : demeurez ici, je vais, avec Griſon,
Jouer à nos benêts un tour de ma façon.

SCENE XV.

THÉRAME *seul.*

REPRENONS quelque espoir, après ma juste crainte.
Votre flamme pour moi n'est pas encore éteinte,
Adorable Lucile, & c'est assez pour moi;
J'oserai tout braver, lorsque j'ai votre foi.

SCENE XVI.

THÉRAME, BLAISE.

BLAISE *essoufflé.*

A LA fin vous voilà; je cours toute la Foire
Sans vous trouver. Morgué, j'ai gagné de quoi boire.

THÉRAME.

Je n'ai bougé d'ici.

BLAISE.

La Verdure, ma foi,
Avec tout son esprit, n'a pas tant fait que moi.

THÉRAME.

Comment donc! qu'as-tu fait?

BLAISE.

Ayez l'ame joyeuse;

Je viens....

THÉRAME.

Quoi!

BLAISE.

D'enlever enfin votre amoureuse:

Moi seul, j'ai fait le coup.

THÉRAME, *en l'embrassant.*

Ce que j'ai de bonheur

Me vient toujours par toi.

BLAISE.

Vous le voyez, Monsieur,

J'ai baillé ce matin votre Lettre à Lucile,

Je l'enleve ce soir; suis-je un garçon habile?

THÉRAME.

Je ferai ta fortune.

BLAISE.

Oh! je n'en doute pas:

Ça le mérite bien.... Avec son grand fracas,

La Verdure pourtant ne m'a pas fait la nique.

THÉRAME.

Mais où Lucile est-elle?

BLAISE.

Elle est dans la boutique.....

De ce certain Marchand.... Vous connoissez cela,

Un vendeur de tisane.

THÉRAME.

Elle n'eſt pas bien là:
I faut l'en retirer en toute diligence;
Conduis-moi.

BLAISE.

Baillez-vous un peu de patience:
Il faut m'attendre ici, je vais vous l'amener.

THÉRAME.

Oui; mais ſi tu ne ſais te précautionner,
Le pere, qui la cherche....

BLAISE.

Oh! j'ons de la prudence;
Et je ſaurois fort bien avoir la prévoyance
De lui cacher le nez avec ſa coëffe.

THÉRAME.

Bon,
C'eſt bien dit.

BLAISE.

Je ſavons raiſonner la raiſon.

THÉRAME.

Cours vîte, je t'attends.

SCENE XVII.

THÉRAME *seul.*

SANS chercher de finesse,
Des autres ce lourdaut a surpassé l'adresse ;
C'est par lui seul enfin que je vais être heureux;
Il me rend possesseur de l'objet de mes vœux.
Mais voici la Verdure.

SCENE XVIII.

THÉRAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

ALLONS, Monsieur, courage.
Grison a d'un Potier renversé l'étalage :
L'on retient Fronimond pour en payer les frais,
Disant qu'un Maître doit payer pour son laquais.
Il s'en défend beaucoup. Pendant cette querelle,
Il vous est fort aisé d'enlever votre belle ;
Venez.

THÉRAME.

L'affaire est faite, il n'en est plus besoin ;
Un plus adroit que toi vient d'en prendre le soin.

LA VERDURE.

Il faut donc qu'il ait fait très grande diligence ;
Car j'ai toujours couru, dans mon impatience.

THÉRAME.

Elle est en mon pouvoir, il suffit.

LA VERDURE.

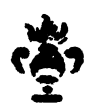
Ah ! fort bien.
Avouez cependant que c'est par mon moyen.

THÉRAME.

Non, je ne suis de tout redevable qu'à Blaise :
Lui seul a fait le coup.

LA VERDURE.

Monsieur, ne vous déplaise,
Je ne saurois encor m'imaginer comment...



SCENE XIX.

THÉRAME, BLAISE, LA VERDURE, Madame RAYMONDE.

THÉRAME.

LE voici, qui m'amene un objet si charmant.
Mais que vois-je ?

BLAISE *à Thérame.*

Monsieur, voilà votre Lucile.
(*A la Verdure.*)
Et vous, retirez-vous, vous êtes inutile.

LA VERDURE.

C'est-là Lucile ?

BLAISE.

Hé ! oui, celle à qui ce matin
J'ai rendu le billet.

LA VERDURE.

Au diable le mâtin !

BLAISE.

Otez donc votre coëffe, afin que l'on vous voie.

LA VERDURE.

C'est Madame Raymonde.

Madame RAYMONDE.

Ah ! que je sens de joie !
La pudeur la combat : mais, puisqu'à ce billet

J'ai répondu d'un ſtyle..... enfin cela vaut fait.
Allons, enlevez-moi, j'ai lâché la parole,
Et de plus, mon écrit.

LA VERDURE, *à part.*

Maugrebleu de la folle!

BLAISE, *à Thérame.*

Vous ne lui dites rien. Parmi les gens de Cour
Ce ſont les femmes donc qui déclarent l'amour?
Parmi nos payſans, cela n'eſt pas tout comme;
Et la femme, morgué, jamais n'agace l'homme.

Madame RAYMONDE.

Affrontons les dangers & parcourons les mers;
Que l'Amour nous conduiſe au bout de l'Univers.
Quel plaiſir d'habiter un antre inacceſſible!
M'y voir ſeule avec vous!

LA VERDURE.

Et qu'un monſtre terrible
S'en vînt vous dévorer; qu'après cela Monſieur,
Au déſeſpoir, penſât en mourir de douleur.
Que cela ſeroit beau!

Madame RAYMONDE.

Cher objet de ma flamme,
Vous ne me dites rien?

BLAISE.

Allons, Monſieur Thérame,
Morguenne, embraſſez-la, ſans faire de façon.

THÉRAME.

Tais-toi, maraud.

BLAISE.

Ah! ah! morgué, c'est tout de bon.
Que diable a-t-il mangé?

THÉRAME *bas.*

Mon pauvre la Verdure,
Je n'ai recours qu'à toi dans ma triste aventure.

LA VERDURE.

(*A Thérame.*) (*A Madame Raymonde.*)
Ne vous démontez point. Madame, en ce moment
Je vais tout préparer pour votre enlévement.
Entrez dans cet endroit, dont Monsieur est le maître:
Ne faites point de bruit, & gardez de paroître.

Madame RAYMONDE.

Quoi! seule?

LA VERDURE.

Ce garçon, dont l'esprit est charmant,
Vous tiendra compagnie, & c'est pour un moment.

Madame RAYMONDE.

Un moment est beaucoup, loin de ce que l'on aime.

BLAISE.

Je serai près de vous; c'est un autre lui-même.

SCENE XX.

THÉRAME, LA VERDURE.

THÉRAME.

VOILA le dernier coup qui pouvoit me frapper.

LA VERDURE.

Où diable ce lourdaut s'est-il allé tromper ?
Mais aussi vous avez bien manqué de prudence;
Confier un billet d'une telle importance
Au plus sot....

THÉRAME.

Tu sais bien que je n'avois que lui,
Vous étiez tous ici.

LA VERDURE.

Mais, pour comble d'ennui....



SCENE XXI.

THÉRAME, LA VERDURE, GRISON.

GRISON.

A Quoi songez-vous donc, & que voulez-vous faire ?
Je mets dans l'embarras le rival & le pere ;
Je fais signe à Lucile, & personne ne vient.
Quelle indolence ici tous les deux vous retient?
L'occasion vingt fois s'est offerte.

THÉRAME.

J'enrage.
Ce maudit Blaise.....

LA VERDURE.

Allons, sans tarder davantage....

GRISON.

Il n'est plus tems ; nos gens viennent de ce côté,
Pour voir l'homme sans bras.

LA VERDURE.

Rien n'est encor gâté.
L'homme sans bras n'est point à présent dans la Foire ;
A vos dépens, il est au cabaret à boire ;
N'importe, il faut jouer d'un tour de mon métier.
Je vais vous déguiser, & vous viendrez crier
Pour appeller le monde.

THÉRAME.

Ah ! fi.

LA VERDURE.

Laiſſez-moi faire.

THÉRAME.

Je ne pourrai jamais.......

LA VERDURE.

Mais il eſt néceſſaire,
Monſieur, que vous jouiez un rôle en tout ceci.

THÉRAME.

Mais,....

LA VERDURE.

Pour mieux attraper le vieillard.... Le voici.
Entrez vîte.

THÉRAME.

Allons donc.

LA VERDURE.

Toi, Griſon, fais en ſorte
D'amuſer un moment le vieillard à la porte,
Pour nous donner le tems....

GRISON.

Il ſuffit ; j'entends bien.



SCENE XXII.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

VOILA notre butor.

DANDINET.

Hé! ne lui dites rien.
Je n'ai jamais tant pris de plaisir en ma vie,
Qu'en voyant renverser les pots, la poterie.

FRONIMOND.

Il m'en coûte, & cela n'est pas fort obligeant.

DANDINET.

Bon! le plaisir valoit la moitié de l'argent.



SCENE XXIII.

THÉRAME *déguisé en Indien*, FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON, UN INDIEN.

UN INDIEN.

VOIR ici cette Japonoise,
Qui chante comme une Françoise;
Voir cette troupe d'Indiens,
De Chinois & d'Egyptiens.

THÉRAME.

C'est ici la victoire
De la Foire.
Venez voir cet Homme sans bras,
Qui fait avec ses pieds ce qu'on ne pourra croire,
Et ce qu'avec leurs mains d'autres ne feroient pas.

DANDINET.

Voyons l'Homme sans bras, c'est ici qu'il demeure?

THÉRAME.

Oui, Monsieur, & l'on va commencer tout-à-l'heure.

DANDINET.

De quel pays est-il?

THÉRAME.

Des Indes.

DANDINET.

Ah ! tant mieux.
Un Indien ? Cela doit être curieux.
Si c'étoit un François, quand il feroit merveilles,
Quand il enchanteroit les yeux & les oreilles,
Il ne me plairoit pas autant qu'un Indien.
Ah ! je suis là-dessus d'un goût Parisien ;
La nouveauté sur-tout me plaît, bonne, ou mauvaise.

THÉRAME.

Messieurs, mettez-vous-là, vous verrez à votre aise.

SCENE XXIV.

THÉRAME *déguisé en Indien*, FRONIMOND, DANDINET, GRISON, INDIENS, INDIENNES.

(*On ouvre une ferme ; Plusieurs Indiens & Indiennes paroissent.*)

DANDINET.

Hé bien ! où donc est-il cet Indien sans bras ?

THÉRAME.

Monsieur, il va paroître ; il ne commence pas,
On chante aup aravant.

DANDINET.

Hé bien donc! que l'on chante.
Mais pourquoi ces chansons ? cela m'impatiente.

THÉRAME.

Les airs qu'on va chanter vous feront du plaisir;
Le hazard les a faits selon votre desir,
C'est sur la nouveauté.

DANDINET.

Je l'aime à toute outrance.

THÉRAME.

Seyez-vous donc, Messieurs, afin que l'on commence.

UNE INDIENNE *chante.*

PREMIER COUPLET.

N°. I.

La nouveauté rend la Foire féconde :
Dans ces lieux chacun abonde,
Malgré les chaleurs de l'Été.
Quel charme, quels attraits attirent tant de monde ?
La nouveauté.

II. COUPLET.

La nouveauté fait changer la fortune,
Une belle trop commune,
Perd tout le prix de sa beauté.
Qui vous fait tous courir de la blonde à la brune ?
La nouveauté.

UN INDIEN *chante.*

N°. II.

Sans la nouveauté
Tout ennuie
Dans la vie,
Sans la nouveauté.
Mon voisin entêté
Trouve ma femme jolie;
De la sienne il est dégoûté,
Et j'en suis enchanté.

ENSEMBLE.

Sans la nouveauté
Tout ennuie
Dans la vie,
Sans la nouveauté.



SCENE XXV.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, THÉRAME *déguisé en Indien*, GRISON, LA VERDURE *sous la figure de l'Homme sans bras*, INDIENS & INDIENNES.

Quatre Indiens conduisent un petit Théâtre, sur lequel est la Verdure, sous la figure de l'Homme sans bras de la Foire. Il a à côté de lui deux autres Indiens qui jouent du Haut-bois, & se mêlent avec l'Orquestre pour jouer la marche sur laquelle ils arrivent.

LA VERDURE *ôte son chapeau avec son pied & salue la compagnie.*

L'Indien sans pareil est votre serviteur,
Messieurs & Dames : c'est pour lui beaucoup d'honneur
De pouvoir divertir l'honnête compagnie ;
Et c'est de tout son coeur qu'il vous en remercie.

DANDINET *riant.*

Ma foi, je suis savant plus que je ne pensois ;
Et j'entends l'Indien tout comme le François.

FRONIMOND.

Voir un homme sans bras n'est qu'une bagatelle,
Et ce n'est pas pour nous une chose nouvelle.

THÉRAME *déguisé.*

Ce qu'il fait de ses pieds en fait la rareté.

DANDINET.

Tenez, pour exciter la curiosité,
Vous devriez montrer une femme sans tête.

LA VERDURE.

Où diable la trouver ? il faudroit être bête
Pour vouloir la chercher : l'on trouveroit bien mieux
Un homme sans cervelle, & même dans ces lieux.

DANDINET.

Cela s'adresse à vous, beau-pere ; il vous regarde.

FRONIMOND.

Cela s'adresse à moi ?

LA VERDURE.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

DANDINET.

Comment ! seroit-ce à moi ?

LA VERDURE.

Monsieur, je ne dis rien.

DANDINET.

Partageons entre nous le compliment.

FRONIMOND.

FRONIMOND.

Fort bien.

LA VERDURE.

Messieurs, les Indiens ont pouvoir de tout dire.

DANDINET.

Allez, j'ai de l'esprit, je prends cela pour rire.

FRONIMOND.

Çà, voyons donc vos tours.

LA VERDURE.

J'en vais faire un charmant.

Quelqu'un sait-il jouer au Piquet?

DANDINET.

Oui, vraiment:

Personne en mon pays ne m'ose tenir tête.

FRONIMOND.

Et moi, sans vanité, je n'y suis pas trop bête.

LA VERDURE *bat les Cartes avec ses pieds.*

Allons, Monsieur, coupez; je vous donne la main.

FRONIMOND.

Ma foi, ce qu'il fait là passe l'effort humain.

THÉRAME *ôtant sa barbe, bas.*

Profitons du moment, adorable Lucile....

LUCILE *bas.*

C'est vous, Thérame, ô Ciel!

THÉRAME *bas.*

Notre fuite est facile;

Et, si vous consentez....

LUCILE *bas.*

Oui, je consens à tout;
Mon pere a mis enfin ma patience à bout:
Et ma tante de plus, par sa lettre.....

THÉRAME *bas.*

Lucile,
Nous en pourrons parler dans un tems plus tranquille:
Mais, à present, je crains que le moindre regard...

LUCILE *bas.*

Allons.

SCENE XXVI.

FRONIMOND, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, &c.

LA VERDURE.

JE viens de faire un admirable écart:
Parlez; mais, sans parler, voilà mon jeu sur table,
Et vous êtes repic, & capot.

DANDINET *voyant qu'il est capot.*

Comment Diable!

FRONIMOND.

Il a filé la carte; &, pour nous abuser....

LA VERDURE.

D'avoir la main subtile on ne peut m'accuser,
Puisque je n'en ai point.

DANDINET.

La chose est admirable.
Ne pourriez-vous point faire encore un tour semblable ?

LA VERDURE.

Non pas ; mais là-dessus j'ai fait une chanson ;
Je vais l'accompagner avec mon Tympanon.

(Il chante, & s'accompagne des pieds avec le Tympanon.)

N° III.

Si je n'ai mains ni bras,
C'est lorsqu'il faut rendre :
Messieurs, je n'en manque pas,
Alors qu'il faut prendre :
Mais sur-tout, pour duper un sot,
Et le faire repic & capot,
Je ne suis pas manchot.

FRONIMOND.

C'en est assez. Allons, Lucide : où donc est-elle ?

LA VERDURE.

Vous plairoit-il encor quelque chanson nouvelle ?

FRONIMOND, *ne voyant point Lucile.*

Allez au Diable, vous & votre nouveauté.
Lucile.....

GRISON, *montrant un autre côté que celui par lequel Thérame a enlevé Lucile.*

Elle a passé, je crois, de ce côté.

FRONIMOND.

Toute ſeule ?

GRISON.

Je crois qu'un jeune homme l'emmene.

FRONIMOND.

Et tôt courons après.

DANDINET.

Bon, bon, c'eſt bien la peine.

FRONIMOND.

Comment donc ! pour ma Fille eſt-ce-là votre amour ?

DANDINET.

Il eſt tard à préſent, demain il fera jour:
Cela ſe trouvera.

FRONIMOND.

Ciel! quelle indifférence !
J'enrage, & j'ai trop loin porté la complaiſance.
J'ai refuſé ma fille à Thérame, pour vous;
Je m'en repens.

DANDINET.

Ah! ah!

FRONIMOND.

Vous n'êtes, entre nous,
Qu'une bête, un vrai ſot.

DANDINET.

Gageons que c'eſt mon pere
Qui vous écrit cela ; c'eſt ſon ſtyle ordinaire:
Il me donne toujours de ces ſobriquets-là.

FRONIMOND.

Que faire ? quel remede apporter à cela ?
Si celui qui l'enleve est de bonne famille,
Pour me venger de vous, je lui donne ma fille.

LA VERDURE.

Il est bon Gentil-homme, il n'est rien plus certain ;
J'en leverai le pied, &, s'il le faut, la main :

(Il leve le pied & la main ensemble ; &, quittant dans l'instant son habit d'Indien, il paroît tout d'un coup sous sa figure de Valet.)

C'est Thérame.

FRONIMOND.

Comment ?

LA VERDURE.

Oui, Monsieur, c'est mon Maître.
Dans les bons sentimens où je vous vois paroître....
Grison, va le chercher.

SCENE XXVII.

FRONIMOND, Madame RAYMONDE, BLAISE, LA VERDURE, DANDINET.

Madame RAYMONDE.

JE m'ennuie à la fin ;
Et je prétends sçavoir quel sera mon destin.

Holà ? quelqu'un ici n'a-t-il point vu Thérame,
Mon ravisseur ? le trouble augmente dans mon ame.

FRONIMOND.

Que cherchez-vous, ma sœur ?

Madame RAYMONDE.

D'où viennent tous ces bruits ?

LA VERDURE.

C'est un enlévement.

Madame RAYMONDE.

J'en suis, au moins, j'en suis ;
N'allez pas m'oublier, c'est moi qui suis la Dame.

FRONIMOND.

Vous ?

Madame RAYMONDE.

Et le Cavalier est l'amoureux Thérame
Qui m'enleve.

FRONIMOND.

Comment ! & vous êtes ici ?
Et ma fille avec lui ?

Madame RAYMONDE.

Que veut dire ceci ?
On s'est trompé.

BLAISE.

Sans doute ; & Madame est Lucile.

Madame RAYMONDE.

Non, je ne la suis pas.

BLAISE.

Je suis donc bien habile ;
Et j'ai fait là, morguenne ! un bel équiproquo.
Je connois à present que je ne suis qu'un sot.

Madame RAYMONDE.

Quoi ! c'étoit pour Lucile ?

BLAISE.

Hé ! oui, morgué !

Madame RAYMONDE.

J'enrage.

BLAISE.

Et moi, bien plus.

Madame RAYMONDE.

Je veux me venger de l'outrage.

FRONIMOND.

Bon, à qui vous en prendre ? Il faut, ma chere sœur,

(*Montrant Dandinet.*)

Avaler la pilule, aussi-bien que Monsieur.

Voici Thérame.

SCENE XXVIII & *derniere.*

FRONIMOND, THÉRAME, LUCILE, Madame RAYMONDE, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, BLAISE.

Madame RAYMONDE, *courant à Thérame.*

Ah ! traître !

LA VERDURE, *la retenant.*

Ah ! doucement, Madame.

THÉRAME, *à Fronimond.*

Pour Lucile brûlant d'une innocente flamme....

FRONIMOND.

Vous direz tout cela quand nous ferons chez nous.

LUCILE.

Mon pére....

FRONIMOND.

Recevez Thérame pour époux,
Ma fille ; j'y consens.

DANDINET.

Oui, oui, laissez-moi faire ;
Mon pere le saura.

Madame RAYMONDE.

Pour moi, dans ma colere,
Une vengeance affreuse....

LA VERDURE.

Ah ! sans tant de raisons,
Laissez-nous, s'il vous plaît, achever nos chansons.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Indiens & Indiennes forment des danses à la maniere de leur pays.

UNE INDIENNE *chante.*

N°. IV.

DEux Papillons, amoureux
D'une fleur brillante & nouvelle,
Voloient sans cesse autour d'elle:
Le plus aimable des deux
Sût ravir une fleur si belle,
Tandis que l'autre malheureux
Vint se brûler à la chandelle.

ENTRÉE D'INDIENS ET D'INDIENNES.

UN INDIEN *chante.* N°. V.

La Foire est franche. Jeune Beauté,
Laissez dire un pere entêté;
La Foire est franche.
Qu'il choisisse à sa volonté;
Mais si de quelqu'autre côté
Votre cœur penche,
La Foire est franche.

UNE INDIENNE *chante.*

La Foire eſt franche. Point de jaloux,
Point de jalouſes parmi nous ;
La Foire eſt franche.
A ſa voiſine, mon époux
Peut ici donner rendez-vous ;
Mais, en revanche,
La Foire eſt franche.

LA VERDURE *chante au Parterre :*

La Foire eſt franche. Voici l'inſtant
Où chacun dit ſon ſentiment :
La Foire eſt franche.
Nos ſoins n'auront pas été vains,
Si le Parterre bat des mains ;
C'eſt lui qui tranche :
La Foire eſt franche.

Fin du Divertiſſement.

L'AVEUGLE

CLAIR-VOYANT,

COMÉDIE.

Représentée en 1716.

ACTEURS.

DAMON, *Officier de Marine, aveugle clair-voyant.*

LÉANDRE, *neveu de Damon, Amant de Léonor.*

L'EMPESÉ, *Médecin, amoureux de Léonor.*

MARIN, *Valet de Damon.*

UN NOTAIRE.

LÉONOR, *jeune Veuve, promise à Damon.*

La vieille LÉONOR, *tante de Léonor, amoureuse de Damon.*

LISETTE, *suivante de Léonor.*

La Scene est à Paris dans la maison de Damon.



L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, LISETTE.

LISETTE.

EH bien! Madame, à quoi vous déterminez vous?
On va voir arriver votre futur époux;
Damon revient enfin, après deux ans d'absence.

LÉONOR.

Fatal retour! O Ciel! je frémis, quand j'y pense.
Lisette, dans l'état où l'a mis son destin,
Pourrai-je me résoudre à lui donner la main?

LISETTE.

Comment vous en défendre? Un dédit vous engage;
Il l'exigea de vous, avant ce long voyage,
Et que vous logeriez, ici, dans sa maison;
Nous y vînmes alors, toutes deux, sans façon,
Comptant ce mariage une chose certaine.
A présent son retour vous alarme & vous gêne.

LÉONOR.

Helas! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu,
Je n'avois jamais vu Léandre son neveu.

LISETTE.

Que je m'en doutois bien! Voilà donc l'enclouure.
Léandre, je l'avoue, est d'aimable figure;
Mais il n'a pas le double; &, sans l'oncle, ma foi,
Ce neveu si charmant seroit plus gueux que moi.
Damon a fait sur mer une fortune immense;
Avec lui, vous seriez toujours dans l'opulence;
Vous auriez de l'argent, des habits, des bijoux.

LÉONOR.

Mais, avec tous ces biens, un très-fâcheux époux:
Car enfin, l'accident, dont on a la nouvelle,
N'a pas dû l'embellir.

LISETTE.

C'est une bagatelle.
Quoi! parce que le vent d'un boulet de canon
Nous le renvoye aveugle: Hé quoi! cette raison
Vous doit-elle empêcher de conclure?

LÉONOR.

Sans doute.

LISETTE.

Refuser un mari, parce qu'il ne voit goutte!
Hélas! votre défunt ne voyoit que trop clair;
Sur les moindres soupçons, toujours l'esprit en l'air.

LÉONOR.

Ah! ne m'en parle pas; cinq mois de mariage
M'ont, avec lui, paru cinquante ans d'esclavage:
Ce souvenir suffit pour me faire trembler;
Et Damon a le don de lui trop ressembler.
Quand j'aurois été sourde à de nouvelles flammes,
Damon parle si mal, pense si mal des femmes.

LISETTE.

Ah! qu'il en pense mal, ou qu'il en pense bien,
De ce que nous ferons, il ne verra plus rien.

LÉONOR.

Qu'il ignore sur-tout que son neveu Léandre
Est encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

LISETTE.

Oui; mais que ferons nous de Monsieur l'Empesé?
De le congédier il n'est pas fort aisé;
Ce fade Médecin est un amant tenace,
Et qui ne s'aperçoit jamais qu'il embarasse:
Mais pourquoi, diantre, aussi lui donner de l'espoir?

LÉONOR.

Pour m'amuser, n'ayant personne à recevoir:
Dans les commencemens je le trouvois passable;
Mais, depuis certain tems, il m'est insupportable.

LISETTE.

Depuis que le neveu s'est offert à vos yeux ?
Quoi qu'il en soit, je veux vous servir de mon mieux.
Cependant, je devrois être bien en colere,
Puisque jusques ici vous m'avez fait mystere...

SCENE II.

LÉONOR, LISETTE, MARIN *en Courier.*

MARIN *derriere le Théâtre.*

HOÉ, hoé, hoé.

LISETTE.

J'entends Marin, je crois.

LÉONOR.

Le valet de Damon ?

LISETTE.

Oui, vraiment, c'est sa voix :
Je la reconnois bien : il faut, sans plus attendre,
Prendre votre parti.

LÉONOR.

Quel parti puis-je prendre ?

MARIN *entrant.*

Hoé, hoé, hoé. Parbleu, j'ai beau crier.

Comment donc! Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un Courier?
Perſonne ne deſcend.

LÉONOR.

Qu'as-tu fait de ton Maître?

MARIN.

Ne vous alarmez point, vous l'allez voir paroître;
Et je l'ai devancé de cent pas ſeulement,
Pour voir ſi tout eſt prêt dans ſon appartement.

LISETTE *à Léonor.*

Cela va bien pour nous. Commençons, par avance,
A faire entrer Marin dans notre confidence.

LÉONOR *bas à Liſette.*

Que vas-tu faire?

LISETTE *bas à Léonor.*

Il m'aime, & fera tout pour moi,
J'en ſuis ſûre. (*Haut.*) Marin, puis-je compter ſur toi?

MARIN.

Tu n'en ſaurois douter, ſans me faire injuſtice.

LISETTE.

Il s'agit, en payant, de nous rendre un ſervice.

MARIN.

En payant? c'eſt beaucoup me dire en peu de mots.
A cent coups de bâton dût s'expoſer mon dos,
Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Il faut tromper ton Maître,
Et ſur les gens, qu'ici tu pourras voir paroître,
Ne lui rien témoigner.

MARIN.

Il suffit, je t'entends :
Madame, en notre absence, a fait quelques amans,
Et Damon l'inquiete un peu par sa venue.
Ne craignez rien ; depuis qu'il a perdu la vue,
Je lui fait aisément croire ce qu'il me plait ;
Et je vous servirai, non pas par intérêt,
Mais parce que je sens pour vous un certain zele,
Qui brûle d'éclater... (*à Lisette*) Que me donnera-t-elle ?

LÉONOR.

J'ai vingt Louis tout prêts, je vais te les chercher.

MARIN.

Madame .. en vérité ... c'est de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême,
Et songez que mon Maître arrive à l'heure même.



SCENE III.

MARIN *seul.*

VINGT Louis! Male-peste! Allons, mon cher Marin,
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin.
Mais quoi! trahir Damon! Non, cela ne peut être;
Il ne faut pas, ma foi, trahir un si bon Maître:
Il vient de m'assurer certaine pension,
Qui, dans la suite, aura quelque augmentation,
Et le tout, pour venir ici leur faire accroire
Qu'il est aveugle. Allons, il y va de ma gloire,
De soutenir toujours ce que j'ai commencé.
Des gens nous ont mandé que Monsieur l'Empesé,
Ce Médecin pimpant, ce Marchand de denrées
Pour rétablir le teint des beautez délabrées,
Etoit dans ce logis du matin jusqu'au soir,
Que même Léonor lui donnoit quelque espoir:
On nous mande, de plus, qu'elle adore Léandre,
Et qu'il est à Paris, quand on le croit en Flandre;
C'est ce que dans ce jour mon Maître veut savoir,
Et qu'il verra bien mieux, feignant de ne rien voir.
Ce qu'il en fait, pourtant, n'est pas par jalousie;
Il doit être guéri de cette frénésie;

Il veut se réjouir, (c'est-là je crois son but,)
Mettre à bout Léonor & ses amans... mais chut.
La voici de retour aussi bien que Lisette.
Prenons de toutes mains, & dupons la coquette.

SCENE IV.

LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

Hé bien, ces vingt Louis sont-ils prêts?

LÉONOR *lui donnant une bourse.*

Les voici.

MARIN

Je les prends, sans compter, & vous dis grand-merci.

LISETTE.

Pour que tu sois au fait, il faut d'abord t'apprendre
Qu'on n'aime plus Damon, & qu'on aime Léandre.

MARIN.

Il est donc à Paris? Ma foi, c'est fort bien fait;
J'approuve votre goût, & j'en suis en effet.
Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfere
Et la Niece à la Tante, & la Fille à la Mere.

LÉONOR.

Finis, Marin, & sois seulement diligent....

MARIN.

Comptez ſur mon eſprit, mon zele & votre argent.

LÉONOR.

Préviens d'abord Damon; dis-lui que mon viſage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oui, je ſaurai vous peindre en remede d'amour.
Mais voici votre Tante.

SCENE V.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HÉ! Madame, bon jour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin? Quel accident terrible!
Damon revient aveugle? ô Ciel! Eſt-il poſſible?

MARIN.

Madame, il eſt trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains, hélas!
Quoiqu'il n'ait pas rendu juſtice à mes appas,

Et qu'il ait négligé la Tante pour la Niece,
J'avouerai que toujours pour lui je m'intéresse.

LÉONOR.

Vous le plaignez, ma Tante? Ah! ne plaignez que moi:
Je me vois dans l'état le plus cruel...

LA TANTE.

Pourquoi?

LÉONOR.

Epouser un aveugle! ah! cette seule idée
Me fait frémir d'horreur.

LA TANTE.

J'en suis persuadée:
Cependant, aujourd'hui, la disette d'Amans
Est si grande, si grande... Il faut suivre le tems.

MARIN.

Oui, l'espece est si rare.

LA TANTE.

On est belles, bien faites,
Et l'on passe ses jours sans ouïr de fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous sentons point de la disette ici;
Et nous ne manquons point d'épouseurs, Dieu merci:
Car, de quelque façon que l'on puisse le prendre,
Il nous en restera toujours deux à revendre.
Fournissez-vous chez nous.

LÉONOR.

Mon Dieu! ne raillons pas,
Et songeons bien plutôt à sortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque personne aimable,
Qui, près de notre aveugle, osât passer pour vous.

LÉONOR.

Plaisante invention !

LISETTE.

Pourquoi ? que savez vous ?
Un aveugle à tromper n'est pas si difficile.
Et s'il se rencontroit une personne habile
Qui pût bien imiter le son de votre voix.

LÉONOR.

Où la trouver, dis-nous ? Et de qui faire choix ?

MARIN.

Cela se trouvera ; quelque mince grisette,
Qui, pour se marier... Par exemple, Lisette.

LISETTE.

Qui ? moi ? Je ne veux point d'un Aveugle.

MARIN.

Comment !
Pourrois-tu là-dessus balancer un moment ?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire,
Une belle personne, & qui saura lui plaire,
D'agrément & d'esprit en tout semblable à toi,
Qui déguise sa voix à merveille ; & c'est moi.

LISETTE.

Fi donc, Madame, fi !

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
Qui vous fait récrier de la sorte, ma mie ?

LISETTE.

Par ma foi, c'est votre âge.

LA TANTE.

Hé ! n'ayez point de peur.
De ma Niece, toujours, j'ai passé pour la Sœur ;
Et de mon âge au sien le peu de différence
Ne vaut pas, après tout....

MARIN.

Bon, belle conséquence !
(Du ton d'un marqueur de Jeu de Paume.)
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin, quoi qu'il en soit,
Je jouerai bien mon rôle, & mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi, d'ailleurs, je peindrai Léonor si changée,
Et de telle façon sa beauté dérangée,
Que, quand quelqu'un voudroit l'éclaircir sur ce point,
Ce qu'on pourroit lui dire, il ne le croiroit point.

LÉONOR.

Ma Tante, je crains bien....

LA TANTE.

Ne te mets point en peine,
Je ſuis ta belle mere, & même ta marreine;
Nous portons même nom de fille & de maris;
Je ſuis veuve du pere, & toi veuve du fils:
Pour ton air enfantin, je l'attrape à merveille.

LISETTE.

Songez-bien qu'un Aveugle a ſouvent bonne oreille;
Et que, quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pourroit dans la ſuite...

LA TANTE.

Et c'eſt où je l'attends:
Quand il reconnoîtra cette aimable impoſture,
Il ſera trop content de m'avoir, j'en ſuis ſûre.

MARIN.

Le moyen d'en douter?

LÉONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprît notre deſſein:
Il loge chez Damis.

MARIN.

J'y vais, c'eſt ici proche.
(*à part.*)
Bon; autre argent qui va pleuvoir dans notre poche.

LÉONOR.

De ſon oncle d'abord apprends-lui le retour;
Qu'il ne paroiſſe point ici de tout le jour;
Ou du moins, s'il y vient, qu'il ſonge à ſe contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre ;
Reposez-vous sur moi. (*à part.*) La fourbe a réussi.
Allons vîte avertir Damon de tout ceci.

SCENE VI.

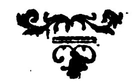
LÉONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! j'entends l'Empesé,

LA TANTE.

L'incommode visite!
Je ne le puis souffrir ; défais-t'en au plus vîte :
Je passe cependant dans ton appartement,
Où je veux réfléchir sur mon rôle un moment.



SCENE VII.

LÉONOR, L'EMPESÉ, LISETTE.

LÉONOR, *à Lisette, à part.*

OU'il vient mal à propos !

L'EMPESÉ.

Bon jour, beauté brillante,
Toujours plus gracieuse, & toujours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vu de plus charmant.

LISETTE.

Ah ! pour une autre fois gardez ce compliment ;
Nous avons du chagrin.

L'EMPESÉ.

Pardon, ma belle Reine,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont désolé ; j'ai cru n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits ;
J'ai si fort querellé que j'en serai malade ;
Ils m'avoient égaré mes eaux & ma pommade.
Mais quoi ! vous soupirez ! Parlez, expliquez-vous ;
Sont-ce soupirs d'amour, de crainte, ou de courroux ?

LÉONOR.

C'en sont de désespoir, désespoir qui me tue ;
Enfin c'est de Damon l'arrivée imprévue.

L'EMPESÉ.

Damon! quoi, ce Rival, que mon amour vainqueur
A, depuis son départ, banni de votre cœur?

LISETTE.

Lui-même: à l'épouser il voudra la contraindre;
Ils ont un bon dédit,

L'EMPESÉ.

Elle n'a rien à craindre,
Je le paierai, Lisette; & dussé-je....

LISETTE.

Non pas;
Nous voulons, sans payer, la tirer d'embarras;
Et si, par un détour de chicane subtile.....

L'EMPESÉ.

Hé bien, cela n'est pas, je crois, si difficile.

LISETTE.

Pas trop, puisque Damon est aveugle.

L'EMPESÉ.

Comment?

LISETTE.

Un boulet de canon, fort impertinemment,
Passant près de ses yeux, a frôlé la prunelle,
Et le vent... détruisant... la force visuelle...
Il est aveugle enfin; voilà quel est son sort.

L'EMPESÉ.

O coup de vent heureux, qui me conduit au port!

LÉONOR.

Comment! vous vous flattez que ce malheur...

L'EMPESÉ.

Sans doute ;
Je lui fais un Procès sur ce qu'il ne voit goutte.
J'ai comme, vous savez, mon Frere l'Avocat,
Qui brille au Parlement avec assez d'éclat:
Sans perdre plus de tems, dès demain il le somme
A nous représenter, dans la huitaine, un homme
Muni de ses cinq sens, qui de corps & d'esprit
Soit tel qu'il s'est fait voir en signant le dédit.

LISETTE.

C'est-là le prendre bien. Mais je l'entends lui-même.

LÉONOR.

Ah ! Lisette, je suis dans un désordre extrême ;
Je n'ose soutenir...

LISETTE.

Je vais le recevoir,
Rentrez.

SCÈNE VIII.

LISETTE, L'EMPESÉ.

LISETTE.

Et vous, Monsieur, adieu, jusqu'au revoir.

L'EMPESÉ.

Ne pouvant être vu, je puis rester, Lisette.

LISETTE *le repoussant.*

Vous vous moquez de moi.

L'EMPESÉ.

Que rien ne t'inquiete.

LISETTE.

Ma foi, vous ſortirez.

L'EMPESÉ.

Non ; je ſuis curieux
De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage.

SCENE IX.

DAMON, L'EMPESÉ, LISETTE.

DAMON, *contrefaiſant l'Aveugle.*

HOLA, quelqu'un, Marin. Tout m'abandonne ;
Et dans cette maiſon je ne trouve perſonne.

LISETTE.

Monſieur, on vient à vous.

DAMON.

C'eſt Léonor ; je crois ?

LISETTE.

Non, Monſieur, c'eſt Liſette.

DAMON.

Hé bien, tu me revois ;
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux ſont toujours beaux ; hélas ! c'eſt grand dommage !

DAMON.

Où Léonor eſt-elle ?

LISETTE.

En ſon appartement ;
Et je vais l'avertir dans ce même moment ...

DAMON, *allant embraſſer Liſette.*

Du moins auparavant il faut que je t'embraſſe ...
(Il rencontre l'Empeſé.)
Qu'eſt ceci ? c'eſt un homme. Hé quoi ! dans ma diſgrace,
Léonor pourroit-elle, en bravant mon courroux,
Introduire céans ...

LISETTE.

Hé ! là, Monſieur, tout doux :
Ce n'eſt qu'un domeſtique.

DAMON.

Ah ! c'eſt une autre affaire.

LISETTE.

Madame du premier a voulu ſe défaire ;
C'étoit un pareſſeux qui n'avoit aucun ſoin.
(*A l'Empeſé.*)
Paſſez dans l'anti-chambre.

DAMON.

Hé ! non ; j'en ai beſoin.
Un fauteuil. Je me ſens les jambes ſi ſerrées ....
Hé ! l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, dépêchez-vous.

L'EMPESÉ, *bas à Lisette.*

Qui? moi le débotter,

Non, parbleu : je m'en vais.

LISETTE, *bas à l'Empesé, le retenant.*

Ce seroit tout gâter.

Que pourroit-il penser?

L'EMPESÉ, *bas à Lisette.*

Oui, mais par où m'y prendre?

LISETTE, *bas à Lempesé.*

Vous méritez cela; pourquoi vouloir attendre...

DAMON.

Hé bien, faquin, à quoi peux-tu donc t'amuser?

LISETTE.

Il est novice encore, il le faut excuser.

DAMON.

Ah! je vous ferai bien remuer cette idole.
Se dépêchera-t-on, à la fin?...

LISETTE.

Carmagnole,

Débottez donc, Monsieur.

L'EMPESÉ, *bas à Lisette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE, *lui ôtant son manteau.*

Otez votre casaque.

(*L'Empesé débotte Damon.*)

DAMON.

Ah! le maudit Laquais!

On voit bien que jamais il ne fut à la guerre.
(*L'Empesé tombe.*)
Tire à toi ; fort, plus fort. Il est, je crois, par terre.

L'EMPESÉ *se relevant.*

Je n'y puis résister, Lisette, absolument.

DAMON, *présentant son autre jambe.*

Allons, à l'autre.

LEMPES, É *bas à Lisette.*

Encore une autre ?

LISETTE, *bas à Lempesé.*

Apparemment.
Il faut bien achever. Mais son valet s'avance ;
Ne craignez rien, il est de notre intelligence.

L'EMPESÉ, *à part.*

Je respire.

SCENE X.

DAMON, L'EMPESÉ, LISETTE, MARIN *chargé d'une grosse malle.*

MARIN.

Ah, ah, ah.

DAMON.

Qui te fait rire ainsi ?

MARIN.

C'est, Monsieur....

(*bas à Lisette.*)

Apprends-moi ce qui se passe ici.

LISETTE, *bas à Marin.*

Ne fais semblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître?
Dans l'état où je suis peut-on laisser un Maître?
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaut?

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit se hâter.

MARIN.

La charge est trop pesante.
Votre malle, Monsieur, pese deux cents cinquante;
Par ma foi, quand j'aurois la force d'un mulet....

DAMON.

Charge-la sur le dos de ce maudit valet.

L'EMPESÉ, *à part.*

Encore!

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît?

DAMON.

Carmagnole;
Un benêt, qui depuis une heure me désole;
Dans mon appartement qu'il aille la porter;
Acheve cependant toi de me débotter.

MARIN, *mettant rudement la malle sur le dos de l'Empesé.*

Tenez donc, Carmagnole.

L'EMPESÉ, *la laissant cheoir.*

Oh ! le diable t'emporte !
Je ne saurois porter un fardeau de la sorte ;
Je crois que tu me prends pour un cheval de bât.
Adieu. Je reviendrai, quand il n'y sera pas.

SCENE XI.

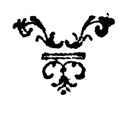
DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Lisette, fais venir Léonor, je te prie ;
De son retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, Monsieur.



SCENE XII.

DAMON, MARIN.

DAMON.

HÉ bien! que t'en ſemble, Marin?
J'ai bien turlupiné Monſieur le Médecin.
Léonor, après tout, doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monſieur, il ne faut pas diſputer ſur les goûts.
Ne vous y trompez pas; tel paſſe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaud, une cruche,
Que des femmes ſouvent il eſt la coqueluche.

DAMON.

Paſſe encor pour Léandre, il a quelque agrément;
Il eſt donc à Paris malgré tout?

MARIN.

Oui, vraiment.
Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime?

MARIN.

Le moyen d'en douter?

DAMON.

Il eſt inſtruit du tour
Que la Tante prétend jouer à mon amour?

MARIN.

en est informé par moi-même.

DAMON.

Le traître!
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître....

MARIN.

Je vous croyois guéri, Monsieur, absolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement;
Et j'ai besoin de voir tous les tours qu'on m'apprête;
Mais comment Léonor me croit-elle si bête,
Et peut-elle me tendre un si grossier appas?

MARIN.

Elle vous croit Aveugle, & vous ne l'êtes pas;
Peut-être que, l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fusse en un état étrange,
Et que j'eusse perdu tous les sens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici; c'est la Tante, je crois:
C'est elle-même; songe à seconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je suis au fait, n'ayez aucune crainte.



SCENE XIII.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

LÉONOR ne vient point ?

MARIN.

Hé ! Monſieur, la voici.

DAMON, *allant vers la porte.*

Ah ! Madame....

MARIN, *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'eſt pas par ici.
Où Diable allez-vous donc ? parler à cette porte ?

LA TANTE, *contrefaiſant la voix de Léonor.*

Ah ! Damon, quel chagrin de vous voir de la ſorte !

DAMON.

Que ſa voix eſt changée !

MARIN.

On vous le diſoit bien ;
Mais, auprès de ſes traits, Monſieur, cela n'eſt rien.

DAMON.

N'importe ; elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel! que votre accident m'a fait verser de larmes!
Si vous saviez, mon cher....

DAMON.

Ah! je n'en doute pas.

LA TANTE.

Je ne saurois parler, & mes soupirs... Hélas!
Je ne sais pas comment je suis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Léonor, je vous prie;
Vous me percez le cœur: songez que vos attraits
Pourroient, par tant de pleurs, se perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déja bien perdu: l'état funeste...

DAMON.

Pour un Aveugle, hélas! c'est trop que ce qui reste.
Après tout, ces attraits, que tu dis si changés,
J'aurois plaisir peut-être à les voir dérangés:
Une beauté bizarre a souvent l'art de plaire,
Bien plus que ne feroit une plus réguliere.

MARIN.

Vous devez donc, Monsieur, ne vous chagriner
point;
La beauté de Madame est bizarre à tel point...

LA TANTE.

Enfin, de ma beauté quoi que vous puissiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire;

Pour mon eſprit, il eſt augmenté des trois quarts;
On m'en fait compliment auſſi de toutes parts.

DAMON.

Ah! Madame, on ſait trop que c'eſt une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos rempliſſant votre oreille,
Je vous conſolerai d'avoir perdu les yeux;
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieux.

DAMON.

Que j'aurai de plaiſir! Hâtez-donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier Notaire.
Mettez dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira;
Laiſſez mon nom en blanc, qu'ici l'on remplira;
J'ai mes raiſons, qui ſont de peu de conſéquence:
Pour vous, ſignez toujours, & faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais, & dans l'inſtant je ſerai de retour.

MARIN, *bas à la Tante.*

Prenez quelque Notaire éloigné du car'four,
Et qui ne puiſſe ici reconnoître perſonne.

LA TANTE, *bas à Marin.*

C'eſt fort bien aviſé, la prévoyance eſt bonne.
Lorſque j'aurai ſigné, j'enverrai le Contrat,
Et ne paroîtrai point, de peur de quelque éclat;
Il pourroit ſurvenir des amis de ton Maître,
Qui, me reconnoiſſant, gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie ? ah ! ce retardement
A mon cœur amoureux est un nouveau tourment;
Répondez, Léonor, à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vole, & je reviens de même.

SCENE XIV.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Maugrebleu de la folle !

DAMON.

Allons, ce n'est pas tout.
Et je prétends pousser la chose jusqu'au bout.
Je veux que l'Empesé...



SCENE XV.

DAMON, MARIN, LÉANDRE.

MARIN, *bas.*

PAIX, j'apperçois Léandre ;
Votre dessein étoit de venir le surprendre,
Le voilà tout surpris.

DAMON, *bas.*

Il n'est pas tems encor ;
Et je veux le surprendre avecque Léonor :
Je passe dans ma chambre, & je vous laisse ensemble.

(*Marin conduit Damon jusqu'à la porte de son appartement.*)



SCENE XVI.

LÉANDRE, MARIN.

LÉANDRE.

Hé bien! mon cher Marin....

MARIN.

Avancez-vous.

LÉANDRE.

Je tremble.

Comment cela va-t-il?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci;
Et, comme on l'espéroit, la chose a réussi.
Votre Oncle a pris le change.

LÉANDRE.

Il épouse la Tante?

MARIN.

Elle est chez le Notaire à remplir notre attente.
Mais voici Léonor qui peut vous assurer...

SCENE XVII.

LÉONOR, LÉANDRE, MARIN, LISETTE.

LÉANDRE.

HE bien, Madame, enfin, on peut donc espérer...

LÉONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des merveilles ;
Elle a de notre Aveugle enchanté les oreilles ;
Il attend le Contrat qu'il s'apprête à signer.

LÉONOR.

Je ne sais pas comment cela pourra tourner ;
Mais, quoi que l'on oppose à mon amour extrême ;
Soyez sûr que toujours vous me verrez la même,

LÉANDRE.

Ah ! quel espoir charmant! souffrez qu'à vos genoux...

MARIN.

Chut, ne remuez pas, l'Aveugle vient à nous.

SCENE XVIII.

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

CHARMANTE Léonor, votre voix adorable
Frappe encor mon oreille.

LISETTE.

Ah ! voilà bien le Diable.

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, & votre amour...

MARIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, c'eſt qu'elle eſt de retour.

DAMON.

Hé bien ? qu'avez vous fait ?

MARIN.

Le Notaire eſt en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre : eſt-il ſi difficile....

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reſte un moment ;
Je ſerai bien payé de ce retardement

Par les douceurs qui vont ſortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche.
Redoublez, Léonor, ces ſoupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LÉONOR, *bas à Marin.*

Que lui diſoit ma Tante ?

MARIN *bas.*

Ah ! j'aurois de la peine
A m'en reſſouvenir.

LÉONOR, *bas.*

Juſte Ciel ! qu'elle gêne !
Parlons, puiſqu'il le faut. (*Haut.*) Oui, je n'aime...
(*Se tournant du côté de Léandre.*)
que vous ;
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon Epoux.

DAMON.

(*Bas.*)
Quelle impudence ! mais ne faiſons rien connoître.
(*Haut.*)
Que je ſuis ſatisfait ! que j'ai ſujet de l'être !
De ma reconnoiſſance attendez les effets.

LÉONOR.

Je n'en mérite point de tout ce que je fais.
Croyez que je ne ſuis que mon amour extrême,
(*Se tournant toujours du côté de Léandre.*)
Et que je vois ici le ſeul objet que j'aime.

MARIN, *à Léonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces inſtans ?
Ah ! qu'il ſeroit content !

DAMON.

Si je ne vois, j'entends.

LÉONOR, *donnant la main à Léandre.*

Oui, ma main suit mon cœur; & dans cette journée
Mes vœux seront remplis, si les nœuds d'Hymenée...

DAMON, *prenant la main de Léandre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux:
Que par mille baisers, aussi doux qu'amoureux...
Quelle main est-ce là ? que faut-il que je pense ?

MARIN, *s'approchant.*

C'est la mienne, Monsieur.

DAMON, *donnant un soufflet à Léandre.*

Tiens, de ton insolence,
Maraud, voilà le prix.

LÉONOR, *bas à Léandre*

Je suis au désespoir.

DAMON.

Je t'apprendrai, faquin....

MARIN, *d'un ton pleurant, comme s'il avoit reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

LÉANDRE, *bas à Marin.*

Te moques-tu de moi ?

LÉONOR.

Vous êtes en colere,
Je vous quitte, & je vais retourner au Notaire.

DAMON.

Allez donc, & hâtez ces précieux instans;
Qu'il apporte au plûtôt le Contrat, je l'attends.

SCENE XIX.

DAMON, MARIN.

MARIN.

IL n'eſt pas avec moi beſoin que l'on s'explique ;
Je vous ai, comme il faut, donné votre réplique.
Mais, s'il vous plaît, Monſieur, quel eſt votre deſſein ?

DAMON.

De marier la vieille avec le Médecin.

MARIN.

Quoi ! Monſieur l'Empeſé, le mari de la Tante ?
Le trait ſeroit bouffon, & la piece plaiſante.
Je vais vous le chercher. Je ſais bien à-peu-près....
Mais, par ma foi, la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.



SCENE XX.

DAMON, L'EMPESÉ, MARIN.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

OÙ Léonor est-elle?

MARIN, *tristement.*

Chez le Notaire.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

O Ciel! quelle triste nouvelle!
Elle épouse Damon?

MARIN, *bas à l'Empesé.*

C'est à son grand regret.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait.
Mon frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

A qui donc parles-tu?

MARIN.

Moi, Monsieur? à personne.

DAMON

Tu me trompes, j'entends marcher quelqu'un ici.

L'EMPESÉ, *bas.*

Je tremble.

DAMON *gagnant la porte, & tâtonnant par tout avec son bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN, *bas à l'Empesé.*

Que lui dire ? ma foi, j'ai perdu la parole.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

Dis ce que tu voudras : mais plus de Carmagnole.

MARIN *à Damon.*

C'est Monsieur l'Empesé, très-savant Médecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que, pour guérir les yeux, il soutient admirable.

DAMON.

Vraiment, d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sais pas, Monsieur, par où j'ai mérité
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remede, il faut que je l'éprouve.

MARIN, *bas à l'Empesé.*

Allons, cherchez, Monsieur.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

Que veux-tu que je trouve ?

MARIN, *bas à l'Empesé.*

N'avez-vous point sur vous quelque poudre, quelque eau,
Pour le faire encor mieux donner dans le panneau.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint : mais, peste ! elle est trop forte ;
La composition en est faite de sorte...

MARIN, *bas à l'Empesé.*

Bon, bon ; donnez toujours, pour sortir d'embarras.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

La voilà ; prenez soin qu'il ne s'en serve pas.

MARIN.

(*Regardant le flacon.*)

Qu'importe ? La belle eau ! la vue est éclaircie,
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie;
Si j'en suis soulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous seriez bien surpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment ! je donnerois tout ce que je possede,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais, Monsieur, pour guérir, il faudroit commencer
Par bannir Léonor, & n'y jamais penser;
Car la femme à la vue est tout-à-fait contraire.

L'EMPESÉ.

Hypocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire ?
La rupture à présent causeroit trop d'éclat;
On va dans ce moment m'apporter le Contrat,
Signé de Léonor; elle pourroit se plaindre;
A payer le dédit on me pourroit contraindre.

L'EMPESÉ.

Et pourquoi ? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelqu'ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquitter la parole donnée ?

DAMON.

Monsieur, quand il s'agit des nœuds de l'hyménée,

On ne voit point d'amis être aſſez généreux,
Juſqu'à franchir pour nous un pas ſi hazardeux.

L'EMPESÉ.

Il s'en pourroit trouver, qui, ſans beaucoup de peine,
Se chargeroient pour vous d'une ſi douce chaîne.

MARIN.

(*Bas.*)
Il gobe l'hameçon. (*Haut.*) On voit aſſez d'amis
Prendre, en de certains cas, la place des maris ;
Mais ils s'en tiennent là, ſans riſquer davantage,
Et laiſſent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut expoſer ma ſanté :
Car perſonne jamais n'aura tant de bonté...

L'EMPESÉ.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'ai trouvé votre affaire,
Un homme, à qui déja Léonor a ſu plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairoit pas.

DAMON.

Qui ſeroit-ce ? L'eſpoir de ſortir d'embarras
Flatte déja mon cœur, & ma joye eſt extrême.
N'héſitez point, Monſieur, à le nommer.

L'EMPESÉ.

Moi-même,
Qui de vous obliger eus toujours grand deſir.

DAMON.

Quoi! vous pourriez, Monſieur, me faire ce plaiſir,
Epouſer Léonor ? ah ! quelle complaiſance !
Quels ſeront les effets de ma reconnoiſſance !

MARIN, *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami.
Monsieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puisque vous voulez bien me faire cette grace,
Vous n'avez qu'à signer le Contrat en ma place;
On va me l'apporter dans ce même moment.

L'EMPESÉ.

Léonor en sera ravie assurément.

DAMON.

Pour plus de sûreté, faisons croire au Notaire
Que vous êtes celui pour qui se fait l'affaire:
Le Contrat est déja signé de Léonor;
Et, comme on n'a pas mis mes qualités encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainsi les uns les autres.
Mais le Notaire vient.

DAMON, *à l'Empesé.*

Cachons lui tout ceci.

(*à Marin.*)

Toi, prends garde qu'aucun ne nous surprenne ici.

(*Marin apporte une table & deux sieges avant de s'en aller.*)



SCENE XXI.

DAMON, L'EMPESÉ, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A Tous préſens, Salut. Jamais, dans mon Étude,
Avec tant de juſteſſe & tant de promptitude,
Depuis vingt & trois ans il ne s'eſt fait Contrat.

DAMON.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, tout eſt-il en état?

LE NOTAIRE.

Oui, Monſieur; il ne faut ſeulement que m'apprendre
Le nom, les qualités que le futur veut prendre.
Mais, Meſſieurs, à vous voir les yeux que je vous vois,
Qui des deux s'il vous plaît, eſt aveugle?

L'EMPESÉ.

C'eſt moi.

LE NOTAIRE.

O Ciel! qui l'auroit cru? c'eſt vraiment grand dommage.

L'EMPESÉ.

Il eſt vrai; mais ſignons, ſans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le Contrat.

L'EMPESÉ.

Nullement.
Léonor l'a ſigné, je ſigne aveuglément.

LE NOTAIRE,

La Future eſt preſſante, & vous encor plus qu'elle.
Signez donc; c'eſt, je crois, Damon qu'on vous
appelle?

L'EMPESÉ.

De me donner ce nom je m'étois aviſé;
(L'Empeſé ſigne le Contrat, & le Notaire lui conduit la main, le croyant aveugle.)
Mais je ſigne toujours Nicolas l'Empeſé.

LE NOTAIRE *écrit.*

Vos qualités?

L'EMPESÉ.

Hélas! après mon infortune,
Je ne crois pas, Monſieur, en devoir prendre aucune;
Bon Bourgeois de Paris, & cela ſuffira.

DAMON.

Adieu, Monſieur: tantôt on vous ſatisfera;
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien, je ſuis payé d'avance;
Madame Léonor a ſu prendre ce ſoin.



SCENE XXII.

DAMON, L'EMPESÉ.

L'EMPESÉ.

DE beaucoup de finesse on n'a pas eu besoin.
Mais, Monsieur, pardonnez à mon impatience,
Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le sort a rempli le plus doux de ses vœux.

DAMON.

Allez, mon cher, allez, & tenez-vous joyeux.

SCENE XXIII.

DAMON *seul*.

MA foi, je m'applaudis, & le tour est trop drôle;
Avec notre benêt j'ai bien joué mon rôle.
Il est tems de finir, je suis assez instruit;
Et j'en ai vu bien plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCENE XXIV.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Monsieur, songez à vous, Léonor & Léandre
Vont revenir ici ; je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien. Il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaisant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux seconder, si vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre, où je saurai t'instruire ;
Il ne faut que deux mots pour que tu sois au fait.



SCENE XXV.

MARIN *seul.*

IL va leur préparer encor un nouveau trait ;
D'avance je l'approuve, & mon ame ravie....
Mais voici tous nos gens, jouons la Comédie.

SCENE XXVI.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

HÉ bien ! dort-il encore ?

MARIN.

A faire tout trembler ;
La maison tomberoit, je crois, sans le troubler.

LÉONOR.

Va-t-en près de son lit ; &, pour peu qu'il remue,
Reviens nous avertir ; car je serois perdue
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Discourez à votre aise, & n'appréhendez rien.

SCENE XXVII.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE.

LÉANDRE.

Je ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avoue.
Quand mon oncle ſaura la piece qu'on lui joue,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'eſt peu d'être fruſtré de ſa ſucceſſion,
Son courroux...

LÉONOR.

Tout eſt fait, & ma Tante eſt ſa femme,
Qui, comme elle voudra, ſaura tourner ſon ame;

LISETTE.

Dans les commencemens, il criera, peſtera,
Fera le Diable à quatre, & puis s'appaiſera:
Ses ſoupçons ne pourront tomber que ſur la Tante,
Qui, malgré ſes froideurs, lui fut toujours conſtante;
Et qui, pour ſe venger de ſon nouvel amour,
Sans nous en informer, aura joué ce tour.
Laiſſez-leur entr'eux deux démêler la fuſée:
Je vous la garantis femelle auſſi ruſée....



SCENE XXVIII.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

O Difgrace terrible ! inopiné malheur !

LÉANDRE.

Que feroit-ce, Marin ?

LÉONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LÉANDRE.

Ah jufte Ciel ! qu'entends-je ?

LÉONOR.

Je fuis au défefpoir.

LISETTE, *pleurant.*

Quel accident étrange !

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux.
Ah ! Marin, m'a-t'il dit, ah ! que je fuis heureux !
Je vois clair de cet œil ; voila mon lit, ma table,
Te voilà, je te vois. Ah ! remede admirable !
Eau divine ! Va, cours au plutôt, cher Marin,
Va chercher l'Empefé, ce fameux Médecin,

Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vue :
La moitié de mon bien à ce service est due.

LISETTE.

Mais cette eau, disois-tu, n'étoit que pour le teint;
Et l'Empesé, surpris, s'étoit trouvé contraint....
Peste du Médecin, & de son eau divine !

MARIN.

Ce n'est que par hazard qu'agit la Médecine;
Parmis ses qui-proquo, souvent si dangereux,
Il s'en peut rencontrer, entre mille, un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il ?

MARIN.

De l'œil droit.

LÉONOR.

Ah ! Lisette,
De quoi t'informes-tu, quand mon ame inquiete
Eprouve en ce moment le sort le plus fatal,
Quand je dois craindre tout d'un jaloux, d'un brutal.

LISETTE.

Ah ! ma foi, le voici.

LÉANDRE.

Je ne veux point l'attendre,
Je gagne l'escalier.

LÉONOR.

Que faites-vous, Léandre ?
A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans son grand Cabinet, vous ferez mieux d'entrer.

LÉANDRE *entrant dans le Cabinet.*

Juste Ciel ! quel revers !

SCENE XXIX.

DAMON, LÉONOR, LISETTE, MARIN, LÉANDRE *caché dans le cabinet.*

DAMON.

Ah ! quel bonheur extrême !
Quoi ! je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime.
Prenez part, Léonor, au plaisir que je sens.
O ciel ! quel teint ! quels yeux ! quels appas ravissans !
(*A Marin.*)
Comment donc, malheureux ! tu la disois affreuse.

MARIN.

C'est votre guérison qui la rend si joyeuse,
Qu'elle a dans un moment repris tous ses attraits.

DAMON.

Oui, je vous trouve encor plus belle que jamais :
Vous ne me dites rien ; que faut-il que je croie ?

MARIN.

Ce silence est encore un effet de sa joie.

DAMON.

Je veux bien m'en flatter. Qu'il eſt doux, mes enfans,
De revoir la lumiere après un ſi long-tems !
Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie.
Ah ! quel plaiſir charmant ! Déja je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, & ſur-tout mes tableaux;
Ils vont être pour moi des ſpectacles nouveaux.

LÉONOR, *bas à Liſette.*

Dans ſon grand Cabinet il va d'abord ſe rendre :
Que ferons-nous Liſette ? il y va voir Léandre.

LISETTE, *bas à Léonor.*

Il faut parer le coup.
(*En empêchant Damon d'entrer dans le Cabinet.*)
Mais croyez-vous, Monſieur,
Ne voir clair que d'un œil ?

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si, par bonheur,
Vous voyiez de tous deux ?

DAMON.

Non, cela ne peut-être.

LISETTE.

Dans ce moment, Monſieur, nous le pourrons connoître ;
Souffrez qu'avec ma main...

DAMON.

Oui-dà, je le veux bien.

LISETTE, *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez, que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout ?

DAMON.

Non vraiment.

LÉONOR, *faisant sortir Léandre du Cabinet.*

Sortez, sans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien ?

DAMON *montrant Léandre qui sort du Cabinet.*

Si fait, je vois Léandre

Qui sort dans ce moment de mon grand Cabinet.

LISETTE.

Pour le coup nous voilà tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu ! c'est à ce coup qu'il faut crier miracle ;
Et cet objet pour vous est un nouveau spectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement ?
Est-ce de voir la fin de mon aveuglement ?



SCENE XXX.

DAMON, LÉANDRE, LISETTE L'EMPESÉ, MARIN.

DAMON.

MAis j'apperçois, je crois, mon Médecin. De
grace,
Approchez-vous ; Monsieur, venez qu'on vous
embrasse ;
Votre divin remede...

L'EMPESÉ.

Hé bien ?

DAMON.

A réussi ;
Je vois clair des deux yeux.

L'EMPESÉ, *à part.*

Que veut dire ceci ?
A cette guérison je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus sçavant que vous ne croyez l'être.
Votre fortune est faite ; il faut faire afficher,
De tous les lieux du monde on viendra vous
chercher.

L'EMPESÉ, *à Marin.*

Je ſuis tout ſtupéfait, & plus heureux que ſage.
Qui l'auroit cru, qu'une eau pour peler le viſage
Guérit le mal des yeux? Je vois que déſormais
On peut tout hazarder après un tel ſuccès.

MARIN.

Ah! parbleu, voici l'autre.

SCENE XXXI *& derniere.*

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, L'EMPESÉ, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

AH! ah! c'eſt notre Tante.
Hé quoi! la bonne femme eſt encore vivante!

LA TANTE.

Que veut dire cela, Monſieur? vous voyez clair?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous; je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez ſi clair, regardez votre femme;
J'ai ſigné le Contrat pour ma Niece.

DAMON.

Ah! Madame...

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu?

DAMON.

Moi, Madame, pourquoi?
C'est Monsieur l'Empesé qui l'a signé pour moi;
Regardez votre Epoux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je pense.

DAMON.

Je ne me moque point, je parle en conscience.

L'EMPESÉ.

Que veut dire cela?

MARIN.

Que, pour l'avoir guéri,

(Montrant la Tante.)

De ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un si rare service?

L'EMPESÉ.

Une vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

L'EMPESÉ.

Une folle!

LA TANTE.

Un Jocriſſe !

MARIN.

Fort bien, continuez; c'eſt à des noms ſi doux
Qu'on reconnoît déja que vous êtes Epoux.

LA TANTE.

Pour me venger de vous, oui, je ſerai ſa femme,
Et je vous ferai voir...

L'EMPESÉ.

Non, s'il vous plaît, Madame.

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, Monſieur, arrangez-vous;
Il faut qu'il me revienne, à bon compte, un Epoux.

L'EMPESÉ.

Ah! parbleu, vous pouvez vous aſſurer d'un autre;
A mon âge épouſer une femme du vôtre!
Vous avez cinquante ans, & des mieux meſurés.

MARIN.

Hé! qu'importe, Monſieur? Vous la rajeunirez;
Donnez-lui de cette eau qui pele le viſage.

L'EMPESÉ.

Ah! c'eſt donc toi, Maraud, avec ton beau langage,
Qui m'a fait tout du long donner dans le panneau?
Je ne ſais qui me tient....

DAMON.

Tout beau, Monſieur, tout beau;
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait, double traître?

MARIN.

Je vous ai trompés tous, & j'ai ſervi mon Maître.
En bonne foi, pouvois-je en agir autrement?
Mais, avant de crier, attends le dénouement.

DAMON.

Oh çà! mon cher Neveu, de vous qu'allons-nous faire?

LÉANDRE.

Tout ce qu'il vous plaira, ſuivez votre colere;
Je l'ai bien méritée, ayant pu m'oublier.

DAMON.

Hé bien donc! ma vengeance eſt de vous marier.
Epouſez Léonor, ce ſera votre peine.

LÉANDRE.

Je fais tout mon bonheur d'une ſi belle chaîne.

DAMON.

Quant à moi je renonce à tout engagement.
J'aimois, & c'étoit-là mon ſeul aveuglement;

J'ai recouvré la vue, & je veux bien vous dire
Que j'ai vu tous vos tours, & n'en ai fait que rire.
Avouez qu'il falloit être bien patient.

MARIN.

Voilà le véritable Aveugle clair-voyant.

F I N.

LE ROI DE COCAGNE,

COMÉDIE

Représentée en 1694.

A SON ALTESSE

A
SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC,

MONSEIGNEUR,

Le desir ardent que j'ai toujours eu de trouver un accès favorable auprès de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *& de lui procurer quelques amusemens, m'avoit fait naître l'idée de la Comédie que j'ai l'honneur de lui présenter.*

Le sujet me parut très-propre à amener des Fêtes aussi nouvelles que galantes dans l'aimable séjour de Chantilly; *séjour où les plus grands Princes, que la France compte parmi ses Héros & les Muses parmi leurs Protecteurs, venoient autrefois se délasser de leurs glorieux travaux.*

C'étoit ce lieu, MONSEIGNEUR, *que j'avois choisi pour celui de ma Scene, persuadé que, quelques merveilles que le Peuple Élémentaire eût pu inventer, l'ordre & l'abondance qu'on y voit régner plus que jamais, en auroient rendu l'exécution facile.*

Mais, malheureusement, cette Piece ne s'étant pas trouvée assez tôt prête, il a fallu me contenter de donner au Public un léger crayon de la magnificence qui l'auroit accompagnée.

VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *l'a honorée plusieurs fois de sa présence, & m'a témoigné, avec beaucoup de bonté, qu'elle en étoit contente.*

C'est ce qui me fait prendre la liberté de lui dédier un Ouvrage que je n'avois fait que pour elle, en attendant que mon imagination, secondée de mon zele, me puisse fournir un sujet digne de contribuer aux plaisirs d'un si grand Prince.

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE GRAND.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

THALIE, *Muse de la Comédie.*

LA MUSE TRIVIALE.

GÉNIOT,	*Auteurs.*
LA FARINIERE,	
PLAISANTINET,	

La Scene est au pied du Mont-Parnasse.



LE ROI DE COCAGNE,

COMÉDIE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Mont-Parnasse, entouré d'un bourbier.

SCENE PREMIERE.

GÉNIOT, LA MUSE TRIVIALE.

GÉNIOT.

A LA fin, je me vois au pied du Mont-Parnasse.
Courage, il ne me reste plus,
Rempli des préceptes d'Horace,
Qu'à tâcher de monter dessus.

Mais je ne vois point de passage.
Je crains de me noyer
Dans ce maudit bourbier,
Où quantité d'Auteurs ont déja fait naufrage.
(La Muse Triviale sort du bourbier.)
O Dieux! quel monstre en sort?

LA MUSE TRIVIALE.

Un monstre! parlez mieux.
Je suis la Muse triviale,
Qui, du beau milieu de la halle,
N'ai fait qu'un saut jusqu'en ces lieux.

GÉNIOT.

Ah! Madame la Muse,
Je vous demande excuse:
Ma foi, je ne vous connois pas;
Et même, plus je vous regarde,
Plus je vous crois Muse batarde.

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ai fait du fracas;
Pour moi l'on a souvent abandonné la Scene
De Thalie & de Melpomene;
Et même, en dépit d'Apollon,
Je me suis établie au pied de ce vallon.

GÉNIOT.

Hé! par quelle assistance
Avez-vous acquis tant d'honneurs?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs, j'en ai fort peu, je pense;

Je ne dois même ma naissance
Qu'à certaine espece d'Auteurs,
Qui, n'ayant jamais pu jouir des avantages
De voir achever leurs ouvrages
Sur un Théâtre reglé,
Du bon goût du public ont enfin appellé
Au Tribunal peu sévere
De la Scene forestiere:
C'est-là que, sans peur des sifflets,
Ils ont su se donner carriere,
Et se dédommager de leur mauvais succès
D'une maniere libre autant qu'extravagante....
Mais je vois un de mes Héros.

SCENE II.

LA MUSE TRIVIALE, GÉNIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

AH! vous venez fort à propos,
Monsieur Plaisantinet; je suis votre servante.

PLAISANTINET.

Bon jour, Muse charmante.
Oh! parbleu, cette fois je me suis surpassé,
Et de moi vous serez contente.
J'ai, dans mon sottisier, avec soin ramassé

Proverbes, Quolibets, Contes du tems passé,
Dont j'ai su composer une piece plaisante.
Pour le coup le Cothurne en sera terrassé.

GÉNIOT.

Je le veux soutenir ce Cothurne; & ma veine...

PLAISANTINET.

Ma foi, mon pauvre ami, vous aurez de la peine.
Sur le Théâtre où vous voulez monter,
Pour attirer du public les suffrages,
Il ne faut que de bons ouvrages;
La médiocrité ne le peut contenter.

GÉNIOT.

Comment donc! une piece un tant soit peu passable....

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le diable.

GÉNIOT.

De la façon dont vous m'en parlez-là,
Le public a peu d'indulgence;
Et, pour le contenter, il faut que la science
Egale le Génie. Où rencontrer cela?
Où trouver un Auteur qui puisse....



SCENE III.

LA MUSE TRIVIALE, GÉNIOT, PLAISANTINET, LA FARINIERE.

LA FARINIERE.

Le voilà.

PLAISANTINET.

Comment! vous prétendez, Monſieur la Fariniere?...

LA FARINIERE.

J'ai ſurpaſſé Corneille, & Racine, & Moliere ;
J'ai traduit des Auteurs pleins de difficultés ;
Et mon ſavoir, portant leurs ouvrages aux nues,
J'ai fait, dans leurs Ecrits, voir cent mille beautés,
Qu'ils n'avoient pas, peut-être, eux-mêmes bien connues ;
Enfin, pour éviter un diſcours ſuperflu,
Vous voyez le Phénix, le ſeul Auteur illuſtre
Qui puiſſe au Théâtre abattu
Rendre aujourd'hui ſon premier luſtre.

GÉNIOT.

Ma foi, vous vous moquez de nous ;
Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage,
Sans que, juſqu'à préſent, il ait paru de vous
Sur le Théâtre aucun ouvrage.

LA FARINIERE.

Hé ! c'eſt la faute des Acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Ou l'ignorance, ou l'injuſtice,
Ecarte tous les bons Auteurs.

GÉNIOT.

Pour qu'en votre faveur le public s'intéreſſe,
Et puiſſe être contre eux juſtement indigné,
Faites imprimer quelque piece;
Voilà votre Procès gagné.

LA FARINIERE.

Hé ! ne connoit-on pas auſſi la fantaiſie
Des injuſtes Approbateurs ?
Qui ne ſait que leur jalouſie
Paſſe encor celle des Acteurs ?
Ils appréhendent tous qu'un ſublime Génie
Ne s'éleve au-deſſus de leurs productions;
Et, le trouvant en moi, pouſſent leur tyrannie
Juſqu'à me refuſer leurs approbations.
Je veux eſcalader aujourd'hui le Parnaſſe,
Et demander juſtice au divin Apollon:
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place
Qui m'eſt due au ſacré vallon.
Oui, c'eſt à toi que j'en appelle,
Souverain protecteur du mérite affligé;
Tu ne peux mieux montrer ta puiſſance immortelle,
Qu'en faiſant que je ſois vengé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon ami, tu t'abuses :
Si tu nous disois vrai, crois-moi,
Tu verrois dans l'instant Apollon & les Muses
Accourir au-devant de toi.
Que dis-je ? on me verroit moi-même
Rentrer dans mon bourbier pour te laisser monter ;
Car ma foiblesse extrême
Au merveilleux, au bon ne sauroit résister.
Et, s'il se peut trouver, comme l'on m'en menace,
Quelque Génie heureux, dont les productions
Attirent du public les approbations,
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je ? Thalie. Ah ! pour le coup, ma foi,
Je pense que c'est fait de moi.
Elle a l'air enjoué plus qu'à son ordinaire ;
Sans doute qu'elle en a sujet.
Un noir pressentiment me dit qu'elle va plaire.
Au secours. Je ne puis soutenir son aspect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique.

LA MUSE.

La voix me manque ; adieu, je tombe, c'en est fait.

(*Elle s'enfonce dans le bourbier.*)

PLAISANTINET.

Je n'ai plus désormais qu'à fermer la boutique.
Que vais je devenir, hélas ?
De quel côté tourner mes pas ?

SCENE IV.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIERE, PLAISANTINET.

LA FARINIERE.

A VOTRE ſeule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monſtre en ſon néant;
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit ci-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois.
Cette Muſe au Parnaſſe a cauſé mille alarmes;
Il faut, ſi nous voulons la réduire aux abois,
La battre de ſes propres armes;
Je veux la repouſſer avec ſes propres traits:
Il me faut pour cela quelque piece bouffonne,
Qui ſoit dans le goût, à-peu-près,
De celles qu'elle donne:
Le public la prendra comme un amuſement,
En attendant qu'on lui préſente
Quelque piece excellente,
Digne de mériter ſon applaudiſſement.

PLAISANTINET.

Hé bien! prenez la mienne, elle eſt réjouiſſante,
Et dans le goût qu'il faut pour réveiller l'eſprit.

THALIE.

Et retrancheras-tu ces mots à double entente,
Dont le bon goût murmure & la pudeur rougit?
Je ſuis Muſe enjouée, & non pas inſolente.

PLAISANTINET.

Pourquoi les retrancher? ce qui vous épouvante,
De mes pieces fait la beauté;
Et, quoi que vous en puiſſiez dire,
Pour exciter la curioſité,
C'eſt la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment! tu ne peux faire rire
Sans offenſer l'honnêteté?
Tu ne peux compoſer une piece amuſante,
Enjouée & divertiſſante,
Sans groſſiere équivoque & ſans obſcénité?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net,
Ce n'eſt pas la mon fait;
J'aime la gaillardiſe.

THALIE.

Ou plutôt la ſottiſe.
Va donc chercher fortune ailleurs:
Je trouverai d'autres Auteurs.

SCENE V.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIERE.

THALIE.

ALLONS, mes chers enfans, courage,
Voyons qui pourra de vous deux
Entreprendre ce que je veux.
Laissez le soin d'un grand ouvrage
Aux esprits d'un plus haut étage.

LA FARINIERE, *enfonçant fiérement son Chapeau.*

En est-il au-dessus de moi ?
Cherchez, pour un tel badinage,
Des esprits du plus bas aloi ;
Composer dans ce batelage
N'appartient qu'à des Auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous.

GÉNIOT.

Allez, Muse, laissez-le dire ;
Il suffit, j'entreprends ce que vous demandez ;
Et, sans faire rougir, j'espere faire rire,
Si vous me secondez.
Je vais donc m'égayer dans le goût de la Foire ;
Je pourrai l'attraper, du moins j'ose le croire.

Dussé-je voir nos grands & sérieux esprits,
Accoutumés à contredire,
Me demander raison de les avoir fait rire,
J'aurai toujours rempli le projet entrepris.
J'avois déja formé l'extravagante idée
D'un sujet qui peut-être auroit pu réussir.

THALIE.

Quel ?

GÉNIOT.

Le Roi de Cocagne.

THALIE.

Il peut faire plaisir;
Car je suis très persuadée
Qu'il fournira de plaisans traits.

GÉNIOT.

Pour ne point perdre tems & hâter mon ouvrage,
J'emprunterai, selon l'usage,
Par-ci par-là des vers tout faits
Ou dans Racine, ou dans Corneille;
Pour le Roi de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIERE.

Mais quelle intrigue, quels portraits,
Quelles mœurs & quels caracteres
Peuvent jamais entrer dans de pareils sujets ?

GÉNIOT.

Quelles mœurs ? des mœurs étrangeres.

LA FARINIERE.

Ah! les mœurs de Cocagne! A de petits enfans
Ces contes bleus sont bons à faire;

Mais je ne pense pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaises-là puissent plaire.

THALIE.

Les beaux-esprits assez souvent
Se sont fait reconnoître en une bagatelle.

LA FARINIERE.

Parbleu, vous me la donnez belle!
Monsieur, un bel-esprit? c'est un demi-savant.
Traiter de beaux-esprits les gens de son espece,
C'est aux mouches à miel égaler les frêlons;
Ou, s'il faut m'expliquer avec plus de justesse,
C'est au rang des oiseaux mettre les hannetons.

GÉNIOT.

A tous tes sots discours je ne daigne répondre,
Tu n'as pas l'ombre du bon sens;
Et la piece que j'entreprends
Va suffire pour te confondre.

LA FARINIERE.

Si cela réussit, vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au désespoir Thalie,
Pour désoler la Comédie,
Pour punir le public, je vais jetter, morbleu,
Toutes mes pieces dans le feu. (*Il sort.*)

THALIE.

Elles seront mieux là que sur notre Théâtre.

SCENE VI & *dernière.*

THALIE, GÉNIOT.

GÉNIOT.

ALLONS, Muſe, il eſt tems, ne m'abandonnez pas;
Déja vous m'inſpirez du badin, du folâtre,
Du bouffon.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas;
Tiens toujours Pegaſe en haleine,
Bride en main.

GÉNIOT.

Par ma foi, j'aurai bien de la peine;
Le bas & le bouffon ſe reſſemblent aſſez;
Et je crains fort, dans ma carriere,
Si, quand je broncherai, vous ne me redreſſez,
D'aller donner dans quelque orniere.

THALIE.

Si le hazard t'y fait tomber,
Ne t'y laiſſe pas embourber;
Releve-toi tout au plus vîte.

GÉNIOT.

Oui, mais, pendant ce tems, ſi le public s'irrite,
Et ſi je ne me puis aſſez tôt relever?...

THALIE.

Va, le public eſt bon ; il s'attend de trouver,
Dans ce qu'on lui promet, une piece un peu folle ;
Le pis qu'il en puiſſe arriver
Sera d'avoir tenu parole.

Fin du Prologue.

LE ROI
DE
COCAGNE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,

Représentée en 1718.

ACTEURS.

LE ROI DE COCAGNE.
BOMBANCE, } *Ministres.*
RIPAILLE,
FÉLICINE, } *Dames de la Cour.*
FORTUNATE,
ALQUIF, *Enchanteur.*
PHILANDRE, *Chevalier errant.*
LUCELLE, *Infante de Trébizonde.*
ZACORIN, *Valet de Philandre.*
GUILLOT, *Nourricier de Lucelle.*
HORTULAN, } *Jardiniers du Roi.*
FLORIBEL,

Plusieurs Nymphes, sous la couleur des Fleurs du Parterre du Jardin du Roi.

LA ROSE, *Fleur de la Difficulté.*
LA RENONCULE, *Fleur de la Fierté.*
LE PAVOT, *Fleur du Sommeil.*
LE SOUCI, *Fleur du Tourment.*
LA VIOLETTE, *Fleur de l'Innocence.*
LA JONQUILLE, *Fleur de la Jouissance.*

TROUPE DE PEUPLES ÉLÉMENTAIRES.

LES SYLPHES, *Habitans de l'Air.*
LES SALAMANDRES, *Habitans du Feu.*
LES ONDINS, *Habitans de l'Eau.*
LES GNOMES, *Habitans de la Terre.*
TROUPE DE COCANIENS.
TROUPE D'ÉTRANGERS DE PLUSIEURS NATIONS.
GARDES DU ROI.

La Scene est au pays de Cocagne.



LE ROI DE COCAGNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le pays de Cocagne.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

ENFIN, après avoir traverſé tant de mers ;
Eſſuyé tour-à-tour mille périls divers,
De tant de fiers Géans combattu la puiſſance,

Nous sommes arrivés dans ce lieu de plaisance;
C'est par vous, sage Alquif, divin Magicien...

ALQUIF.

Sans moi votre valeur ne vous servoit de rien.
J'ai su calmer les flots, dissiper les tempêtes,
Qu'un Démon mal-faisant déchaînoit sur vos têtes;
Je vous ai conservés, me voilà satisfait.

PHILANDRE.

Qui pourra vous payer d'un si rare bienfait?

ALQUIF.

Le plaisir d'avoir pu vous rendre ce service.
Votre bras vous a su tirer du précipice
Où ces maudits Géans vous avoient entraîné;
Mais enfin sur la mer le courage est borné:
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art seul vous pouvoit garantir du naufrage,
Il l'a fait; & le prix de ce puissant secours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours.
Vivez heureux, Philandre, avec votre Lucelle,
Elle toujours constante, & vous toujours fidele;
Dans cette Isle goûtez les plaisirs les plus doux.

ZACORIN.

Oui; mais, par parenthese, en quels lieux sommes-
nous?
J'ai vu de beaux Châteaux, une belle Campagne.

ALQUIF.

Vous êtes, mes amis, au Pays de Cocagne.

ZACORIN.

Au Pays de Cocagne! allons vîte manger;
Dans quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

Oui, morgué! c'eſt bien dit, cherchons notre pitance;
Je crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN.

Depuis près de deux jours je n'ai mangé, ni bu;
Mon eſtomac en gronde, & veut être repu.

PHILANDRE.

Sommes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle!
Votre amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

Comment?

ZACORIN.

Il a raiſon; dans tous vos déplaiſirs,
Vous avalez des pleurs, vous gobez des ſoupirs,
Vous croquez des baiſers; &, dans tout le voyage...
Mais que demande ici ce groteſque viſage?

PHILANDRE.

Voyons.



SCENE II.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

JE viens savoir qui vous amene ici.

ZACORIN.

La faim, & le plaisir de vous y voir aussi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand'chere.
Quelles gens êtes-vous? Il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profession de Chevalier errant.
Ayant, pour cette Dame, eu quelque différent,
Et dans l'occasion embrassé sa querelle,
Je me suis vu contraint de partir avec elle.
Après bien des périls, un destin plus heureux
Nous a conduits enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choisir un séjour plus tranquile.
Le Roi sera ravi de vous donner asyle.
Il le faut avouer; ma foi, c'est un bon Roi,
Joyeux, de bonne humeur, à-peu-près comme moi.

PHILANDRE.

PHILANDRE.

A-t-il bien des *Sujets* ?

BOMBANCE.

Pas trop ; car son Empire
A fort peu d'étendue.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant Pays, est-ce une vérité ?

BOMBANCE.

Oui ; l'on le peut nommer un séjour enchanté ;
Et je doute qu'au monde il en soit un semblable.

ZACORIN.

Est-il vrai qu'on y passe & jour & nuit à table ;
Qu'on y marche en tout tems sans crainte des voleurs ;
Qu'on n'y souffre Avocats, Sergens, ni Procureurs ;
Que l'on n'y plaide point ; qu'on n'y fait point la guerre ;
Que, sans y rien semer, tout vient dessus la terre ;
Que le travail consiste à former des souhaits ;
Que l'on y rajeunit, & que de nouveaux traits ?...

BOMBANCE.

Il n'est rien de plus vrai ; mais prêtez-moi l'oreille,
Je vais vous raconter merveille sur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forêts,
Où l'on trouve à choisir des vêtemens tout prêts.
Veut-on manger : les mets sont épars dans nos plaines,
Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines

Les fruits naissent confits dans toutes les saisons ;
Les chevaux tout sellés entrent dans nos maisons ;
Le pigeonneau farci, l'alouette rôtie
Nous tombent ici bas du Ciel comme la pluie ;
Dès qu'on ouvre la bouche, un morceau succulent...

ZACORIN.

Ma foi, j'ai beau l'ouvrir ; il n'y vient que du vent.

BOMBANCE.

L'heure n'est pas venue ; attends que le Roi dîne.

ZACORIN.

Ils sont long-tems là-haut à faire la cuisine.
En attendant le Roi, ne nous pouriez-vous pas
Faire pleuvoir toujours ici deux ou trois plats ?

BOMBANCE.

Il n'est pas encor tems. Le Peuple Elémentaire,
Qui, sans se faire voir, met ses soins à nous plaire,
A son heure réglée à travailler pour nous.

PHILANDRE.

Un Peuple Elémentaire a commerce avec vous ?
Et quel est-il ce Peuple ?

BOMBANCE.

Un Peuple ami des hommes,
Les Sylphes, les Ondins, les Salmandres *, les Gnomes.

LUCELLE.

Comment ! vous prétendez que dans chaque élément
Il soit un Peuple ?

* *On les nomme Sa[illegible]*

BOMBANCE.

Ouï.

ZACORIN.

Quoi ! dans l'air ?

BOMBANCE.

Oui vraiment.

Les Sylphes, par exemple, entourés d'une nue....

ZACORIN.

Ils ont, pour promenade, une belle étendue.

GUILLOT.

Mais, morgué, dans le feu ?....

BOMBANCE.

Les Salmandres y sont.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les Ondins sont dans l'eau, les Gnomes dans la terre ;
Et, quoiqu'entr'eux souvent ils se fassent la guerre,
Ils savent s'accorder, pour nous faire plaisir,
Et nous servir ici selon notre desir.
Les habitans de l'air vont pour nous à la chasse,
Les Ondins font entrer les poissons dans la nasse ;
Et, quand les Gnomes ont préparé ces mets-là,
Les habitans du feu font rôtir tout cela.
Mais le Roi va venir ; il est dans son parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre :
Savez-vous quelles fleurs ?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautés,
Des Nymphes, dont l'aspect rend les sens enchantés;
Elles prennent la forme ou des lis ou des roses,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloses;
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN.

Quoi! le jardin du Roi produit de telles fleurs?
Je veux y labourer. Ces roses féminines,
Malgré tous leurs appas, peut-être ont des épines:
Mais, quand j'aurai mangé, j'irai tantôt sans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle-de-nuit;
Le tout pour éprouver si ce n'est point mensonge;
Car tout ce que j'entends ne me paroît qu'un songe.

(On entend une symphonie.)

Mais d'où peuvent venir ces sons harmonieux?

BOMBANCE.

Sans doute c'est le Roi qui rentre dans ces lieux,
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la musique;
Jusques aux animaux, chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari. Quoi! les chats & les chiens....

BOMBANCE.

Les ânes même.

ZACORIN.

Ils sont ici musiciens
Les ânes?

BOMBANCE.

Oui vraiment ; ils ont certains organes...

ZACORIN.

Et les musiciens parmi nous sont des ânes ;

Voyez la différence !

BOMBANCE.

Allez quelques momens

Admirer la beauté de nos appartemens.

Je préviendrai le Roi ; je l'entends qui s'avance.

Il va tenir conseil, & donner Audience.

GUILLOT.

Quoi ! bailler audience au milieu de ce champ !

BOMBANCE.

Les Gnomes vont bâtir un Palais à l'instant.

(Le Théâtre change, & il s'éleve un Palais bâti de sucre, dont les Colonnes sont de sucre-d'orge, & les ornemens de fruits confits.)

Hé bien ! qu'avois-je dit ?

GUILLOT.

La plaisante méthode !

Morgué, je n'ai jamais rien vu de plus commode.

PHILANDRE.

J'admire ce Palais.

ZACORIN.

Il me paroît galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout, c'est qu'il est excellent ;

Il est bâti de sucre, orné de confitures.

GUILLOT.

Morguenne, que j'allons manger d'Architectures !

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez, c'est du sucre candi.

ZACORIN.

Allons, mon cher Guillot, au plutôt goûtons-y.

BOMBANCE.

Et ces Colonnes sont faites de sucre-d'orge.

GUILLOT.

Morgué! ça me vient bien, car j'ai mal à la gorge.

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce Palais n'allez rien ravager;
Ce n'est qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

GUILLOT.

Moquons-nous de cela, morgué! vaille que vaille.

BOMBANCE.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille.
Peste soit des coquins! ils vont tout écorner.

ZACORIN.

Hélas! à notre faim vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle insolence!
Gruger notre Palais! Le Roi... Mais il s'avance.



SCENE III.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE.

Suite de Courtisans.

LE ROI.

(*Le Roi entre au bruit de la Symphonie.*)

Que chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.

(*Les Étrangers & les Courtisans sortent.*)

Bombance, demeurez ; & vous, Ripaille, aussi.
Cet Empire envié par le reste du monde,
Ce pouvoir qui s'étend une lieue à la ronde,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
Je ne suis pas heureux tant que vous pouriez croire:
Quel diable de plaisir, toujours manger & boire!
Dans la profusion le goût se ralentit ;
Il n'est, mes chers amis, viande que d'appétit.
Je me lasse sur-tout, amant de tant de belles,
De ne pouvoir trouver quelques beautés cruelles,
De ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs,
Qui par leur résistance excitent les ardeurs,
Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole:
On dit que de l'amour c'est-là la rocambole.

Je suis donc résolu ; si vous le trouvez bon,
De laisser pour un tems le Trône à l'abandon.
Le Trône cependant est une belle place ;
Qui la quitte, la perd. Que faut-il que je fasse ?
Je m'en rapporte à vous ; &, par votre moyen,
Je veux être Empereur, ou simple Citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avouerai, c'est une triste vie
De voir à tous momens prévenir son envie ;
Et, des plus friands mets l'estomac toujours plein,
N'avoir pas le loisir d'avoir ni soif, ni faim.
Les plaisirs ne sont doux qu'aprés un peu de peine.
Quittez donc pour un tems la grandeur souveraine.
Par trop d'oisiveté vos membres vous sont vains :
Servez-vous de vos pieds, faites agir vos mains ;
Et, pour trouver du goût à faire bonne chere,
Jeûnez deux ou trois jours, ce n'est pas une affaire.
Si le trop de santé vous cause des dédains,
Souffrez dans vos États deux ou trois Médecins ;
Ils vous la détruiront, je me le persuade.
Voilà mon sentiment. A vous, mon camarade.

RIPAILLE.

Oui, je crois que le Roi feroit fort sagement
De pouvoir quelquefois manger moins goulument,
Ne point laisser ses pieds, ses mains en léthargie :
Mais quitter son pouvoir, c'est ce que je dénie.

Ah! qu'il est beau de voir un peuple à ses genoux!
Pouvez-vous vous lasser de n'obéir qu'à vous?
Comment! vous vous plaignez que tout va par écuelle?
Et que la mariée est, comme on dit, trop belle?
Gardez votre Couronne, elle vous va trop bien;
Vous seriez bien penaud, si vous n'étiez plus rien.
Que l'amour du Pays, que la pitié vous touche:
Cocagne à vos genoux vous parle par ma bouche;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

LE ROI.

N'en délibérons plus. Après tout, quand j'y pense,
J'allois faire le sot de quitter ma puissance;
Peut-être dans deux jours je m'en mordrois les doigts.
Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.
A force de choisir, on prend souvent le pire.
Ripaille, je vous crois, & retiendrai l'Empire:
Et, pour récompenser ce conseil à l'instant,
Je prétends vous donner dix mille écus comptant.
Quoique l'argent ici soit fort peu nécessaire,
Il en faut pour jouer. Voyez mon Secretaire;
Faites en dresser l'ordre, & je le signerai.
Allez.

BOMBANCE.

Ce n'est pas tout, Sire; je vous dirai

Que quelques Étrangers, arrivés dans cette Isle,
Viennent vous supplier de leur donner asyle.

LE ROI.

Volontiers. Où sont-ils?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher.

LE ROI.

Fort bien. Mais cependant qu'on me fasse approcher
Les Fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ai choisies;
Elles méritent bien l'honneur d'être cueillies.
Qu'on ouvre le Jardin.



SCENE IV.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL.

Plusieurs Fleurs de différentes especes.

Le Théâtre change & représente un Jardin magnifique. Plusieurs Nymphes y sont sous la figure de Fleurs.

LE ROI.

Les brillantes couleurs !
Je ne me souviens plus du blason de ces Fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer ; mais à notre maniere,
Qu'on trouvera peut-être assez particuliere.
Les Fleurs, par leur symbole, expriment tour-à-tour
Les plaisirs, les tourmens qu'on éprouve en amour.

Le Prime verd est Espérance,
Et l'Hyacinte, Amour chagrin ;
La Marguerite, Patience ;
Et l'Immortelle, Amour sans fin.

FLORIBEL.

La Fleur d'Iris est Inconstance ;
L'Héliotrope, Attachement ;
Chevre-feuille, Concupiscence ;
Et la Pensée, Amusement.

HORTULAN.

Le Muguet est Coquetterie,
Et la Renoncule, Fierté;
La Marjolaine, Tromperie;
Et le Barbeau, Fidélité.

FLORIBEL.

Anémone est Persévérance;
Fleur de Laurier, ardent Desir;
Jonquille enfin est Jouissance,
Et Fleur de Pommier, Repentir.

HORTULAN.

Tubéreuse est dédain. Mais, dans leurs chansons, Sire,
De tous leurs attributs elles vont vous instruire.

ENTRÉE DES FLEURS.

HORTULAN *chante.*

N°. I.

Charmantes Fleurs, qui, tour-à-tour
Naissant dans le Jardin d'Amour,
De ce Dieu marquez la puissance,
De vos diverses beautés
Nos yeux sont enchantés;
Nous ne savons à qui donner la préférence:
Étalez-nous vos qualités,
Nous en ferons la différence.

ENTRÉE DES FLEURS.

LA ROSE,

Fleur de la Difficulté.

N°. II.

Entre mille Fleurs nouvelles,
L'Aurore a pris le soin de m'embellir.
Plus mes épines sont cruelles,
Plus il est doux de me cueillir.

LA RENONCULE,

Fleur de la Fierté.

N°. III.

Pour des fleurettes,
De feintes douceurs,
Nous n'avons que rigueurs.
Avec nous point d'amourettes,
Point de faveurs,
Point de fleurettes :
Nous ne livrons nos cœurs
Qu'à des ardeurs parfaites.
Dans nos retraites,
Amans trompeurs,
N'espérez pas cueillir des Fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRÉE DES ROSES ET DES RENONCULES.

LE PAVOT,

FLEUR DU SOMMEIL.

N°. IV.

Amans maltraités de vos Belles,
Ayez recours à mes Pavots :
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles.
Les ſonges amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par de douces erreurs ſauront combler vos voeux.
On n'eſt jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

LE SOUCI,

FLEUR DU TOURMENT.

N°. V.

Sans ſouci, ſans tourment,
Sans chagrin, ſans martyre ;
Sans ſouci, ſans tourment,
Nul plaiſir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amoureux empire,
Ne connoit pas le prix d'un fortuné moment.
Un tendre Amant qui ſe plaint, qui ſoupire,
Quand il obtient ce qu'il deſire,
Trouve ſon bonheur plus charmant.

Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre;
Sans souci, sans tourment,
Nul plaisir en aimant.

LA VIOLETTE,
FLEUR DE L'INNOCENCE.
N°. VI.

Je suis la simple Violette,
Je fais le plaisir de nos Champs;
Je badine, je suis folette:
Profitez-en, jeunes Amans.
Ne perdez pas ces doux instans,
Gardez-vous bien d'attendre:
Pour me cueillir il n'est qu'un tems;
Heureux qui sait le prendre!

ENTRÉE DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE,
FLEUR DE LA JOUISSANCE.
N°. VII.

Non, ce n'est plus le tems
De la persévérance;
Non, ce n'est plus le tems
Des fideles Amans.
Je couronne leurs feux, je finis leurs souffrances,
Je mets enfin le comble à leurs contentemens.
De mes faveurs quelle est la récompense?

Je ſuis le prix de la Conſtance,
Et fais ſouvent des inconſtans.
Non, ce n'eſt plus le tems
De la perſévérance;
Non, ce n'eſt plus le tems
Des fideles Amans.

ENTRÉE DE TOUTES LES FLEURS.

LE ROI.

N°. VIII.

Mais, parmi tant de Fleurs qui brillent à nos yeux,
Dis-moi ton ſentiment, laquelle te plaît mieux?

FLORIBEL *chante.*

La jalouſe Amaranthe,
Et l'Iris inconſtante
Cauſent trop de tourment:
La dédaigneuſe
Tubéreuſe
A trop d'entêtement:
A la peine je ſuccombe,
Lorſqu'il faut les arracher.
J'aime mieux la Fleur de Pêcher
Qui du premier vent tombe.

LE ROI.

Ce n'eſt pas là mon goût; j'aime les Fleurs bizarres:
Et j'en voudrois trouver quelques-unes plus rares.

SCENE V.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL, LES FLEURS, BOMBANCE, SUITE. ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Voici ces Étrangers.

LE ROI.

Ah! qu'est-ce que je vois?
L'aimable Fleur! je sens certain je ne sais quoi.....
Un frisson.... une ardeur.... un.... Je me donne au diable,
Si j'ai jamais encor senti rien de semblable.

PHILANDRE.

Permettez-nous, grand Roi, qu'embrassant vos genoux,
Nous venions en ces lieux vous prier....

LE ROI.

Levez-vous.

PHILANDRE.

Sire, des Étrangers que le destin contraire
A poursuivis long-tems....

LE ROI.

Il ne m'importe guere :
Tout ce qu'il vous plaira ; laiſſez-moi ſeulement
Faire à cette beauté mon petit compliment.

Vous brillez ſeule en cette terre,
Vous effacez la beauté de Vénus ;
Les Roſes de notre parterre
Près de vous ſont des gratte-cus.

(*Toutes les Fleurs s'en vont.*)

PHILANDRE.

Je tremble. Que veut-il par-là lui faire entendre ?

LE ROI.

Dites-moi, ma dondon, avez-vous le cœur tendre ?
Êtes-vous bien facile à vous laiſſer charmer ?

LUCELLE.

Sire, cette demande a de quoi m'alarmer.
A connoître mon cœur quel ſoin vous intéreſſe ?

LE ROI.

Je cherche une beauté qui ſoit un peu tigreſſe.
Je ſuis las que l'on vienne au-devant de mes vœux ;
Et je voudrois languir du moins un jour ou deux.
Parlez : de cet effort vous ſentez-vous capable ?

LUCELLE.

Ah ! Seigneur, à quoi tend ce diſcours qui m'accable ?

LE ROI.

A vous marquer d'abord, par l'offre de mon cœur....
En un mot, je vous aime.

LUCELLE.

Ah! pour moi quel malheur!

LE ROI.

Où donc est ce malheur, s'il vous plaît? Ma personne,
Que de tous les côtés tant de grace environne,
Qui fait tous les plaisirs d'une brillante Cour,
Pourroit vous révolter en vous parlant d'amour?

LUCELLE.

Oui, Seigneur; &, malgré toute votre puissance.....

LE ROI

Bon; voilà qui me plaît, un peu de résistance;
Cela m'étoit nouveau. Du chagrin, du dépit,
C'est de quoi justement m'aiguiser l'appétit.
Comment vous nomme-t-on?

LUCELLE.

Sire, j'ai nom Lucelle.

LE ROI.

Lucelle. Le beau nom! il rime avec cruelle.
Or çà, Lucelle, donc, grace à votre rigueur,
Vous aurez aujourd'hui ma Couronne & mon cœur.

LUCELLE.

Sire, cette offre est vaine & n'a rien qui me tente.

LE ROI.

Plus elle me rebute, & plus mon feu s'augmente;
Jamais objet ne fut plus digne de mes vœux.
Vous, qui l'accompagnez, que vous êtes heureux!
Votre fortune est faite; &, d'abord, je commence
Par vous donner à tous des charges d'importance.

(*A Zacorin.*) (*A Philandre.*)
Je vous fais Échanson; & vous mon Écuyer;
(*A Alquif.*) (*A Guillot.*)
Vous, mon grand Chambellan; & toi, mon Trésorier.

GUILLOT.

Trésorier! ah! morgué! que cette charge est bonne!
Je recevrai l'argent & ne paierai personne.

LE ROI.

Oui! Monsieur le manant, vous êtes un frippon?
Au lieu de Trésorier, soyez Porte-coton.

GUILLOT.

Porte-coton! morgué, ce nom-là m'effarouche;
Quelle charge est-cela?

ZACORIN.

Ce n'est pas de la bouche.

PHILANDRE.

Sire, je ne saurois me taire plus long-tems.
Vous nous comblez de biens sans nous rendre contens;
Retirez vos bienfaits, & me rendez Lucelle.
Le Ciel fit naître en nous une ardeur mutuelle;
Je l'adore, elle m'aime; & je perdrai le jour,
Plutôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROI.

En voici bien d'un autre. Osez-vous, téméraire,
Me parler d'un amour à mon amour contraire?

PHILANDRE.

Quoi, Sire?

LE ROI.

Taisez-vous. Si vous me raisonnez,
Je vous appliquerai du Sceptre sur le nez;

Et je vous apprendrai, chétive créature,
Si je suis en ces lieux un Monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin...

LE ROI.

Je vous trouve un plaisant étourneau :
Vous me prenez, je crois, pour un Roi de carreau.

PHILANDRE.

Je ne me connois plus, en perdant ce que j'aime ;
Et j'ose ici braver & Sceptre & Diadême.

LE ROI.

Ah! tu fais le mutin; va, sors de mes États,
Et que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
Il est bien-tôt midi, tu n'as plus que six heures ;
Et, si dans mon pays plus long-tems tu demeures...

PHILANDRE.

Le tems ne me fait rien : quand j'en voudrai partir,
Il ne faut qu'un quart-d'heure, au plus, pour en sortir ;
Mais je n'en sortirai que suivi de Lucelle :
La mort, la seule mort peut me séparer d'elle.

LE ROI.

Oh! parbleu, ç'en est trop. Holà, Gardes, à moi.
Qu'on le mene en prison.

LUCELLE.

Que faites-vous, grand Roi?

LE ROI.

Je soutiens, comme il faut, la grandeur souveraine.
Dans mon appartement menez cette inhumaine,
E ce drôle au cachot.

ALQUIF, *bas à Philandre.*

Allez ſans murmurer;
Je ſais bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE, *bas.*

Vos ordres, cher Alquif, arrêtent mon courage.

LE ROI.

Gardes, obéiſſez, ſans tarder davantage.
Suivons cette cruelle, employons tout. Morbleu!
Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau jeu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre change & représente un Sallon magnifique.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

QU'EN dis-tu, Zacorin ?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
Je dirai franchement que ce Roi de Cocagne
A la tête un peu chaude & n'entend pas raison.
Mais voilà cependant mon cher Maître en prison.

ALQUIF.

Pour l'en faire sortir je sais ce qu'il faut faire ;
Et même ton secours m'y sera nécessaire.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à parler : servez-vous de mon bras
Pour détrôner le Roi, ravager ses États,

ALQUIF.

Comme diable tu vas ! laiſſe-là ta vaillance ;
Nous n'avons pas beſoin d'une telle vengeance.
Le Peuple Élémentaire eſt déclaré pour lui,
Et nous ne ſerions pas les plus forts aujourd'hui.
Je ne veux ſeulement que jouer une piece,
A ce plaiſant Monarque, unique en ſon eſpece.
Il s'agit de tirer ton Maître de priſon,
Je ferai que le Roi perdra toute raiſon.
J'ai, parmi mes joyaux, trouvé, par aventure,
Cette bague enchantée ; elle eſt de la figure
De celle qui tantôt brilloit au doigt du Roi ;
Il s'y pourra tromper aiſément.

ZACORIN.

Je le crois.
Mais la difficulté, c'eſt de faire l'échange.

ALQUIF.

Il ſe lave les mains, peut-être, avant qu'il mange.
Otant ſon diamant, pour ne le pas ternir,
Il te le donnera, dans ce tems, à tenir ;
Et toi, ſubſtituant cette bague à la place,
Tu pourras....

ZACORIN.

Je comprends ce qu'il faut que je faſſe.
Je ſais eſcamoter, repoſez-vous ſur moi.
Mais ſera-ce pour moi le diamant du Roi ?

ALQUIF.

Ne t'embarraſſe point quel ſera ton ſalaire ;
Et ſonge ſeulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN

ZACORIN.

De vôtre diamant quel est donc le pouvoir ?

ALQUIF.

Tout aussi-tôt qu'au doigt le Roi pourra l'avoir,
Il perdra la mémoire ; une espece d'ivresse
Lui fera méconnoître amis, parens, maitresse ;
Il sera comme un fou....

ZACORIN.

Mais je crois que déjà
Il n'a pas grand chemin à faire jusques-là :
Trouvez-vous, entre nous, ce Monarque fort sage ?

ALQUIF.

S'il est fou, je prétends qu'il le soit davantage.

ZACORIN.

Mais si, perdant le peu qu'on lui voit de raison,
Il faisoit par plaisir pendre son Échanson ?

ALQUIF.

Ah ! s'il osoit commettre une action si noire,
Tu serois bien vengé.

ZACORIN.

C'est ce que je veux croire ;
Mais je serois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal ; car, dans le même instant,
Te coupant par morceaux, je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie !

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin, & n'appréhende rien.
Garde bien le secret sur tout; & que Lucelle
Ignore, ainsi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'est bien dit; elle est fille, elle pourroit jaser;
Mon Maître du secret pourroit même abuser:
Il ne manqueroit pas, par excès de tendresse,
D'en faire confidence à sa chere Maitresse.
Je connois les Amans. Tous deux n'en sauront rien;
Et le tout se fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.

Tiens, prends donc cette bague.

ZACORIN.

Et si, par sa puissance,
J'allois devenir fou moi-même par avance?
Les moqueurs sont moqués; souvent cela se voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle est au doigt.
Adieu. Je vais de l'œil conduire toute chose,
Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppose.



SCENE II.

ZACORIN *met la bague enchantée sans y penser ; & , s'appercevant que la tête lui tourne , il l'ôte de son doigt , en faisant plusieurs tours de Théâtre.*

ZACORIN *seul.*

MA foi , dans tout ceci , je crains fort pour
mes os ;
Je vois que je m'embarque un peu mal-à-propos.
Si le Roi s'apperçoit du changement de bague ,
Ou si ses Courtisans , voyant qu'il extravague....
Mais il est inutile à présent d'en parler ;
Je suis trop avancé pour oser reculer.
Quelqu'un vient , taisons-nous.



SCENE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

GRANDE, grande nouvelle !
Le Roi va triompher de la fiere Lucelle,
Elle va l'épouser pour sauver son Amant;
Et tout, pour leur hymen, s'apprête en ce moment.
Voici, pour le festin, la salle disposée;
Le Ciel y va bien-tôt envoyer sa rosée,
Les plus rares parfums y seront répandus,
Les concerts les plus doux y seront entendus,
Et, ce qui peut charmer le toucher & la vue....

ZACORIN.

A quoi bon, pour passer les cinq sens en revue,
Tout ce grand verbiage? Il faut dire: on verra,
Entendra, goûtera, sentira, touchera.
Voilà ce qui s'appelle un style laconique;
Et c'est de la façon que j'aime qu'on s'explique.
Mais, avant de goûter ces plaisirs plus qu'humains,
(Instruisez-moi;) le Roi lavera-t-il ses mains?

RIPAILLE.

Plaiſante queſtion ! S'il en a fantaiſie.

ZACORIN.

Je l'en avertirai, de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoi votre eſprit eſt-il inquiété ?

ZACORIN.

Je ſuis ſon Échanſon, j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Hé ! qu'il les lave, ou non ; allez, laiſſez-le faire.
Mais adieu. Je m'en vais trouver le Secretaire,
Pour lui faire dreſſer l'ordonnance à l'inſtant,
Qui me fera payer dix mille écus comptant.



SCENE IV.

ZACORIN *seul.*

COMME le ſexe change! ô Ciel! eſt-il poſſible
Que pour un autre Amant Lucelle ſoit ſenſible?
Philandre, mon cher Maître, hélas! que je te plains!
Si le Roi par hazard ne lavoit point ſes mains,
Tu verrois dans ſes bras la perfide Lucelle;
Et, malgré ton amour... Mais voici l'infidelle.

SCENE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'EST toi, cher Zacorin.

ZACORIN.

Eh! oui vraiment, c'eſt moi,
Qui raiſonnois tout ſeul ſur votre peu de foi;
Après tant de ſermens, allez, le tour eſt traître.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton Maître?
Le Roi me menaçoit de le faire mourir:
Quand je puis le ſauver, l'aurois-je vu périr?

ZACORIN.

Chanſons que tout cela ! Vous voulez être Reine.

LUCELLE.

Ah ! par de tels diſcours n'augmente pas ma peine.
Pour te déſabuſer, écoute mon projet ;
J'eſpere que bien-tôt il aura ſon effet.
Tu vois bien que le Roi veut des beautés cruelles,
Parce qu'en ſon Pays il en eſt peu de telles ;
Mes refus ne feroient que redoubler ſes feux,
Et je prends le parti de répondre à ſes vœux ;
De le feindre, du moins : me trouvant ſi traitable,
Il pourra ſe guérir de ſon amour.

ZACORIN.

Du diable !
Allez ; avant ce tems, Zacorin pourra bien.....
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.



SCENE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FÉLICINE, BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

GRANDE Reine, je viens, de la part de mon Maître,
Vous dire que bien-tôt vous le verrez paroître:
En attendant, voici deux Dames de sa Cour,
Qu'il honore du nom de vos Dames d'atour;
Et comme toutes deux sont sages & prudentes,
Elles vous serviront aussi de Gouvernantes.



SCENE VII.

LUCELLE, FÉLICINE, FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

QUoi! pour me gouverner il choisit des enfans?

FÉLICINE.

Des enfans, dites-vous? Nous avons cinquante ans.

ZACORIN.

Cinquante ans! Eh! comment cela se peut-il faire?
Vous en paroissez dix.

FÉLICINE.

Il faut te satisfaire,
Et contenter ici ta curiosité.
Comme après cinquante ans se passe la beauté,
Les femmes du pays, ayant atteint cet âge,
N'en ont point de dépit: elles ont l'avantage
De retourner soudain à l'âge de dix ans,
Et rentrent, sans hyver, de l'Automne au Printems.

ZACORIN.

Si nos Dames savoient de ce Pays l'usage,
Combien entreprendroient dès demain le voyage!

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir.

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir ;
Et, comme on rajeunit, sans perdre la mémoire,
Des cinquante ans passés on rappelle l'histoire ;
On prévient les périls, on sait se dérober
Des pieges des Amans où l'on a pu tomber.

ZACORIN.

Quelques-uns autrefois vous ont-ils attrapée ?

FORTUNATE.

Oh ! que oui ; mon enfant, j'ai tant été trompée....
Mais je suis aguerrie ; &, pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attrapper se levera matin.

ZACORIN.

Si bien donc, désormais, que vous serez plus fine,
Et vendrez votre son mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'est point effacé,
Faites-nous un récit de votre tems passé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans, je fus trop innocente ;
Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente ;
C'étoit un Écolier, jeune, joli, bien fait ;
Mais le petit frippon étoit un indiscret.
A vingt ans, j'en pris un qui me parut plus sage ;
Mais il étoit jaloux, jaloux jusqu'à la rage.
A trente ans, je fis choix d'un vieillard amoureux ;
Il s'efforçoit en tout de prévenir mes vœux ;
Le bon-homme faisoit tout ce qu'il pouvoit faire ;
Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi plaire.

Enfin, sur mes vieux jours, voulant goûter de tout,
Et des vieilles du tems me conformer au goût,
Je pris un petit-Maître. Ah! la maudite engeance!
Qu'il m'a fait de chagrin & causé de dépense!
Pour me récompenser de mes soins bienfaisans,
Il en entretenoit une autre à mes dépens.

ZACORIN.

A présent des Amans connoissant le manége,
Bien huppé qui pourra vous attraper au piege.
Et vous, ma belle Dame, à votre air sérieux,
On pourroit présumer que vous avez fait mieux.

FÉLICINE.

Encor pis. En prenant un chemin tout contraire,
Jusques à quarante ans je fus prude & févere:
J'accablai de rigueurs les plus tendres Amans,
Je méprisai leurs soins, leurs doux empressemens;
A la fin, se lassant de me voir inhumaine,
Il déserterent tous & briserent leur chaîne;
J'en fus piquée au vif, à ne vous rien celer,
Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeller:
J'avois pris leur amour, eux mon indifférence;
Leurs yeux étoient ouverts, & les miens sans puissance.
Lorsque je me vis seule & sans adorateurs,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs!

ZACORIN.

Dieu sait si vous allez, après cette aventure,
Vous bien dédommager?

FÉLICINE.

Oh! je vous en assure.

FORTUNATE, *à Félicine.*

Il faudra désormais nous conduire avec art:
Je fus trop tôt coquette, & vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'être point la dupe, en quoi qu'on se propose,
Ma foi, l'expérience est une belle chose.

FÉLICINE, *à Lucelle.*

Réglez-vous là-dessus, mon enfant; évitez,
En toute occasion, les deux extrêmités.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux Gouvernantes,
Qu'un long âge & l'épreuve ont rendu si savantes.

LUCELLE.

Quand j'épouse le Roi, qu'ai-je besoin de vous?

FORTUNATE.

Hé! nous vous instruirons à mener un époux:
Vous apprendrez par nous à le rendre fidele,
A faire qu'à ses yeux vous soyez toujours belle,
Et que de vos liens il ne puisse échapper;
Nous vous apprendrons tout, & même à le tromper.

ZACORIN.

Comment! à le tromper, lorsqu'à vous il se fie?

FÉLICINE.

C'est façon de parler, pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la servir.

ZACORIN.

C'eſt fort bien fait, vraiment.
Mais, ſous terre, je ſens un certain mouvement.

FÉLICINE

Ce que vous allez voir, c'eſt l'ouvrage des Gnomes,
Habitans de la Terre, inviſibles aux hommes.
Les habitans de l'Onde, & de l'Air, & du Feu,
Pour apporter les mets, arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le Roi vient; paroiſſez moins triſte, je vous prie.
Nous allons donner ordre à la cérémonie.
Quand vous aurez dîné, le Roi vous conduira
Au Temple de Comus, où l'on vous mariera;
Du Temple ſur un Trône & magnifique & leſte;
Du Trône.... Adieu. Tantôt on vous dira le reſte.



LE ROI.

Venez, Reine; il eſt tems de nous placer à table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROI.

Il eſt aſſez paſſable.

ZACORIN *l'examine, & éternue ſur la main du Roi.*

Que je le voie un peu.

LE ROI, *prenant une ſerviette, s'eſſuie la main.*

Peſte ſoit du vilain,
Du mal-propre, qui vient de cracher ſur ma main!

ZACORIN.

Sire, c'eſt mon défaut; & toujours j'éternue,
Lorſqu'un beau diamant vient m'éblouir la vue.

LE ROI.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je m'en vais l'eſſuyer;
Et, vous lavant les mains.....

LE ROI.

Encor! va-t-en au Diable,
Et laiſſe-moi, maraud, enfin me mettre à table.
Que l'on ſerve au plutôt.

ZACORIN, *à part.*

Tous mes efforts ſont vains;
Rien ne peut l'obliger à ſe laver les mains.

(On entend un air de ſymphonie, ſur lequel les Sylphes & les Salamandres deſcendent du Ciel ; & apportent les mets que les Ondins & les Gnomes ſervent ſur table. Pluſieurs fontaines de vin coulent au buffet, & tombent dans des cuvettes.)

ZACORIN *continue.*

Quelle profuſion ! l'agréable mêlange !
Allons, buvons toujours, attendant que je mange.

LE ROI, *ſe mettant à table avec Lucelle.*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au Roi.

ZACORIN.

Bon ; c'eſt-là mon emploi.
Goûtons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, à boire au Roi.

GUILLOT.

A boire au Roi.

ZACORIN, *au buffet.*

Parbleu ! donnez-vous patience.
Il faut bien de ces vins faire la différence,
Pour que ſa Majeſté boive au moins du meilleur.

(Il préſente une coupe au Roi.)

Sire, en voilà du goût de votre ſerviteur.

LE ROI.

Allons, à la santé de la future Reine ;
Rasade.

ZACORIN.

Tope, Sire ; elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le Roi boit.

BOMBANCE.

Taisez-vous ; vous nous étourdissez.
(*Aux Musiciens.*)
Et vous, chantez ces airs pour l'Hymen.

UN MUSICIEN.

C'est assez.

ON CHANTE.

N°. IX.

C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour :
Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle ;
Les Jeux, les Ris, les Graces, tour-à-tour,
Vont écarter les chagrins de ta Cour.
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.
Le flambeau du jour
Ne répand point une clarté plus belle
Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

LE ROI, *à Lucelle.*

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles.

(*Aux Musiciens.*)

Vous, dont la voix charmante enchante nos oreilles,
Assemblez, par vos chants, les oiseaux d'alentour;
Qu'ils viennent tous ici pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

N°. X.

Quittez vos feuillages,
Tendres habitans des forêts;
Volez, venez en ce Palais
Y faire entendre vos ramages.

(*On entend le ramage des oiseaux.*)

De vos chants mélodieux,
Rossignols, remplissez ces lieux.

(*La symphonie imite le chant des Rossignols.*)

Et vous, aimables Tourterelles,
Inspirez-nous
Vos ardeurs fidelles.

(*La symphonie imite le chant des Tourterelles.*)

(*Ensuite un Merle siffle.*)

Insolens oiseaux, taisez-vous;
En vain votre voix s'apprête
A se mêler à des concerts si doux.

(*La symphonie imite le chant des Coucous.*)

Fuyez, Hiboux; fuyez, Coucous:
Vous ne serez pas de la fête.

LE ROI, *se levant de table.*

Ils en pourroient bien être, & mon cœur en murmure :
Ces vilains oiseaux-là sont de mauvais augure.

SCENE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, LUCELLE, ZACORIN, &c.

RIPAILLE.

SIRE, pour votre hymen on a tout préparé :
Le Grand-Prêtre est au Temple, & l'Autel est paré.

LUCELLE, *bas.*

O Ciel ! quel coup de foudre !

LE ROI.

Allons, charmante Reine.

RIPAILLE.

Si votre Majesté vouloit prendre la peine,
Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROI.

Très-volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

ZACORIN.

En voilà.

(Il répand le cornet d'encre sur la main du Roi & sur l'ordonnance.)

LE ROI.

Ah ! le maudit butor !

ZACORIN.

Sire, excusez mon zele.

LE ROI.

Vîte de l'eau. Toujours quelque frasque nouvelle !
O le plus étourdi d'entre tous les humains !

ZACORIN, *apportant le bassin & l'aiguiere.*

Je le savois bien, moi, qu'il laveroit ses mains.

LE ROI.

Il faut que j'aie ici bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon ordonnance ;
Allons vîte en dresser une autre.



SCENE X.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT, GARDES, &c.

(*Le Roi quitte sa bague pour se laver les mains ; &, dans ce tems, Zacorin lui présente la bague enchantée, à la place de la sienne, que le Roi met à son doigt.*)

ZACORIN.

En vérité,
Quand il faut vous servir, j'ai tant d'activité,
Sire, que, fort souvent, quand mon devoir m'abuse...
Enfin, quoi qu'il en soit, je vous demande excuse.

LE ROI, *ayant au doigt la bague enchantée.*

D'où me vient tout-à-coup cet éblouissement ?
Je ne sais où je suis. Quel soudain changement !...

ZACORIN, *à part.*

La bague va jouer son jeu ; laissons-la faire.

LE ROI, *extravagant.*

Que faites-vous ici, femelle téméraire ?

BOMBANCE.

C'est la Reine, Seigneur.

LE ROI.

Reine! de quel pays?

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROI.

Comment! mes États envahis
Auroient donc tout d'un coup ainsi changé de maître?

BOMBANCE.

Que veut dire le Roi? Je n'y puis rien connoître.

LUCELLE.

Il paroît en effet qu'il perd le jugement.
(*Bas.*)
Serois-je assez heureuse, en cet événement?....

BOMBANCE.

L'amour auroit-il pu lui troubler la cervelle?
Quoi! Sire, dans le tems que l'aimable Lucelle
Doit être votre Épouse, & qu'un nœud glorieux?...

LE ROI.

Comment donc mon épouse! ôtez-vous de mes yeux.
(*Bombance sort.*)
Je vous trouve plaisant.

GUILLOT.

Sa bile se remue.
S'il lui prenoit envie..... Otons-nous de sa vue.
(*Il sort.*)

LE ROI.

Et vous aussi, ma mie, au plûtôt détalons;
Cherchez fortune ailleurs; tournez-moi les talons.

LUCELLE, *à part.*

Que je conçois d'espoir de cette frenésie!
Lui puisse-t-elle, hélas! durer toute la vie!
Cependant délivrons Philandre, si je puis.
(*Elle sort.*)

LE ROI.

Gardes.

UN GARDE.

Seigneur.

LE ROI.

Voyez là-dedans si j'y suis.



SCENE

SCENE XI.

LE ROI *dans sa folie*, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

LE ROI.

AH! Prince, demeurez; vous m'êtes nécessaire.

ZACORIN, *à part.*

Moi Prince? voici bien encore une autre affaire!

LE ROI.

Je vous avois prié de dîner avec moi;
Mais vous voyez.....

ZACORIN.

Je vois que nous avons de quoi.

(*Zacorin se met à table avec le Roi.*)

Allons, dînons, Seigneur.

LE ROI.

Contez-moi quelque histoire.

ZACORIN.

Une histoire à présent? Ma foi, parlons de boire,
Ou plûtôt de manger.

LE ROI.

Agissez sans façon.

Seroit-ce votre avis, dites-moi, Prince....

ZACORIN, *la bouche pleine.*

Non.

LE ROI.

Qu'oubliant tous les soins que je dois à l'Empire,
Je prisse une moitié qui, comme un Diable....

ZACORIN.

Pire.

LE ROI.

Me causeroit, peut-être, un chagrin inoui;
Vous connoissez le sexe, il est bien mauvais....

ZACORIN.

Oui.

LE ROI.

Je n'en ferai donc rien, & je veux vous en croire,
Prince; votre conseil mérite bien....

ZACORIN.

A boire.



SCENE XII.

LE ROI *dans sa folie*, RIPAILLE, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

LE ROI.

QUE voulez-vous ?

RIPAILLE.

Seigneur, c'est un autre papier.

LE ROI.

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour Auteur ! sa Majesté se raille.
Quoi ! méconnoissez-vous le fidele Ripaille,
Sire ?

LE ROI.

Ripaille soit. Que voulez-vous ? voyons.

RIPAILLE.

Vous prier de signer l'Ordonnance.....

LE ROI.

Lisons.
Que l'on paye à Ripaille, en especes valables,
Dix mille écus comptant.... Allez à tous les Diables.
Comment ! dix mille écus seroient ainsi donnés ?
Seigneur, qu'en dites-vous ?

ZACORIN.

Oui-dà ! c'eſt pour ſon nez !
Ah ! voyez donc, c'eſt bien ainſi qu'on vous emboiſe !
(*A Ripaille.*)
Allons, tirez.

SCENE XIII.

LE ROI *dans ſa folie*, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

ZACORIN.

A vous, Majeſté Cocagnoiſe.

LE ROI.

Oui-dà, tope.

SCENE XIV.

LE ROI, *dans sa folie* LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

Seigneur, je reviens sur mes pas.
Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas.
De la triste prison où Philandre respire,
On m'interdit l'approche ; & j'ose ici vous dire....

LE ROI.

Qui l'a mis en prison ?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROI.

Vous êtes folle, ou moi. Pourquoi ? Quand ? Et
comment ?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très-véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre Diable.

LE ROI.

Tenez, voilà ma bague, allez l'en retirer;
Le Geolier, la voyant, vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontés!

SCENE XV.

LE ROI, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

LE ROI, *ayant quitté sa bague, rentre dans son bon sens.*

N'Est-ce point rêverie?
Il me semble sortir de quelque léthargie;
Je suis tout ébloui de tout ce que je vois;
Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.
Holà, l'ami, dis-moi, n'as-tu point vu Lucelle?

ZACORIN *ivre.*

Lucelle? Palsembleu! vous me la donnez belle;
Vous l'avez envoyée auprès de son Amant.

LE ROI.

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment!

LE ROI.

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes....
Où suis-je?

ZACORIN.

Par ma foi, vous êtes dans les vignes.

LE ROI.

D'où peut venir cela?

ZACORIN.

C'est que vous avez bu.
Tenez, à vos discours, je l'ai d'abord connu.
Sire, allez vous coucher, vous ne sauriez mieux faire.

LE ROI.

Ah! voilà, pour ma noce, un beau préliminaire.
Que va dire Lucelle? Ah! Prince malheureux!
Qu'en dira l'avenir? Que diront nos neveux?

ZACORIN.

Adieu, mon cher ami, mon cher Roi de Cocagne.
Que dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne!

LE ROI.

Comment donc! conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux.
Mais, si vous m'en croyez, conduisons-nous tous deux.

Pour moi, comme pour vous, également je tremble;
Du moins, si nous tombons, nous tomberons ensemble.
Je suis tout-à-fait ivre, & vous ivre à demi;
Il n'y paroîtra plus, quand nous aurons dormi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

Mon Maître est libre enfin ; mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à son doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obstine à la vouloir porter :
A la fin, alarmé de son extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le silence ;
Lorsque, prenant sa course & fuyant vers ces lieux,
Elle s'est tout-à-coup dérobée à mes yeux.
Philandre suit ses pas, pleure, se désespere ;
Et moi je suis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir si vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le cele pas.
Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice,
Pour que du diamant le Roi se resaisisse ;

Il seroit bien plus fou que la premiere fois,
A l'hymen de Philandre il donneroit sa voix,
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
Attends ici Lucelle, elle y viendra peut-être;
Je vais, de mon côté, tâcher de la trouver.
J'ai trop bien commencé, pour ne pas achever.

SCENE II.

ZACORIN *seul.*

NOTRE Roi de Cocagne en ce moment sommeille;
Et nous pourrons fort bien, avant qu'il se réveille,
Partir d'ici sans bruit. Mais, non, n'en faisons rien.
Pourquoi quitter des lieux où nous sommes si bien.
Lucelle.... Ah! la voici.



SCENE III.

LUCELLE *folle*, ZACORIN.

LUCELLE.

Voyez quelle insolence!
Ah! je vous montrerai si je suis en démence,
Mesdames les guenons. Hé! vous voilà, mon cher!
Depuis une heure & plus, je suis à vous chercher.
Eh bien donc! à propos, à quand notre hymenée?
Quelle raison en peut retarder la journée,
Ou plûtôt le moment? Car enfin, nos amours....
Mais, pour en revenir à mes premiers discours,
J'ai donné le fouet à mes deux Gouvernantes,
Qui vouloient avec moi faire les insolentes,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est, parbleu, bon là!
Ces Dames avoient bien affaire de cela.
Mais quittez cette bague; elle est cause, Madame,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ma flamme?...
Objet de mes desirs, mon amour.....

ZACORIN.

Oh! parbleu,
Madame, finissons au plutôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons, courons, volons dans quelque Isle déserte:
Que ta vue, à la mienne à tous momens offerte,
Puisse, par ses rayons, répondre à cette ardeur
Que des traits si charmans allument dans mon
cœur.

ZACORIN.

Quel galimatias! Si sa folie augmente,
Je crains bien qu'à la fin le Diable ne me tente.
Nous sommes ici seuls, personne ne nous voit;
Par ma foi, laissons-lui le diamant au doigt,
Et voyons-en la suite.

LUCELLE.

Acheve ton ouvrage,
Amour; jadis tes mains pétrirent ce visage,
Rends sensible son cœur.

ZACORIN.

Courage, Zacorin;
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin;
Et, sans considérer où tout ceci m'embarque......

(*Il veut l'embrasser.*)

SCENE IV.

LE ROI *dans son bon sens*, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROI.

Ah ! je vous y prends donc !

ZACORIN.

Peste soit du Monarque !
Il vient mal-à-propos.

LE ROI.

Me faire un tel affront !
Quoi ! me vouloir planter des cornes sur le front !
Quoi ! sur un front Royal orné du diadême !

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROI.

Ah ! quelle audace extrême !
Comment m'oser trahir par telles actions !

ZACORIN.

On trahiroit son pere en ces occasions.

LE ROI.

Et vous, qui dans l'abord faisiez tant la farouche,
Vous, que je destinois au plaisir de ma couche,
Vous n'auriez pas, je pense, appellé du secours ?

LUCELLE.

Quel es-tu pour tenir de ſemblables diſcours ?
Eſt-ce à toi de régler mon amour ou ma haine?
J'aime ce Cavalier, n'en vaut il pas la peine ?
Qui peut en murmurer ? Je ſuis Reine, je croi.

LE ROI.

Pas tout-à-fait encor, mais pour moi je ſuis Roi ;
Et, quand il me plaira, vous deviendrez ſujette.

LUCELLE.

Le joli Roitelet !

LE ROI.

La plaiſante Reinette !

LUCELLE.

Oui, vous avez beau dire & vous mettre en courroux,
Je l'aime & je prétends en faire mon Époux.

LE ROI.

Elle eſt enſorcelée ; aimer cette figure !

ZACORIN.

Hélas ! c'eſt malgré moi, Sire, je vous aſſure :
Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits,
Pour que vous puſſiez plaire autant que je lui plais.

LE ROI.

Ah ! vous lui plaiſez donc, vieux maſque de ſatyre,
Et vous avez encor le front de me le dire !
Nous allons voir cela. Madame, en ce moment,
Renoncez pour jamais à cet indigne Amant,
Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Hé bien ! à la bonne heure ;
Je l'aimerai toujours.

ZACORIN.

Quoi ! souffrir que je meure !
Haïssez-moi plûtôt.

LUCELLE.

Ah ! ne l'espérez pas ;
Je prétends vous aimer au-delà du trépas.
Mourez, & soyez sûr.....

ZACORIN.

Le Diable vous emporte !
Je me passerai bien d'être aimé de la sorte.

LE ROI.

Holà, Gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéir ;
Je vais tout employer pour me faire haïr.
Je vais lui chanter pouille, & je me persuade
(*A Lucelle.*)
Que vous serez content. La laide ! la maussade !
La vieille ! la guenon !

LUCELLE.

Que ce transport m'est doux !
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux ;
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'est pas un amour, morbleu ! c'est une rage.

LE ROI.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah! laissez-moi du moins recevoir ses adieux.

ZACORIN.

(*A Lucelle.*) (*Au Roi.*)
Morbleu, retirez-vous! Seigneur, un mot, de grace.

LE ROI.

Non, ç'en est fait.

ZACORIN.

O Ciel! que faut-il que je fasse?
Arrachons-lui la bague, il n'est que ce moyen.

SCENE V.

LE ROI, PHILANDRE, LUCELLE ZACORIN.

PHILANDRE.

DANS l'état où je suis, non, je n'écoute rien.
Sire, me retirant d'une prison affreuse,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuse;
Je renonce à ma grace, & je viens en ces lieux,
Puisque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROI.

Que, Diable, celui-ci vient-il encor me dire?
Tout ce qu'il te plaira, vis, meurs, respire, expire;
Creve, si tu le veux, je le trouverai bon.
Mais, dis-moi, qui t'a pu tirer de ta prison?

PHILANDRE.

C'est vous-même, Seigneur.

LE ROI.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

Je n'ai, pour en sortir, eu d'ordre que le vôtre.

LE ROI.

Tu te moques de moi, je n'y songeai jamais ;
Mais, puisque ç'en est fait, sois sage désormais.

PHILANDRE.

Ah ! laissez-moi du moins m'adresser à Lucelle.
(*A Lucelle.*)
Après tant de sermens, cœur volage, infidelle.....

LUCELLE.

Que me demandez-vous ? que vous ai-je promis ?
Je veux perdre le jour, si jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux ! quelle cruauté ! quoi ! la parjure oublie
Qu'elle doit à mon bras son honneur & sa vie !

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien ; c'est à ce cher Amant,
Qui va mourir pour moi dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah ! la maudite bague !

LUCELLE.

En un mot, je l'adore,
Ce charmant Cavalier.

PHILANDRE.

O Ciel ! qu'entends-je encore ?
Lucelle perd l'esprit, il n'en faut plus douter.

Tantôt, à ses chagrins se laissant emporter,
Ses sens se sont troublés; ma prison en est cause.

ZACORIN.

Seigneur, permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre; &, dans un tel malheur,
Je veux m'abandonner à toute ma douleur.
(*Au Roi.*)
C'est vous, cruel!....

LE ROI.

Comment! quel est donc ce langage?
Je joue ici, me semble, un plaisant personnage.
Quoi! traiter de la sorte un Amant couronné,
Qui de mille vertus se trouve assaisonné!

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin, belle Lucelle,
Vous vous obstinez donc à demeurer fidelle?
Hé bien! il faut mourir; mais, avant ce moment,
Ne me refusez pas du moins ce diamant:
Il me rappellera votre charmante idée
Jusqu'au dernier soupir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée.
Cher Amant, le voici.
(*Lui donnant le diamant.*)

LE ROI.

Que veut dire cela?
Comment! mon diamant!

ZAÇORIN, *rendant le diamant au Roi.*

(A part.) Ah! Sire, le voilà.
Je respire, & n'ai plus à craindre pour ma vie.
Le Roi va, Dieu merci, rentrer dans sa folie.

LUCELLE *dans son bon sens.*

Que vois-je? quel objet se vient offrir à moi?
Philandre, cher Philandre, est-ce vous que je voi?
Hélas! d'où sortez-vous, & d'où viens-je moi-même?

PHILANDRE.

Elle me reconnoît. Ah! ma joie est extrême!
Lucelle en son bon sens, quel heureux changement!
Qui pouvoit lui causer ce triste égarement?

ZACORIN, *bas à Lisette.*

La bague qu'à l'instant le Roi vient de reprendre:
Mais ce sont des secrets qu'on saura vous apprendre.

PHILANDRE, *bas.*

Quoi! ne puis-je savoir en peu de mots?...

ZACORIN, *bas.*

Hé bien!
C'est un tour qu'a joué notre Magicien.

LE ROI *dans sa folie.*

Où suis-je? quel transport... C'est l'Enfer qui m'appelle.
Non, c'est la jalousie. Hé bien! que me veut-elle?
Me voilà. Quels Démons, par leur brûlante ardeur,
Me dévorent?... *Je sens tout l'Enfer dans mon cœur.*

PHILANDRE, *bas à Zacorin.*

Allons trouver Alquif; il ſaura nous inſtruire
Comment dans tout ceci nous devons nous conduire.
Toi reſte, Zacorin, pour obſerver le Roi.
Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

SCENE VI.

LE ROI *dans ſa folie*, ZACORIN.

LE ROI.

OUI, le Sceptre me peſe, il faut que je le quitte;
Il traîne trop de ſoins, trop d'ennuis à ſa ſuite:
Oui, je le quitterai, tous vos efforts ſont vains;
Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,
Choiſir pour ſucceſſeur un Prince débonnaire,
Sage, bienfait, prudent. Ah! voici mon affaire.



SCENE VII.

LE ROI *dans sa folie*, ZACORIN, GUILLOT.

LE ROI.

SEIGNEUR, montez au Trône, & commandez ici.

GUILLOT.

Connoissez-vous Guillot, *pour lui parler ainsi?*

ZACORIN.

Je ne m'attendois pas à ce trait de folie;
Mais il faut l'appuyer.

LE ROI.

Allons donc, je vous prie,
Régnez; je vous remets mon Trône & mes États.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

Quoi! tu peux refuser l'offre d'une couronne?

GUILLOT.

C'est pour se gauberger, morgué! qu'il me la donne!

ZACORIN.

Non, vraiment; c'est le sort qui décide pour toi.
Chacun, dans ce pays, à son tour devient Roi;
Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être?
Mais dès demain, possible, on va m'envoyer paître.

ZAÇORIN.

Et, quand cela seroit, que t'importe, innocent?
Il est beau de régner, ne fût-ce qu'un instant.

GUILLOT.

Morgué! ce Trône est haut, & j'en crains fort la chûte:
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre seule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos soins à vous y maintenir.

LE ROI, *ôtant sa Couronne.*

Cette Couronne est due à votre auguste tête.

GUILLOT.

Ah! mon auguste tête est, Sire, toute prête;
Morgué, boutez dessus.

LE ROI.

Prenez le Sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien. Me voilà donc à présent Souverain?

ZACORIN, *ôtant le manteau du Roi.*

Quand ce Manteau Royal sera sur vos épaules.

GUILLOT.

Cette cérémonie est, morgué, des plus drôles;
Jamais si plaisamment je ne fus habillé.
A quel jeu jouons-nous?

ZACORIN.

C'est au Roi dépouillé.

LE ROI.

Que parlez-vous de jeu? vous croyez qu'on se raille?
Montez, montez au Trône.

GUILLOT, *montant sur le Trône.*

Allons, vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce Monarque est bien fou; mais je trouve aujourd'hui,
Que le pauvre Guillot est aussi fou que lui.

LE ROI.

Votre nom?

GUILLOT.

C'est Guillot, Sire, à votre service.

LE ROI.

Que de ce nom fameux Cocagne retentisse;
Et qu'au son de la trompe on entende crier,
» Vive le Roi Guillot! vive Guillot premier!

GUILLOT, *sur le Trône.*

Vous souhaitez qu'il vive ; hé bien! à la bonne heure :
Et moi je tâcherai d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué, que de plaisir! te voilà Roi, Guillot ;
Tu vas boire, parguenne, en tirelarigot;
Tu dormiras trois jours, si tu veux, tout de suite ;
Personne n'aura rien à voir à ta conduite;
Drès que tu parleras, comme t'as de l'esprit,
Tout chacun s'écriera, morgué! que c'est bien dit!
Droits comme des piquets, campés dans ton passage,
Les Courtisans flatteux viendront te rendre hommage.
Les beautés de la Cour s'en vont être à ton choix :
Tu n'auras qu'à chiffler & remuer les doigts,
Tretoutes s'en viendront, sans faire les rétives....
Morguenne! que les Rois ont de prérogatives!



SCENE

SCENE VIII.

LE ROI, *dans sa folie*, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

SEIGNEUR, que m'apprend-on, & qu'est-ce que je vois?
Vous voulez nous donner un Paysan pour Roi?
D'un si bizarre choix que pouvez-vous attendre?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le saisisse, & qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment!

GUILLOT.

Oh dame! on m'obéit ici.
Ce ne sont pas des jeux d'enfans que tout ceci.
Apprenez qu'à présent je suis votre Monarque.

LE ROI.

Sire, à votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyez pas que jamais cela soit.
Je garde cette bague, & ma main ne la donne
Qu'au Prince à qui l'État remettra la Couronne.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Dites-moi, dans ces lieux qui vous rassemble tous?
Quel dessein est le vôtre? & que demandez-vous?
On ne me répond point: il semble que l'on craigne.
Que fais-tu là, maraud, sur mon Trône?

GUILLOT.

Je regne.

LE ROI.

Tu regnes, & sur qui?

GUILLOT.

Sur les Cocaniens,
Autrefois vos sujets, & maintenant les miens.

LE ROI.

Que tout ce que je vois m'étourdit & m'étonne!
Quoi! mon Manteau Royal, mon Sceptre, ma Couronne!
Ripaille, vous plaît-il de m'éclaircir ceci?

RIPAILLE.

Apparemment, Seigneur, cela vous plaît ainsi.

LE ROI.

Ils ont perdu l'esprit. Approchez-vous, Bombance.



SCENE IX.

LE ROI, *dans son bon sens*, BOMBANCE, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

MON Roi dans cet état! que faut-il que je pense?
Un autre revêtu du souverain pouvoir!

LE ROI.

Ma foi, je le demande, & ne le puis savoir.

GUILLOT.

Paix-là, Messieurs, paix-là, s'il vous plaît, qu'on se taise;
Et qu'on me laisse ici régner tout à mon aise.

BOMBANCE.

Je vois qu'ici chacun extravague à son tour;
C'est un sort que l'on a jetté sur votre Cour.

LE ROI.

Comment un sort?

RIPAILLE.

Seigneur, permettez-moi de dire
Que vous m'avez paru deux fois dans le délire;

Et que tantôt Lucelle, à tous vos Courtisans,
A tenu des discours dépourvus de bon sens.

BOMBANCE.

Il faut approfondir....

(On entend des violons.)

Au Diable la Musique!
C'est bien prendre son tems, quand un pouvoir magique....

GUILLOT, *se réveillant en sursaut, tombe du Trône en bas, & les renverse tous.*

Place, place, voilà le Roi qui va passer.

LE ROI.

Peste soit du lourdaud qui me vient fracasser!
Je crois que j'en serai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un Roi de poids; mais ce n'est pas ma faute.
Ces maudits violons m'ont réveillé d'abord.
Je suis fâché pourtant d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce désordre extrême,
Et donner un remede à tout ceci?



SCENE X & *derniere.*

LE ROI, *dans son bon sens*, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF, PHILANDRE, ZACORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même:
Mais il faut que le Roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensés dans ce jour.

BOMBAMCE.

Sire, il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROI.

Bon! il n'en reste pas dans mon cœur étincelle;
Mais que fait mon amour, s'il vous plaît, à ceci?

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un Génie, amoureux de la belle Lucelle,
Est devenu jaloux de votre amour pour elle;
Et, par un trait malin, s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROI.

Mais, parbleu! ce Génie a bien peu de cervelle;
Que ne s'en prenoit-il à l'Amant de Lucelle?
Mais pour vous, qui vous a révélé tout cela?

ALQUIF.

Les Enfers.

LE ROI.

Les Enfers! C'est comme à l'Opéra.

BOMBANCE.

Vous connoissez quelqu'un dans ce pays, sans doute?

ALQUIF.

Oh! ce sont des secrets où vous ne voyez goutte.
Il suffit que je veux être de vos amis.
Qu'en son premier état ici tout soit remis,
Que l'on n'y parle plus que de réjouissance.
Reprenez votre bague avec votre puissance,
Mais pour en mieux user; & que ces deux Amans
Trouvent dans votre Cour la fin de leurs tourmens.

RIPAILLE.

Et cette bague-ci?

ALQUIF.

C'est un autre mystere.
Nous prendrons notre tems pour vous conter l'affaire.

(Ici on ôte à Guillot ses ornemens Royaux pour les remettre au Roi.)

GUILLOT.

Mais je veux régner, moi.

ALQUIF.

Tu seras plus heureux
En vivant avec nous en Bourgeois de ces lieux.

LE ROI.

Vous y pouvez bien vivre à votre fantaisie.
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie,
Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux Amans;
Que tout s'accorde ici pour leurs contentemens.

ZACORIN.

C'est bien parler cela : ce doux retour me gagne;
Et vive le Pays & le ROI DE COCAGNE!

Fin du troisieme & dernier Acte.



DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans de Cocagne & plusieurs Étrangers de diverses Nations arrivent en dansant.

UN COCANIEN ET UNE COCANIENNE.

QUE chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Dans la joie & l'abondance,
Tout comble ici nos desirs.
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Le jour fini recommence
Dans d'agréables loisirs.
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Que l'on chante, que l'on danse:
Loin de nous pleurs & soupirs.
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

ENTRÉE

DE COCANIENS ET DE COCANIENNES.

UN COCANIEN.

N°. XI.

Ici tout s'empresse à nous plaire:
Les Ris, les Amours,
Le vin, la bonne chere
Y regnent toujours.
La santé fait notre richesse;
Le plaisir prévient nos souhaits:
L'aimable jeunesse
Y renaît sans cesse;
Soucis & regrets
N'y naissent jamais.



VAUDEVILLE.

ENTRÉE DES ÉTRANGERS.

UNE ÉTRANGERE.

N°. XII.

Dès longtems nous sommes en voyage,
Sans en voir finir le cours.
Nous cherchons par-tout un Peuple sage,
Pour y passer d'heureux jours.
Faut-il aller en Asie, en Afrique ?
Hé! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela;
Non pas même à l'Amérique.

UN ÉTRANGER.

Où trouver de la délicatesse ?
Où sert-on sans intérêts ?
Où boit-on sans tomber dans l'ivresse ?
Où ne fait-on point d'excès ?
Seroit-ce en Suisse, ou bien en Allemagne ?
Hé! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela;
C'est au pays de Cocagne.

UNE ÉTRANGERE.

Où l'Époux est-il sans défiance,
Et le Sexe en liberté ?
Où n'a-t-on nul desir de vengeance ?
Où dit-on la vérité ?
Faut-il courir l'Italie ou l'Espagne ?
Hé ! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
C'est au pays de Cocagne.

UN ÉTRANGER.

Où voit-on des Beautés naturelles,
Dont le teint soit sans apprêts ?
Où trouver des Maitresses fidelles,
Et des Amoureux discrets ?
Vers les François battrons-nous la campagne ?
Hé ! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
C'est au pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver Filles innocentes,
Sans finesse & sans détour ?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au mystere de l'Amour ?
Est-ce à quinze ans, pour ne s'y pas méprendre ?

Hé ! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
A notre âge il les faut prendre.
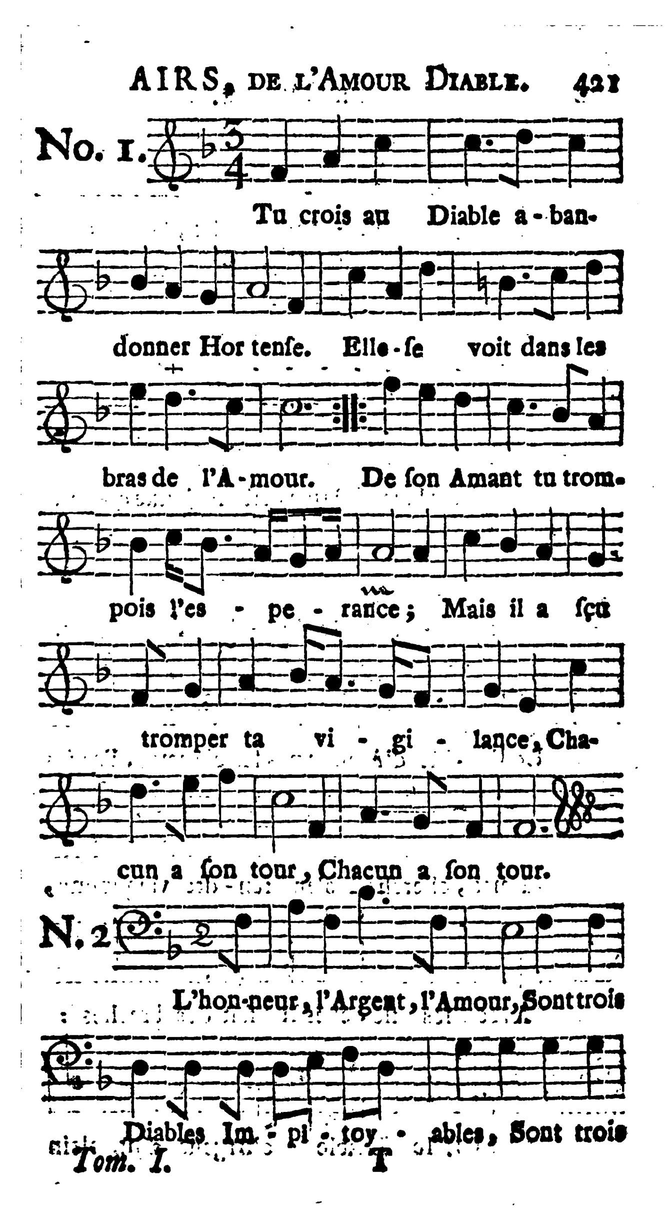
FÉLICINE.
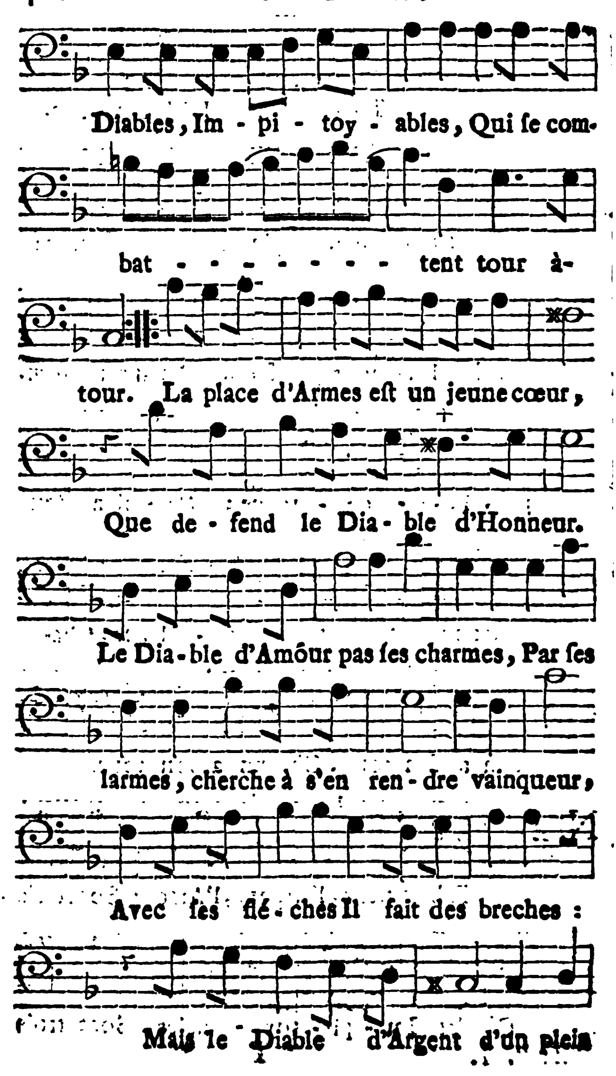
Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans :
Où trouver les plaisirs de la vie,
Si ce n'est dans le Printems ?
Après l'Automne en vain on les souhaite ;
Hé ! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
Déjà la vendange est faite.
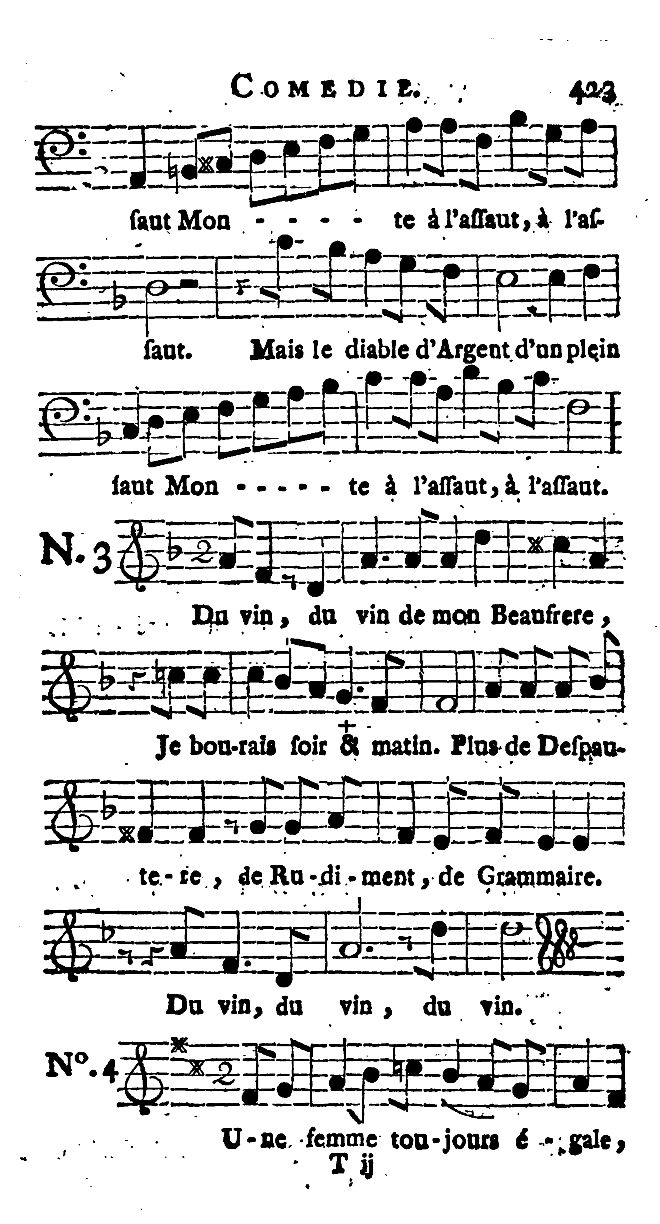
ZACORIN.

Où trouver des connoisseurs habiles
Qui puissent juger de tout ?
Où trouver des critiques tranquiles,
Indulgens & de bon goût ?
Est-ce sur mer ou bien en terre ferme ?
Hé ! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
Le Parterre les renferme.

Fin du Tome premier.


No. 1.
Tu crois au Diable a - ban-
donner Hor tenſe. Elle - ſe voit dans les
bras de l'A - mour. De ſon Amant tu trom-
pois l'es - pe - rance; Mais il a ſçu
tromper ta vi - gi - lance, Cha-
cun a ſon tour, Chacun a ſon tour.
N. 2
L'hon-neur, l'Argent, l'Amour, Sont trois
Diables Im - pi - toy - ables, Sont trois


Diables, Im - pi - toy - ables, Qui se com-
bat - - - - - - - - tent tour à-
tour. La place d'Armes est un jeune cœur,
Que de - fend le Dia - ble d'Honneur.
Le Dia - ble d'Amour pas ses charmes, Par ses
larmes, cherche à s'en ren - dre vainqueur,
Avec ses flé - ches Il fait des breches :
Mais le Diable d'Argent d'un plein


saut Mon - - - - - te à l'assaut, à l'as-
saut. Mais le diable d'Argent d'un plein
saut Mon - - - - - te à l'assaut, à l'assaut.
N. 3
Du vin, du vin de mon Beaufrere,
Je bou-rais soir & matin. Plus de Despau-
te-re, de Ru-di-ment, de Grammaire.
Du vin, du vin, du vin.
N°. 4
U-ne femme tou-jours é-gale,

Des Amans heureux & discrets : C'est la Pier-

re Philo - so - phale, Qu'on ne trouve-

ra jamais.

N°. 5

Ah ! que l'Hymen est a - gré - a-ble
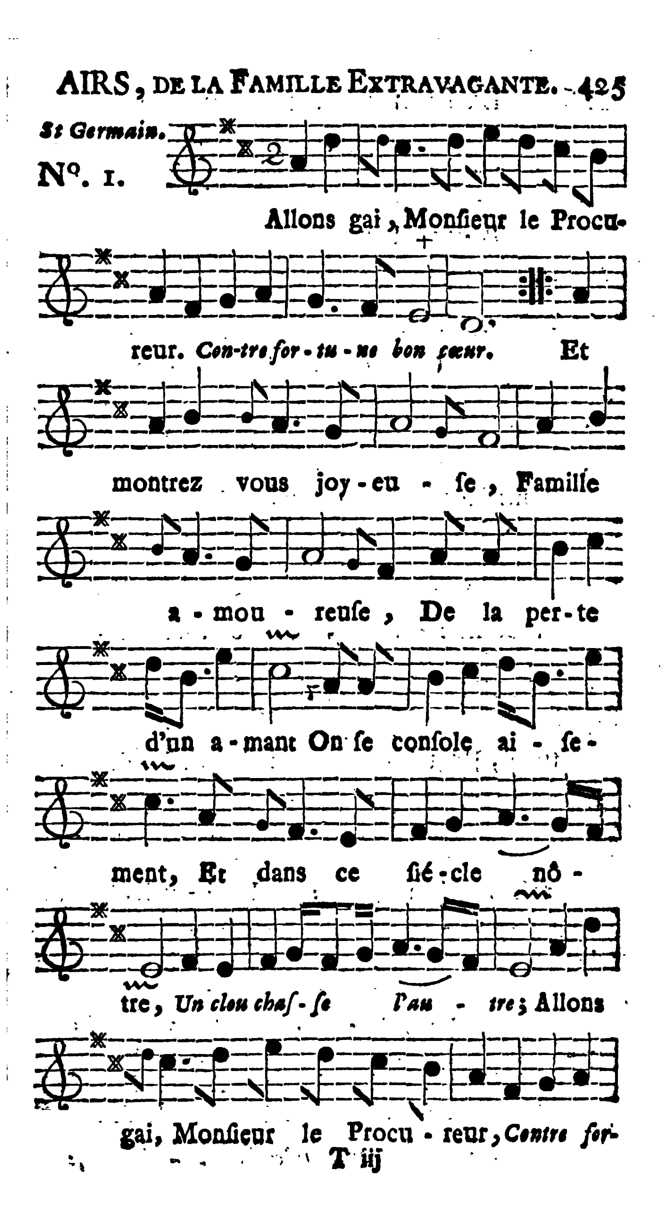
Pour un jour; tout y plaît, tout en est ai -
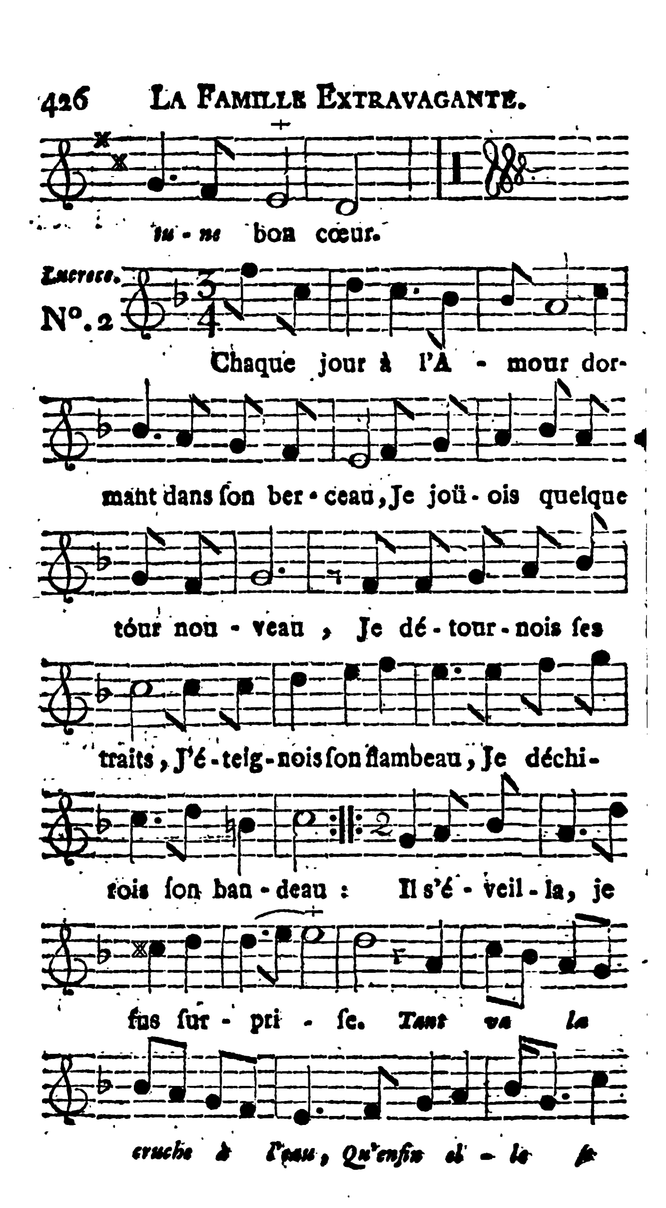
mable, C'est l'Amour. Le len - de-main n'est
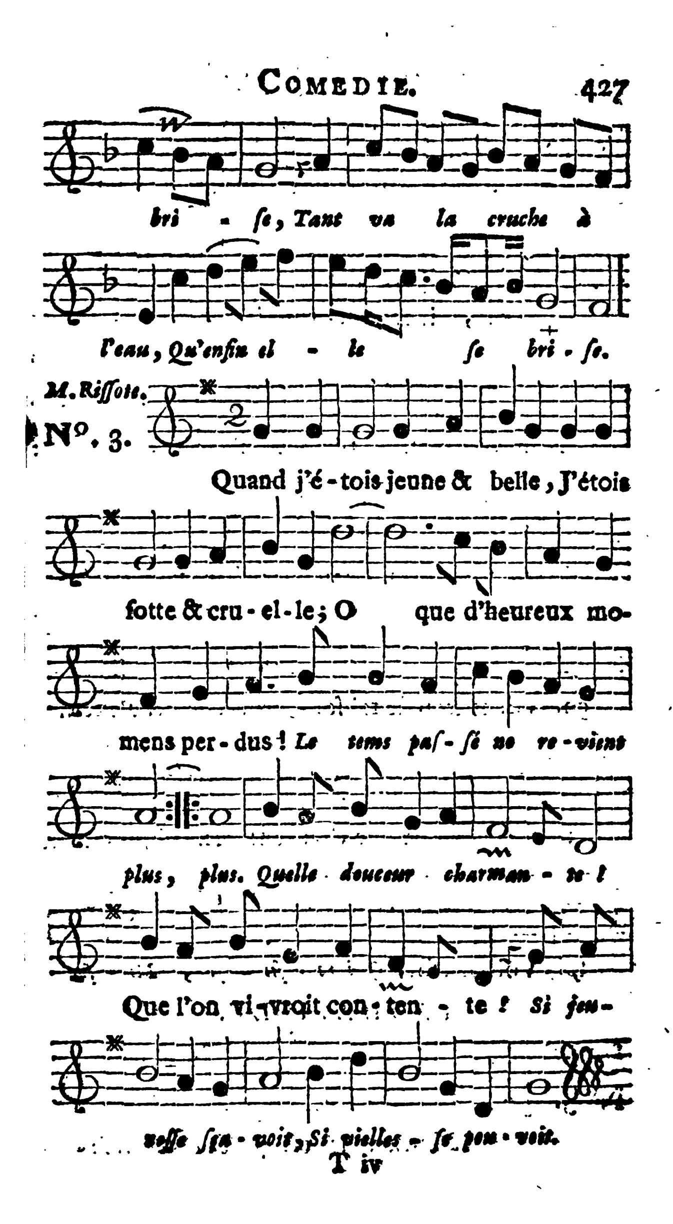
pas sem-blable, Dans une nuit Tout est détruit,
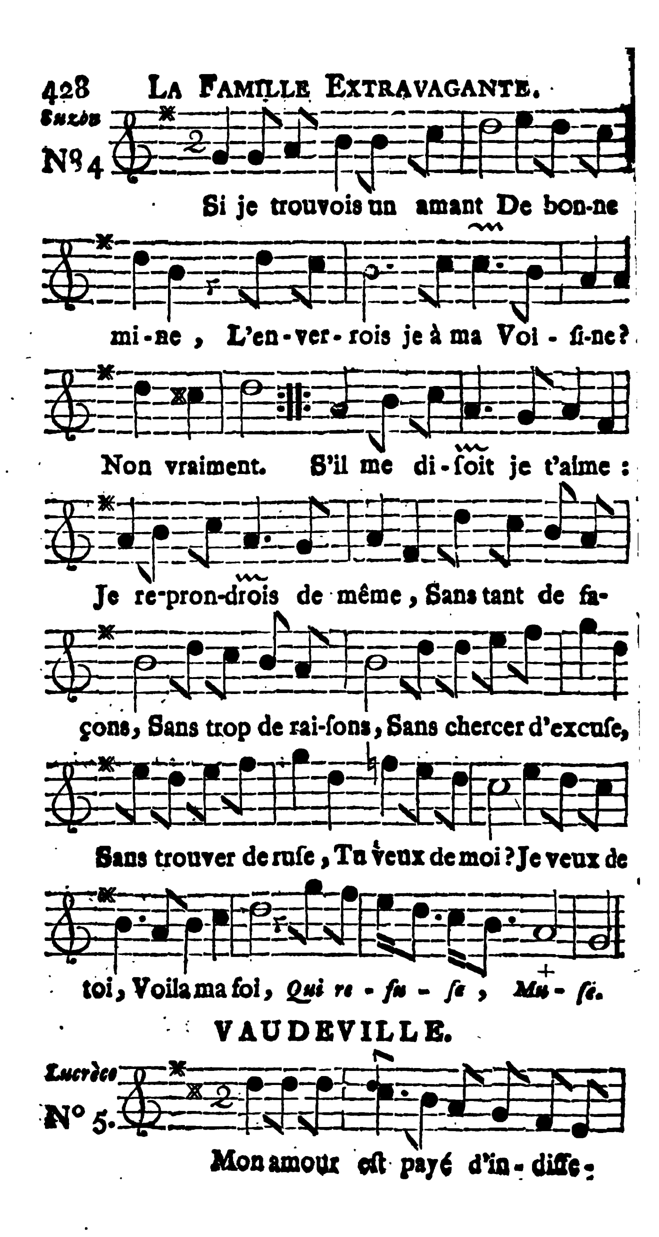
Le Soleil luit L'amour, s'enfuit, C'est le Diable.
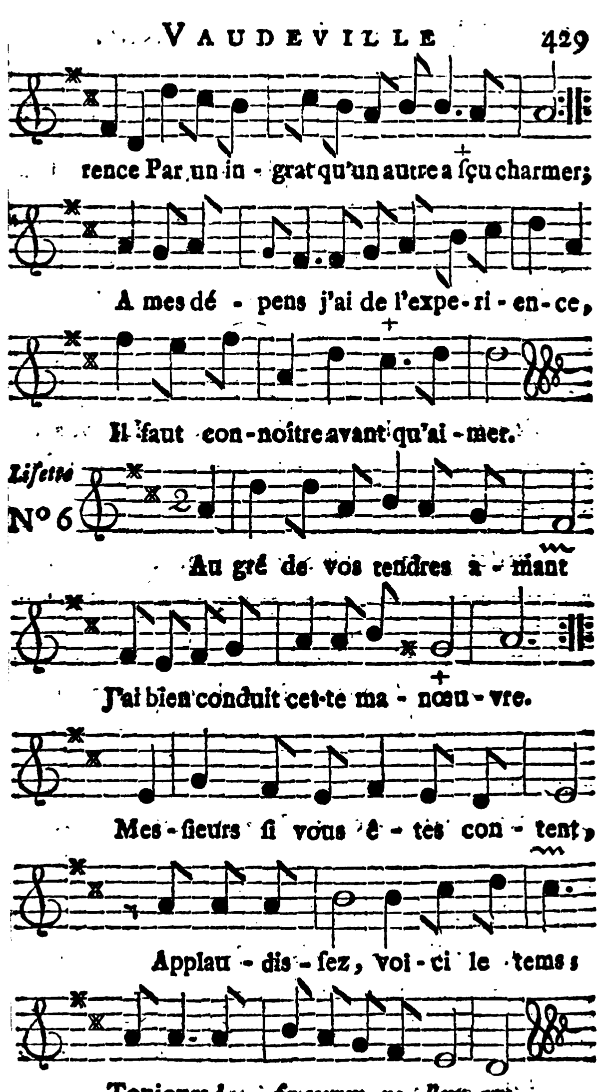
FIN.
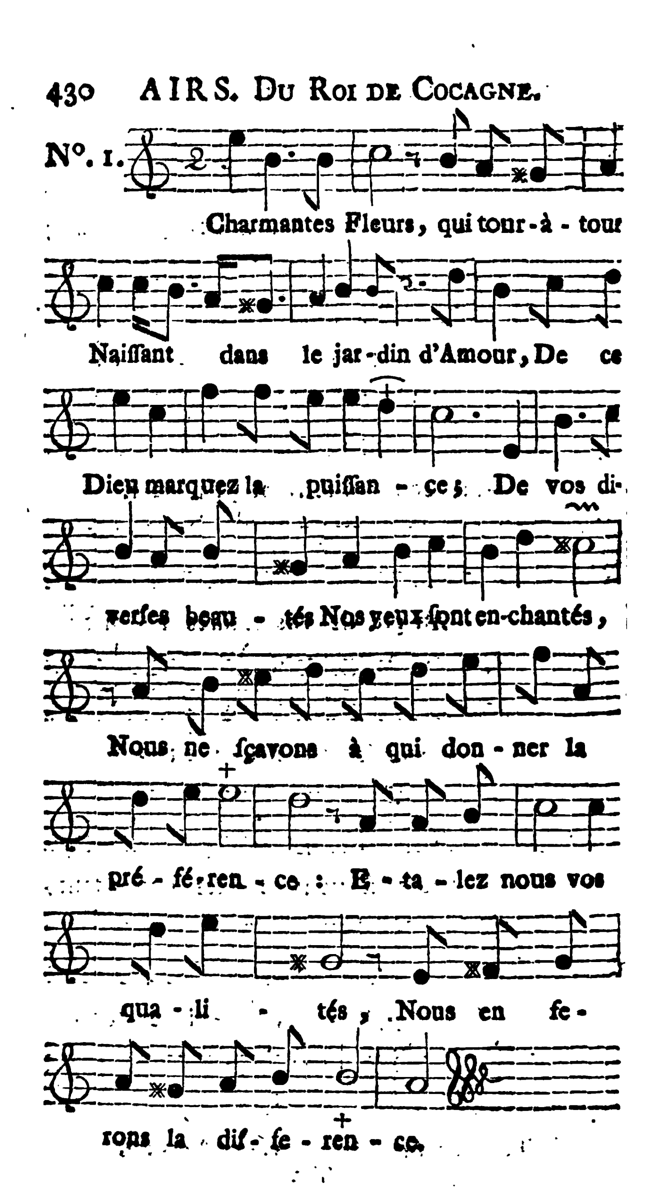

St Germain.
No. 1.
Allons gai, Monsieur le Procu-
reur. Con-tre for-tu-ne bon cœur. Et
montrez vous joy-eu-se, Famille
a-mou-reuse, De la per-te
d'un a-mant On se console ai-se-
ment, Et dans ce sié-cle nô-
tre, Un clou chas-se l'au-tre; Allons
gai, Monsieur le Procu-reur, Contre for-
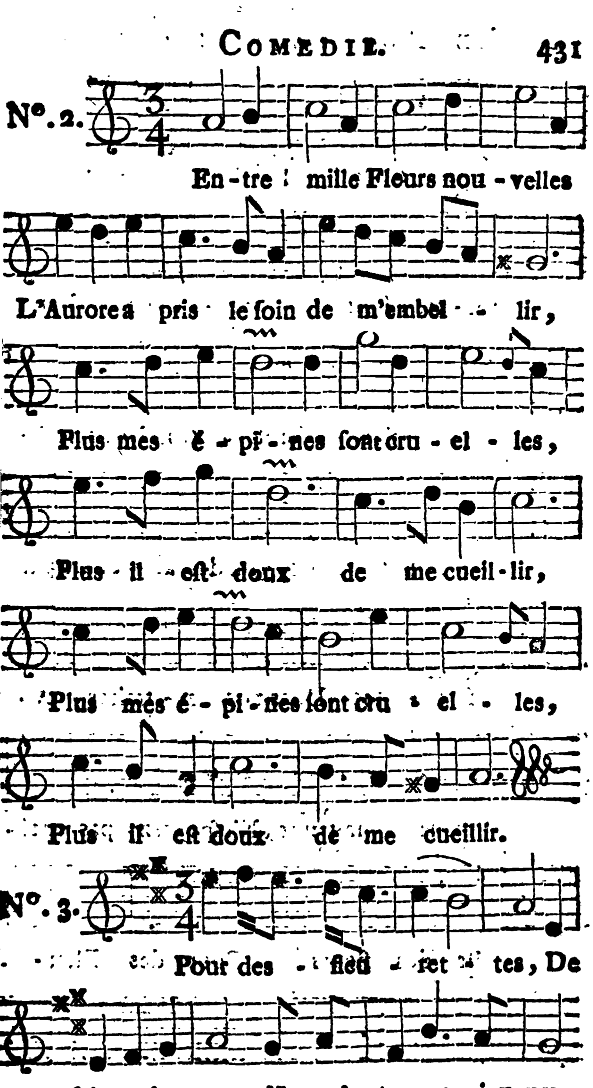

tu - ne bon cœur.
Lucrece.
N°. 2
Chaque jour à l'A - mour dor-
mant dans ſon ber - ceau, Je joü - ois quelque
tour nou - veau, Je dé - tour - nois ſes
traits, J'é - teig - nois ſon flambeau, Je déchi-
rois ſon ban - deau : Il s'é - veil - la, je
fus ſur - pri - ſe. Tant va la
cruche à l'eau, Qu'enfin el - le ſe
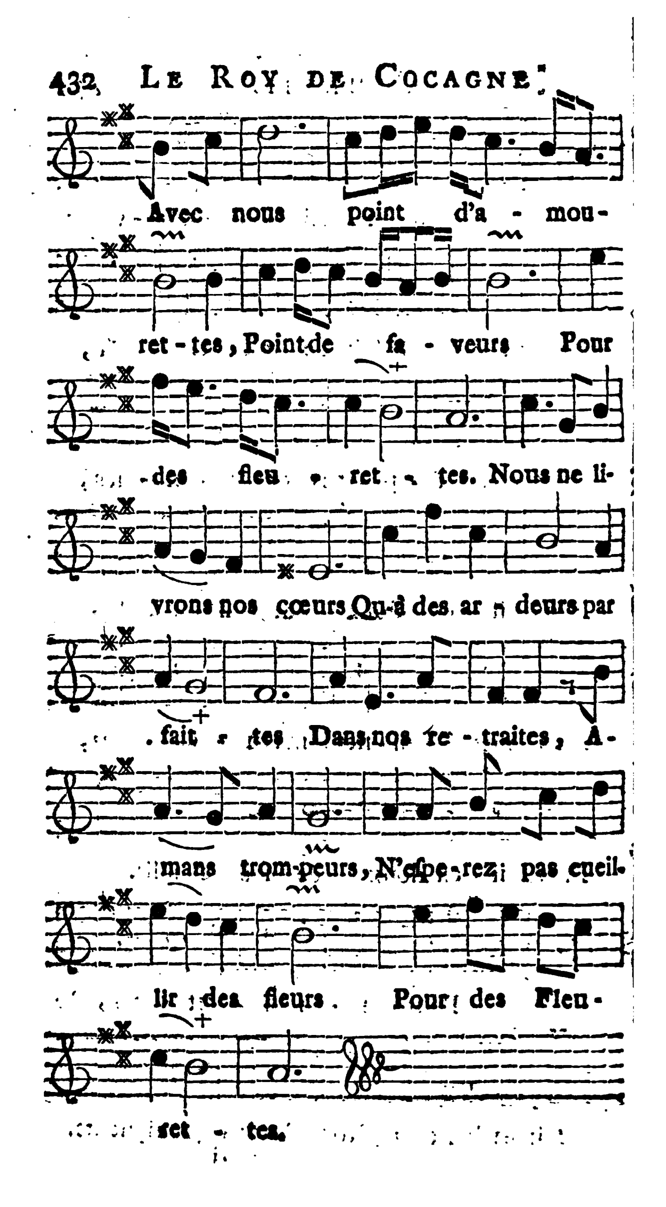

bri - se, Tant va la cruche à
l'eau, Qu'enfin el - le se bri - se.
M. Rissote.
N°. 3.
Quand j'é - tois jeune & belle, J'étois
sotte & cru - el - le; O que d'heureux mo-
mens per - dus! Le tems pas - sé ne re - vient
plus, plus. Quelle douceur charman - te!
Que l'on vi - vroit con - ten - te! Si jeu-
nesse sça - voit, Si vielles - se pou - voit.
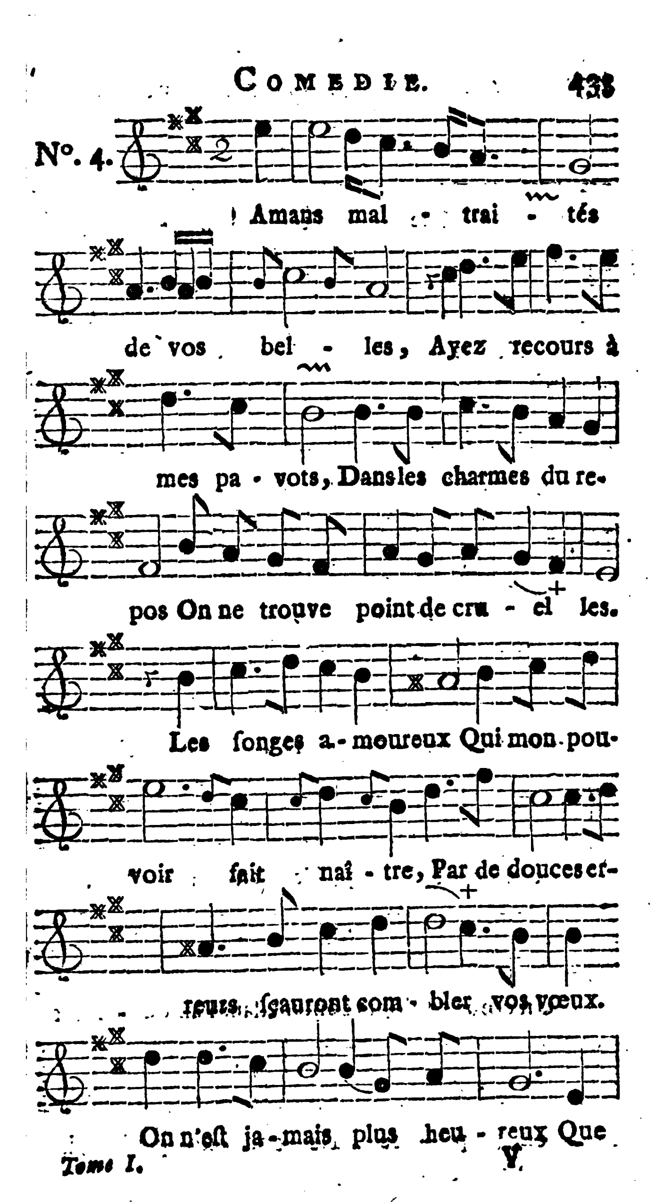

Suzon
N° 4
Si je trouvois un amant De bon-ne
mi-ne, L'en-ver-rois je à ma Voi-si-ne?
Non vraiment. S'il me di-soit je t'aime:
Je re-pron-drois de même, Sans tant de fa-
çons, Sans trop de rai-sons, Sans chercer d'excuse,
Sans trouver de ruse, Tu veux de moi? Je veux de
toi, Voila ma foi, Qui re-fu-se, Mu-se.
VAUDEVILLE.
Lucrèce
N° 5.
Mon amour est payé d'in-diffe-
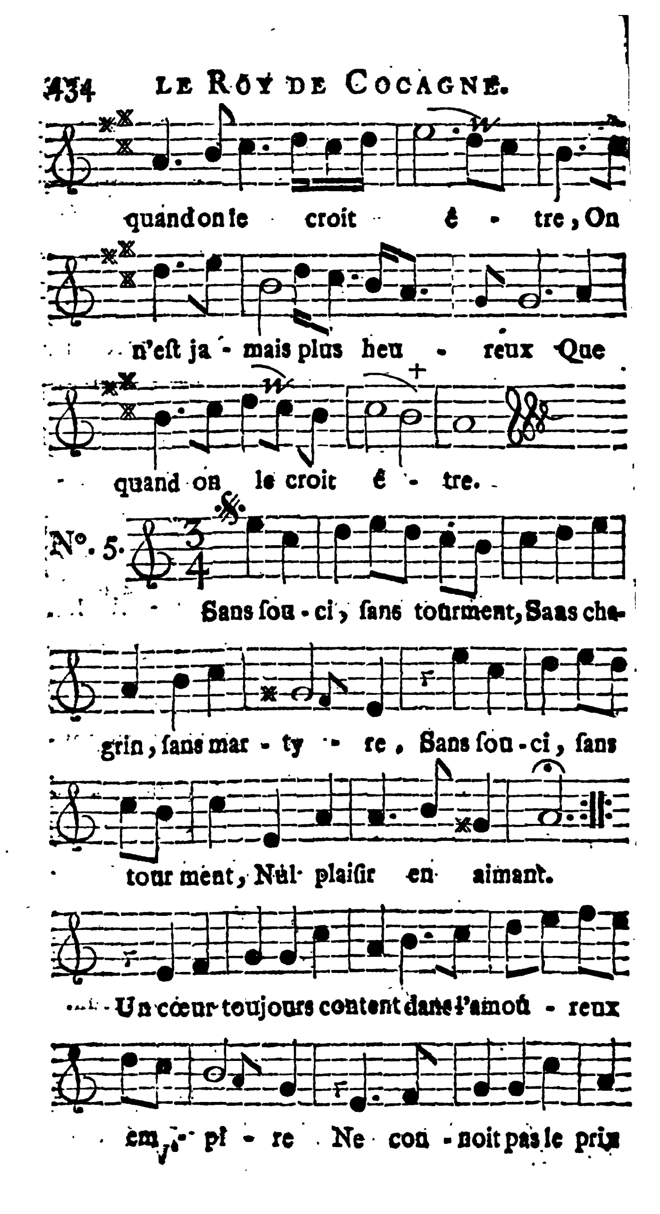

rence Par un in - grat qu'un autre a sçu charmer;
A mes dé - pens j'ai de l'expe - ri - en - ce,
Il faut con - noître avant qu'ai - mer.
Lisette
N° 6
Au gré de vos tendres a - mant
J'ai bien conduit cet-te ma - nœu - vre.
Mes - sieurs si vous ê - tes con - tent,
Applau - dis - sez, voi - ci le tems;
Toujours la fin couron - ne l'œu - vre.
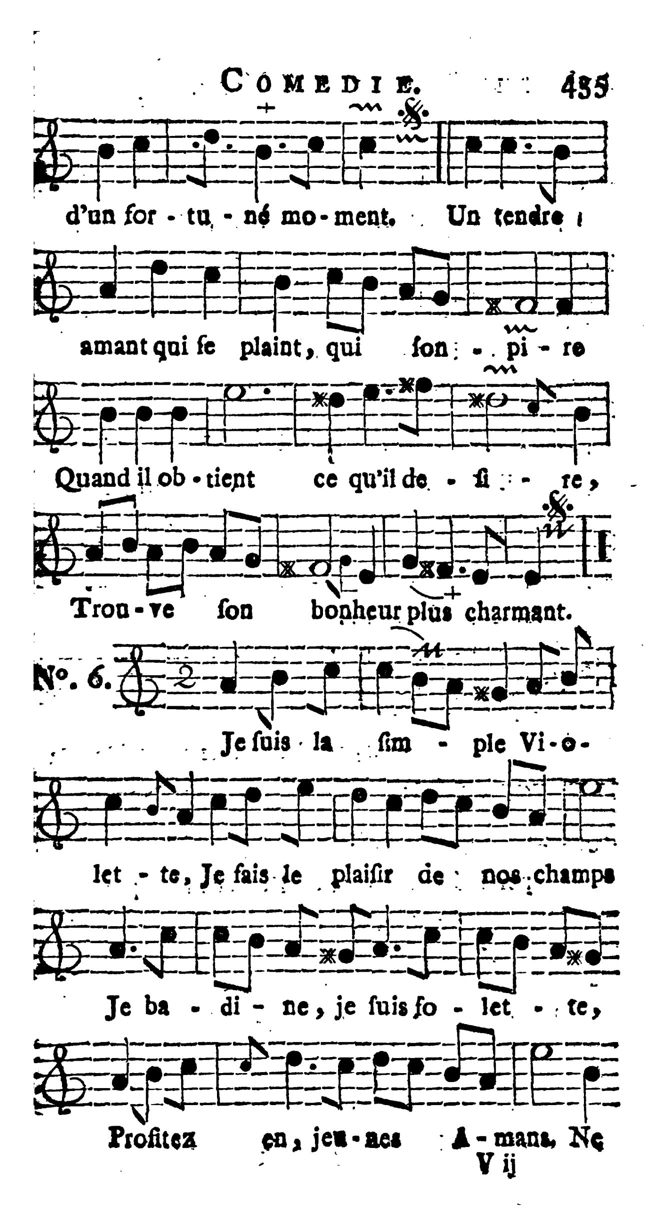

N°. 1.
Charmantes Fleurs, qui tour-à-tour
Naissant dans le jar-din d'Amour, De ce
Dieu marquez la puissan-ce; De vos di-
verses beau-tés Nos yeux sont en-chantés,
Nous ne sçavons à qui don-ner la
pré-fé-ren-ce: E-ta-lez nous vos
qua-li-tés, Nous en fe-
rons la dif-fe-ren-ce.
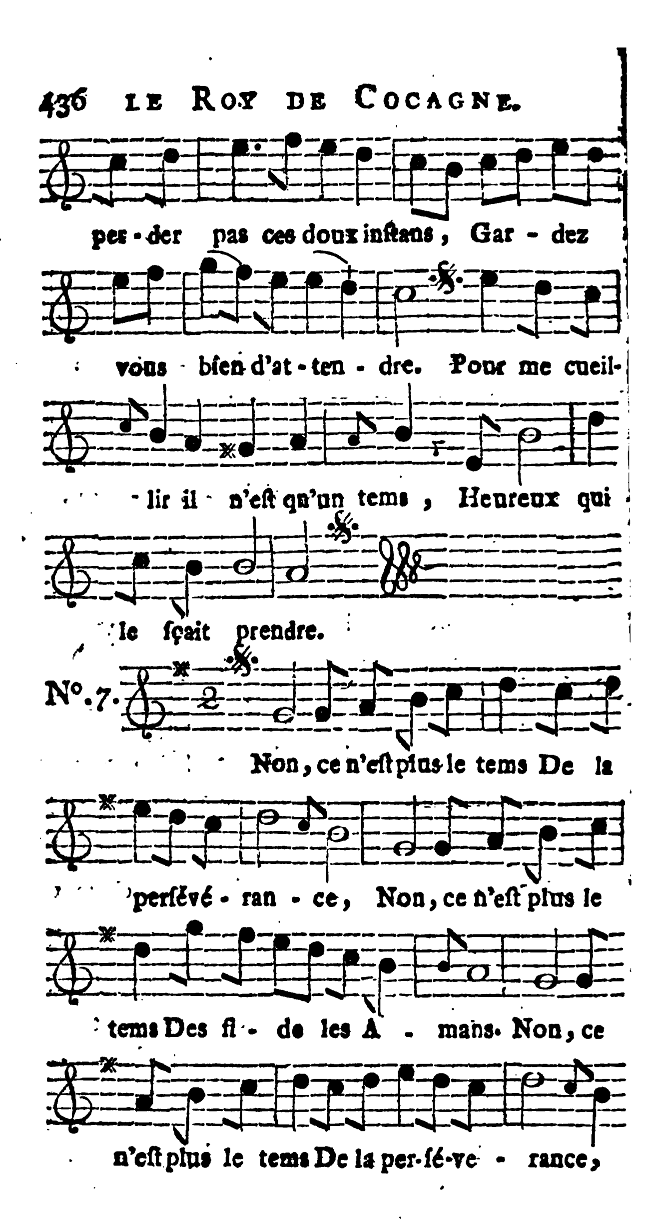

N°. 2.
En-tre mille Fleurs nou-velles
L'Aurore a pris le soin de m'embel-lir,
Plus mes é-pi-nes sont cru-el-les,
Plus il est doux de me cueil-lir,
Plus mes é-pi-nes sont cru-el-les,
Plus il est doux de me cueillir.
N°. 3.
Pour des fleu-ret-tes, De
feintes dou-ceurs; Nous n'avons-que rigueurs.
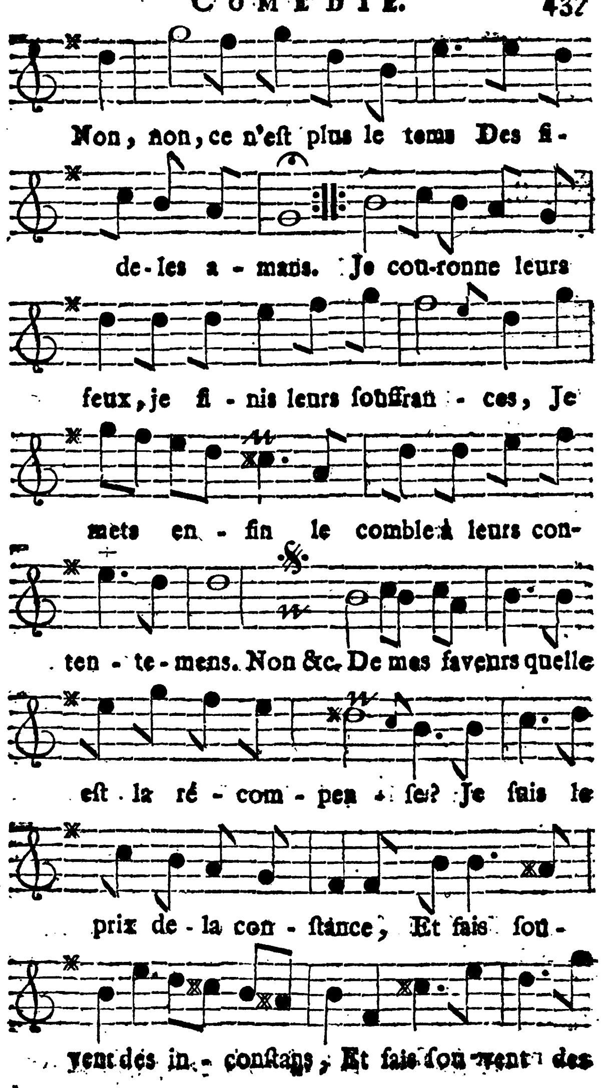

Avec nous point d'a - mou-
ret - tes, Point de fa - veurs Pour
des fleu - ret - tes. Nous ne li-
vrons nos cœurs Qu'à des ar - deurs par
fait - tes Dans nos re - traites, A-
mans trom-peurs, N'espe - rez pas cueil-
lir des fleurs. Pour des Fleu-
ret - tes.
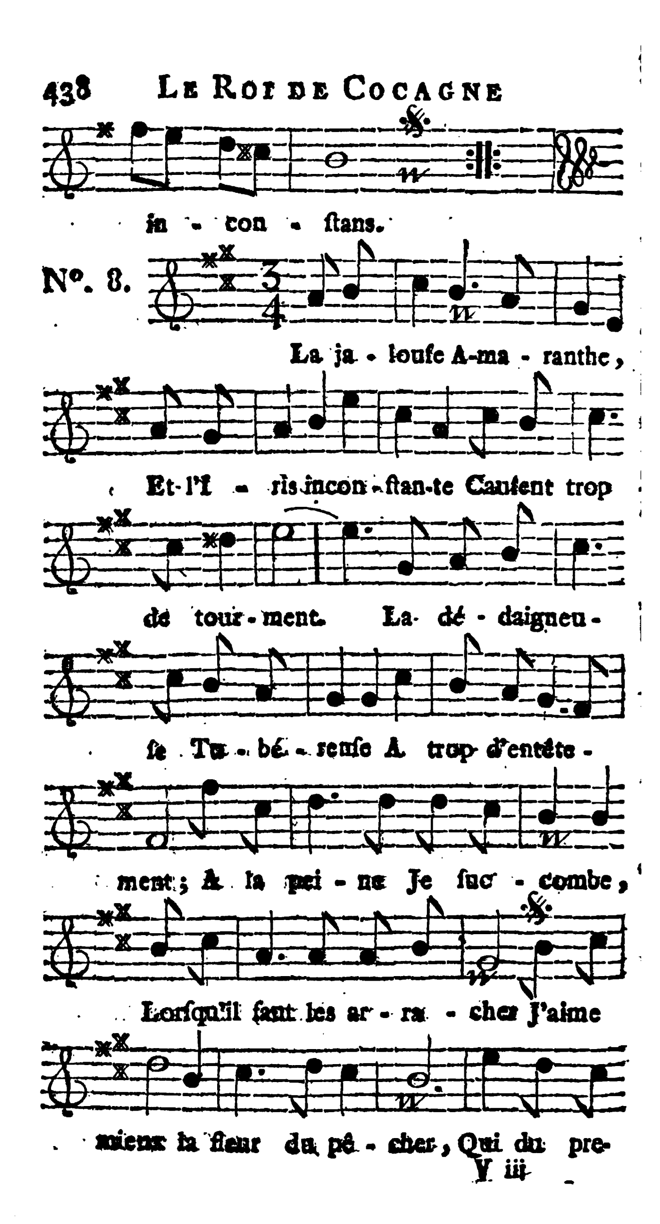

N°. 4.
Amans mal - trai - tés
de vos bel - les, Ayez recours à
mes pa - vots, Dans les charmes du re-
pos On ne trouve point de cru - el les.
Les songes a - moureux Qui mon pou-
voir fait naî - tre, Par de douces er-
reurs, sçauront com - bler vos vœux.
On n'est ja - mais plus heu - reux Que

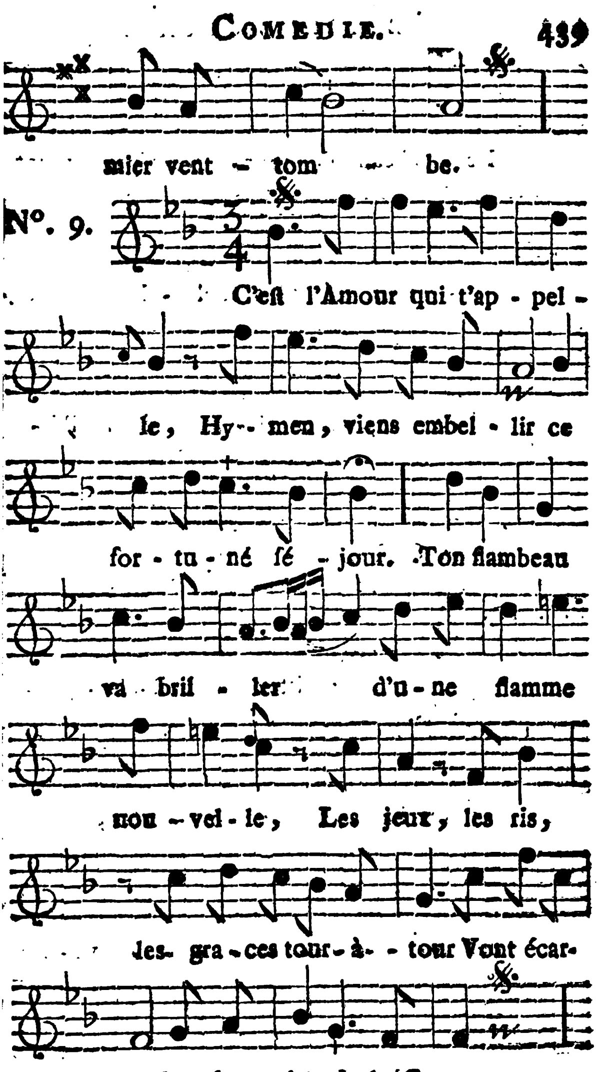

quand on le croit ê - tre, On
n'eſt ja - mais plus heu - reux Que
quand on le croit ê - tre.
N°. 5.
Sans ſou - ci, ſans tourment, Sans cha-
grin, ſans mar - ty - re, Sans ſou - ci, ſans
tour ment, Nul plaiſir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amou - reux
em - pi - re Ne con - noit pas le prix
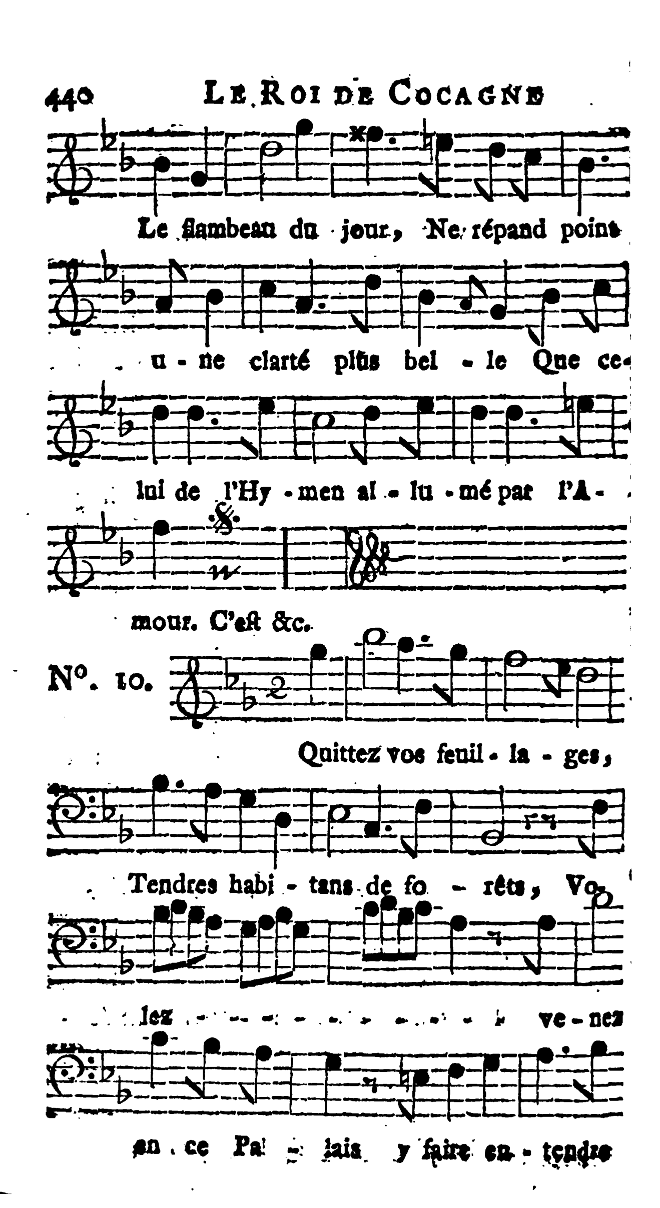

d'un for - tu - né mo - ment. Un tendre
amant qui se plaint, qui sou - - pi - re
Quand il ob - tient ce qu'il de - si - re,
Trou - ve son bonheur plus charmant.
No. 6.
Je suis la sim - ple Vi - o -
let - te, Je fais le plaisir de nos champs
Je ba - di - ne, je suis fo - let - te,
Profitez en, jeu - nes A - mans. Ne
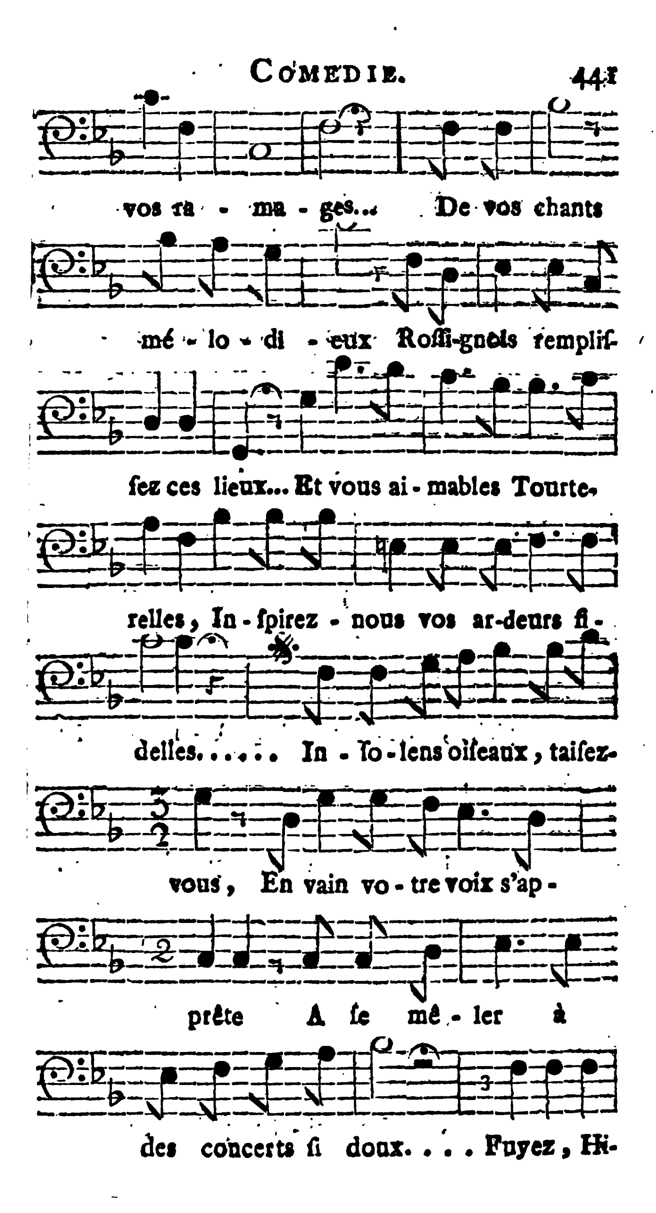

per - der pas ces doux instans, Gar - dez
vous bien d'at - ten - dre. Pour me cueil-
- lir il n'est qu'un tems, Heureux qui
le sçait prendre.
N°. 7.
Non, ce n'est plus le tems De la
persévé - ran - ce, Non, ce n'est plus le
tems Des fi - de les A - mans. Non, ce
n'est plus le tems De la per-sé-ve - rance,
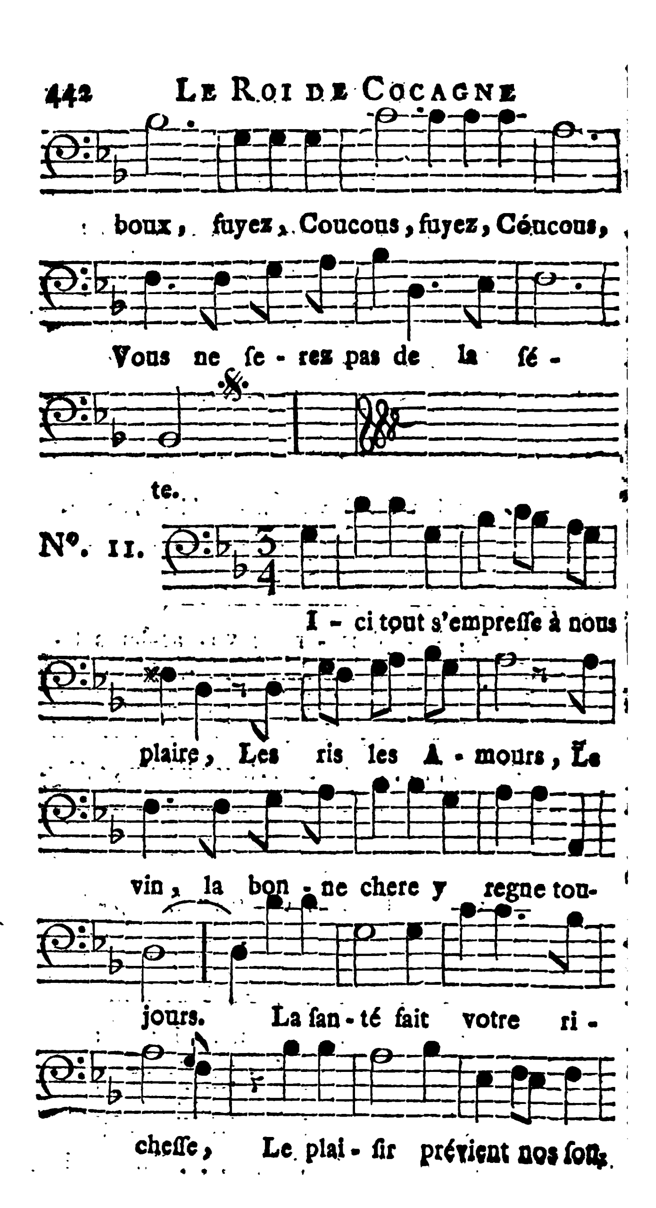

Non, non, ce n'eſt plus le tems Des fi-
de-les a-mans. Je cou-ronne leurs
feux, je fi-nis leurs ſouffran-ces, Je
mets en-fin le comble à leurs con-
ten-te-mens. Non &c. De mes faveurs quelle
eſt la ré-com-pen-ſe? Je ſuis le
prix de-la con-ſtance, Et fais ſou-
vent des in-conſtans, Et fais ſou-vent des
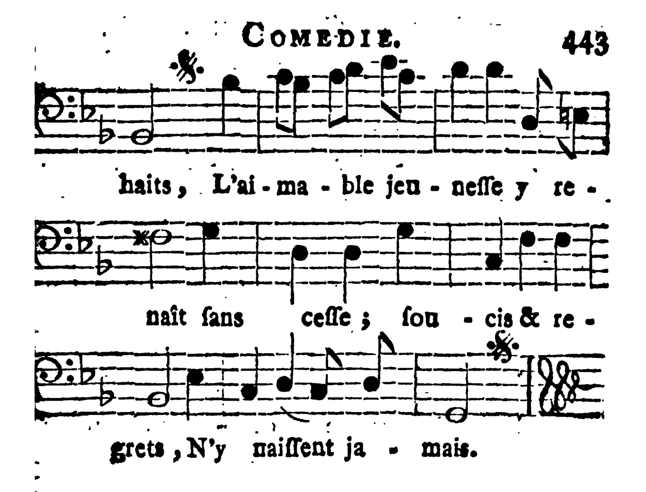

in - con - ſtans.
N°. 8.
La ja - louſe A-ma - ranthe,
Et l'I - ris incon - ſtan-te Cauſent trop
de tour - ment. La dé - daigneu -
ſe Tu - bé - reuſe A trop d'entête -
ment; A la pei - ne Je ſuc - combe,
Lorſqu'il faut les ar - ra - cher J'aime
mieux la fleur du pê - cher, Qui du pre-


mier vent - tom - be.
N°. 9.
C'est l'Amour qui t'ap - pel - le, Hy - men, viens embel - lir ce for - tu - né sé - jour. Ton flambeau va bril - ler d'u - ne flamme nou - vel - le, Les jeux, les ris, les gra - ces tour - à - tour Vont écar - ter les cha - grins de la Cour.


Le flambeau du jour, Ne répand point
u - ne clarté plûs bel - le Que ce-
lui de l'Hy - men al - lu - mé par l'A-
mour. C'est &c.
N°. 10.
Quittez vos feuil - la - ges,
Tendres habi - tans de fo - rêts, Vo-
lez ve - nez
en ce Pa - lais y faire en - tendre


vos ra - ma - ges... De vos chants
mé - lo - di - eux Rossi-gnols remplis-
sez ces lieux... Et vous ai - mables Tourte-
relles, In - spirez - nous vos ar-deurs fi-
delles...... In - so - lens oiseaux, taisez-
vous, En vain vo - tre voix s'ap -
prête A se mê - ler à
des concerts si doux.... Fuyez, Hi-

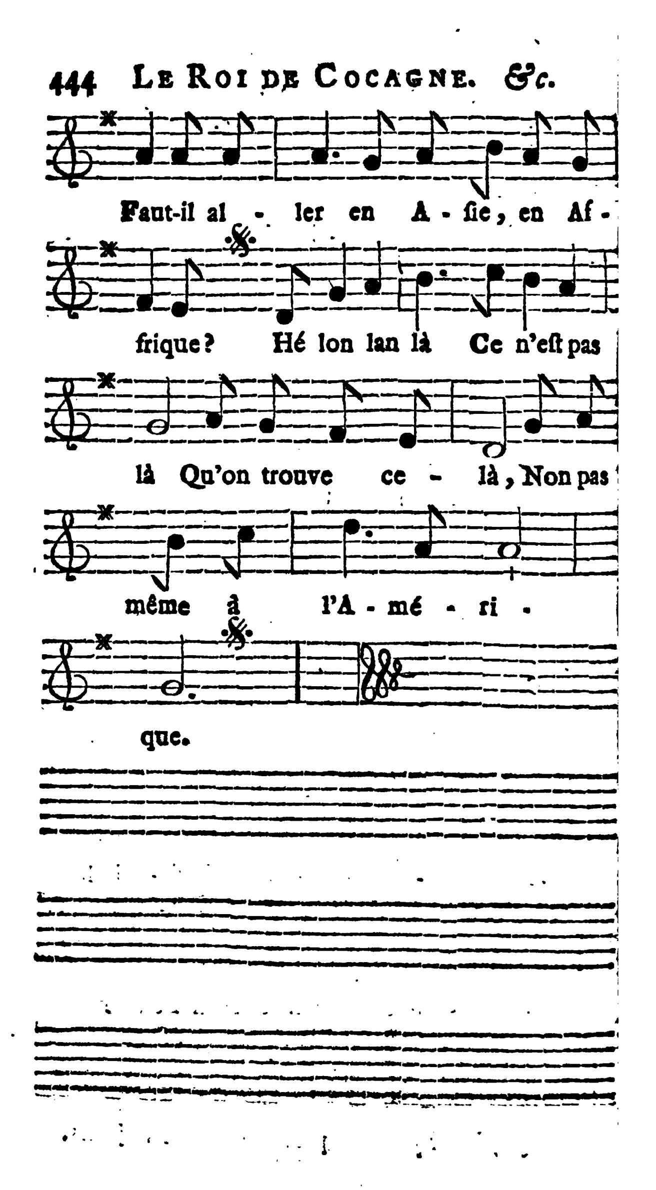

boux, fuyez, Coucous, fuyez, Coucous,
Vous ne fe-rez pas de la fé-
te.
N°. 11.
I-ci tout s'empreffe à nous
plaire, Les ris les A-mours, Le
vin, la bon-ne chere y regne tou-
jours. La fan-té fait votre ri-
cheffe, Le plai-fir prévient nos foins.
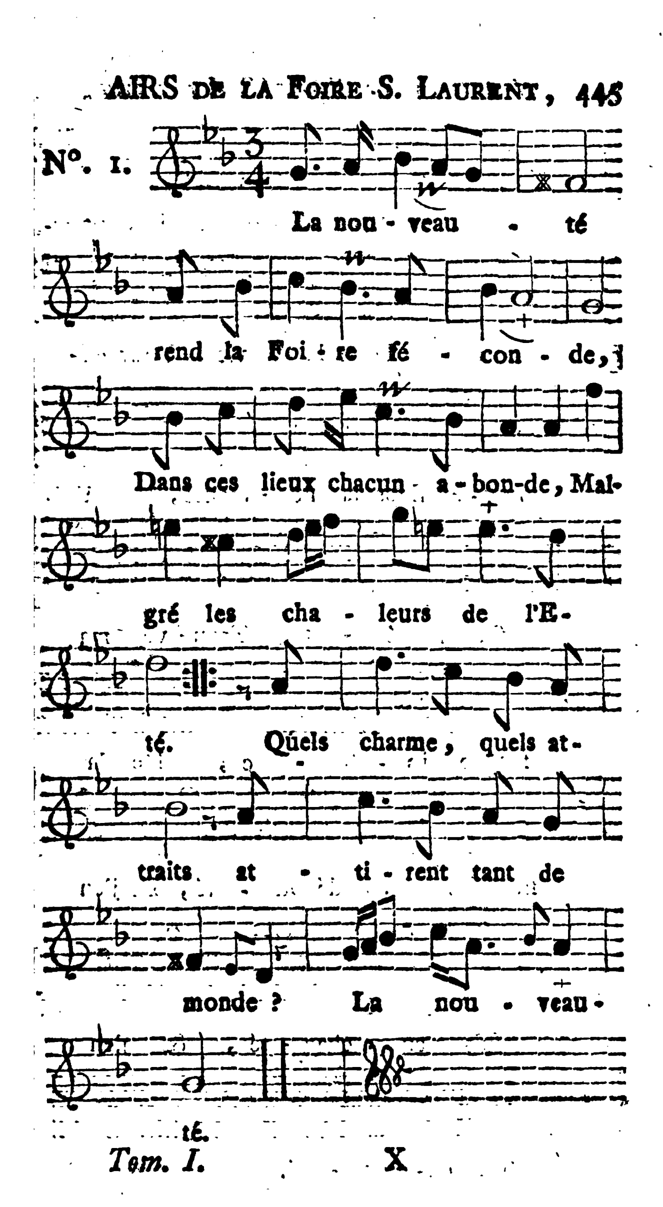


VAUDEVILLE.
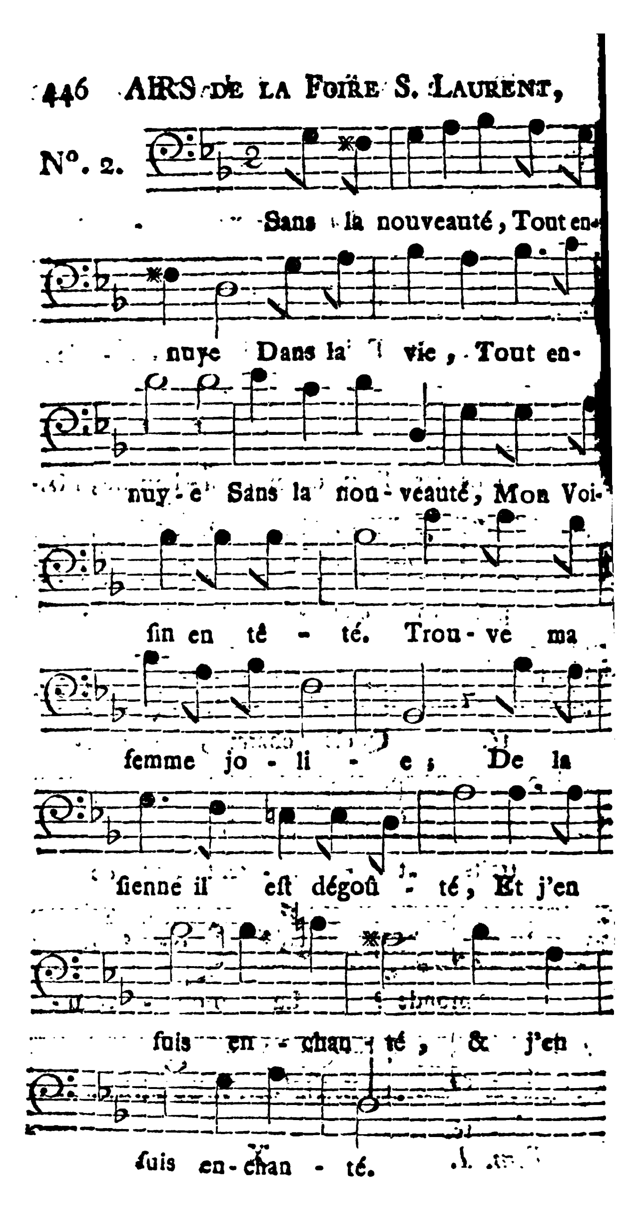
No. 13.
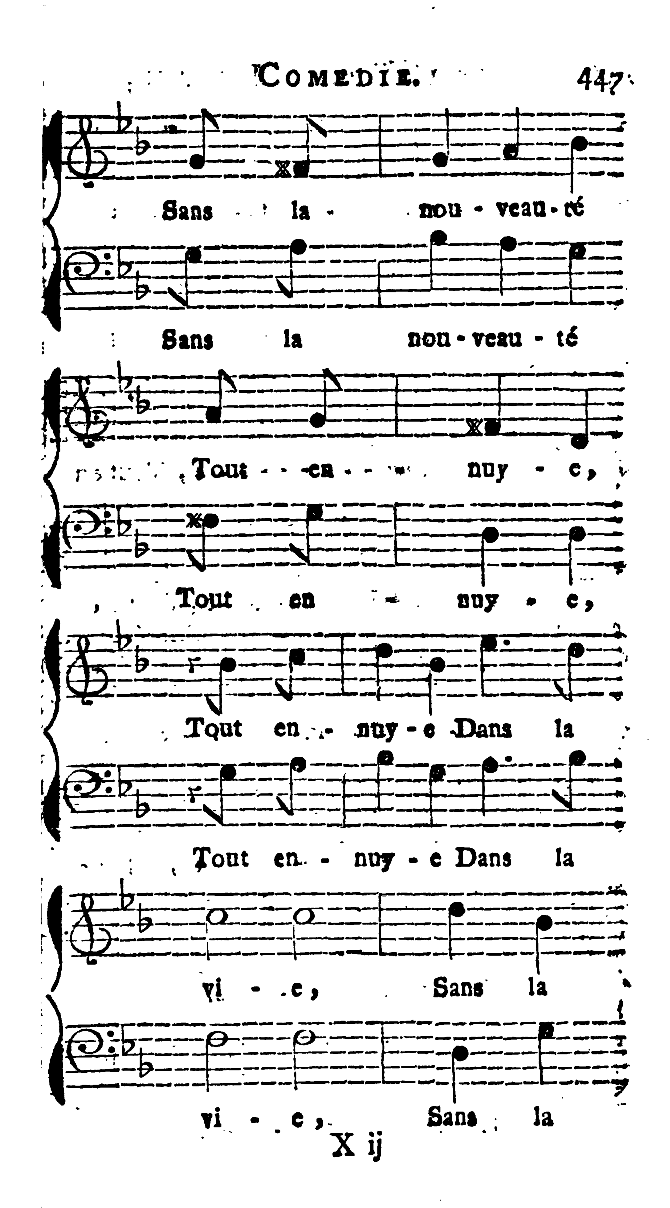
Des longtems nous sommes en voy-age, sans en voir fi-nir le cours. Nous cherchons par-tout un Peuple sage, Pour y passer d'heureux jours.
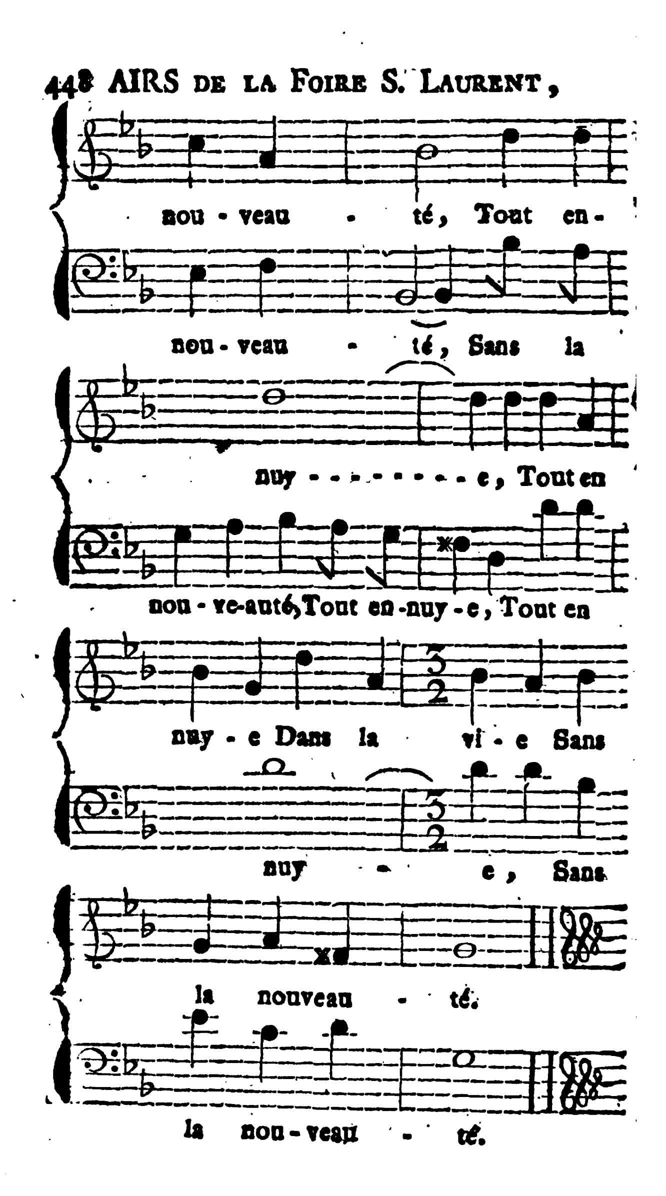

Faut-il al - ler en A - sie, en Af -
frique? Hé lon lan là Ce n'est pas
là Qu'on trouve ce - là, Non pas
même à l'A - mé - ri -
que.
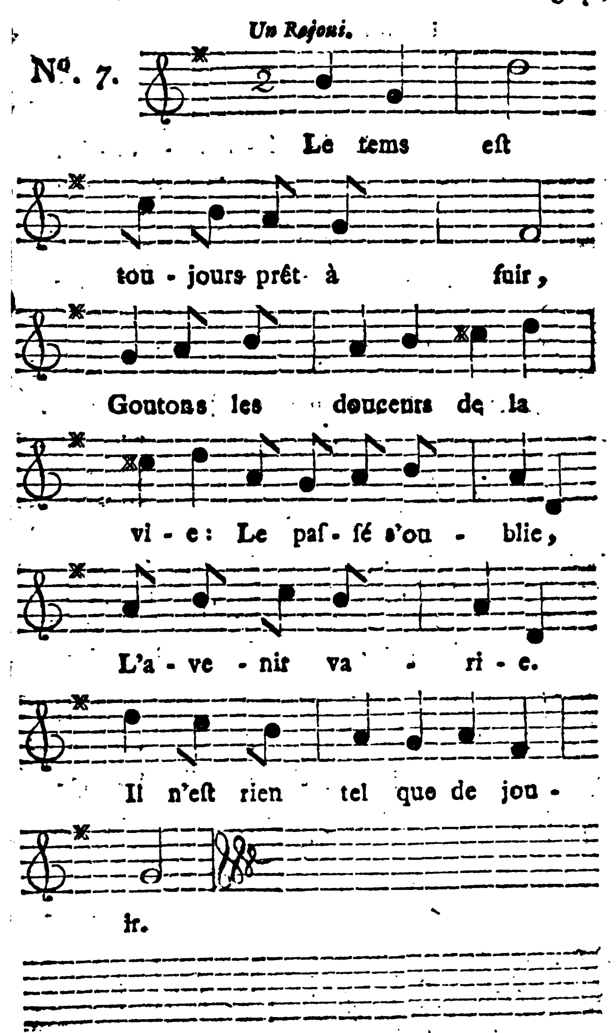

N°. 1.
La nou - veau - té
rend la Foi - re fé - con - de,
Dans ces lieux chacun - a - bon-de, Mal-
gré les cha - leurs de l'E-
té. Quels charme, quels at-
traits at - ti - rent tant de
monde ? La nou - veau-
té.
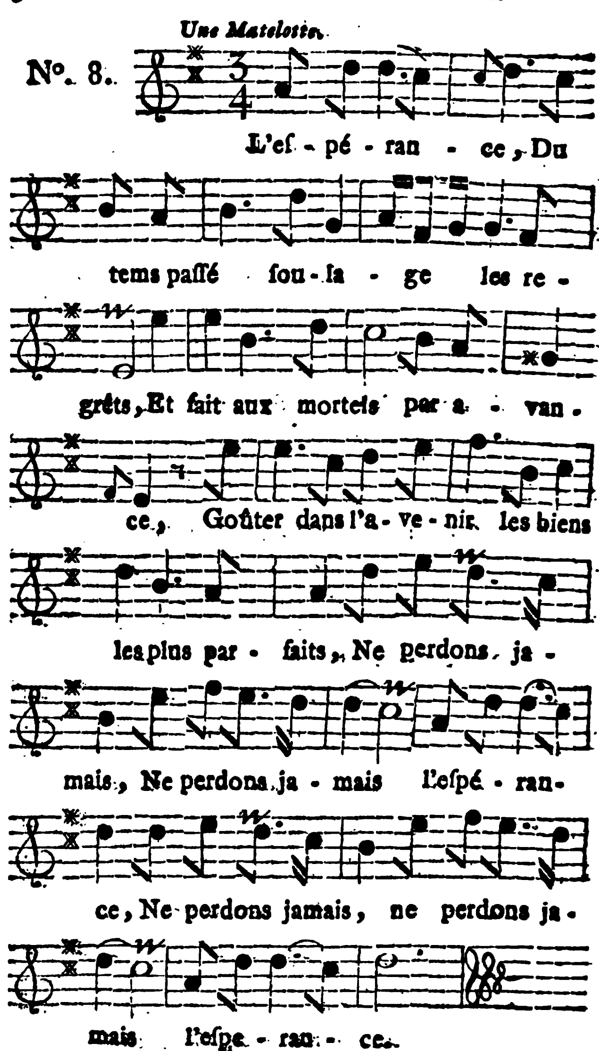
N°. 2.
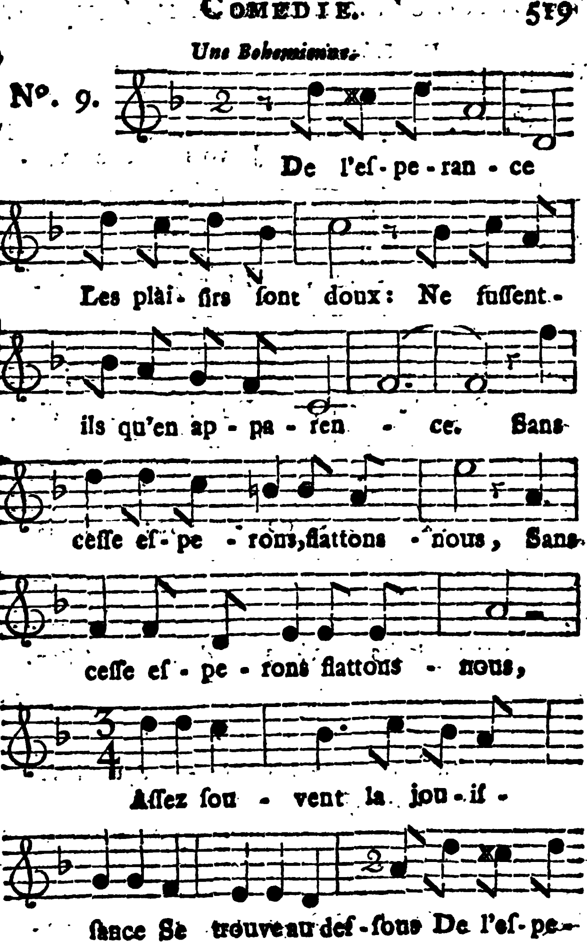

Sans la nouveauté, Tout en-
nuye Dans la vie, Tout en-
nuy-e Sans la nou-veauté, Mon Voi-
sin en tê - té. Trou-ve ma
femme jo-li - e; De la
sienne il est dégoû - té, Et j'en
suis en-chan-té, & j'en
suis en-chan - té.
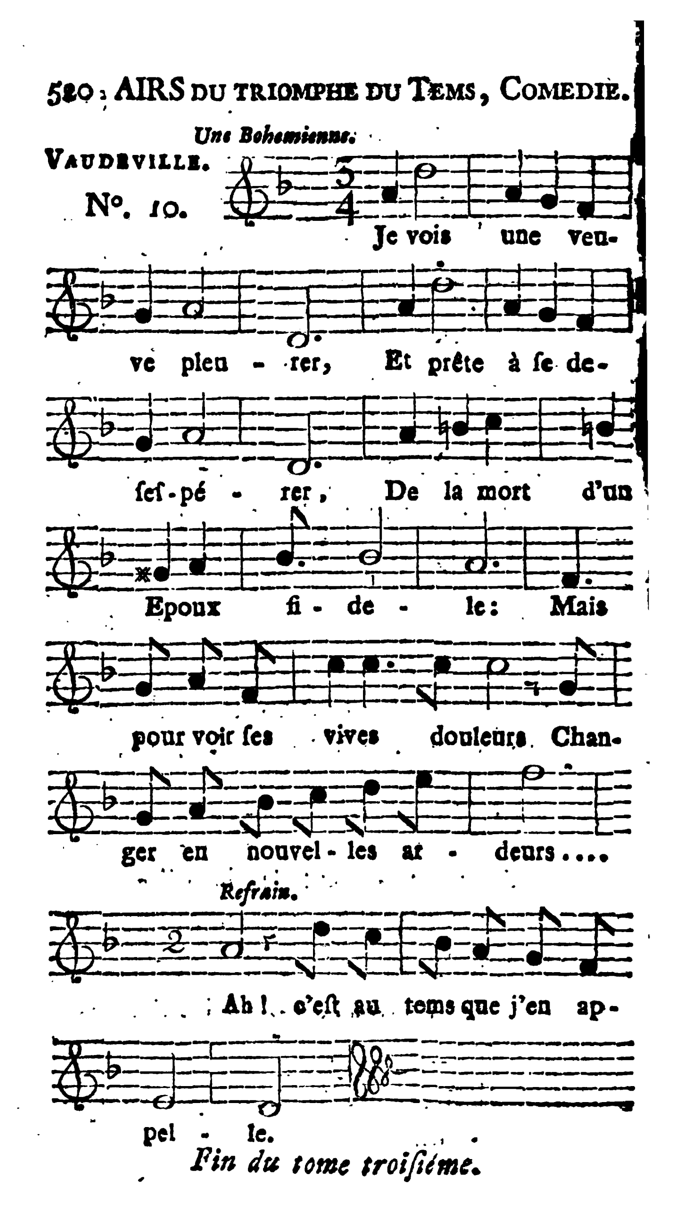

Sans la nou - veau - té
Sans la nou - veau - té
Tout en - nuy - e,
Tout en - nuy - e,
Tout en - nuy - e Dans la
Tout en - nuy - e Dans la
vi - e, Sans la
vi - e, Sans la
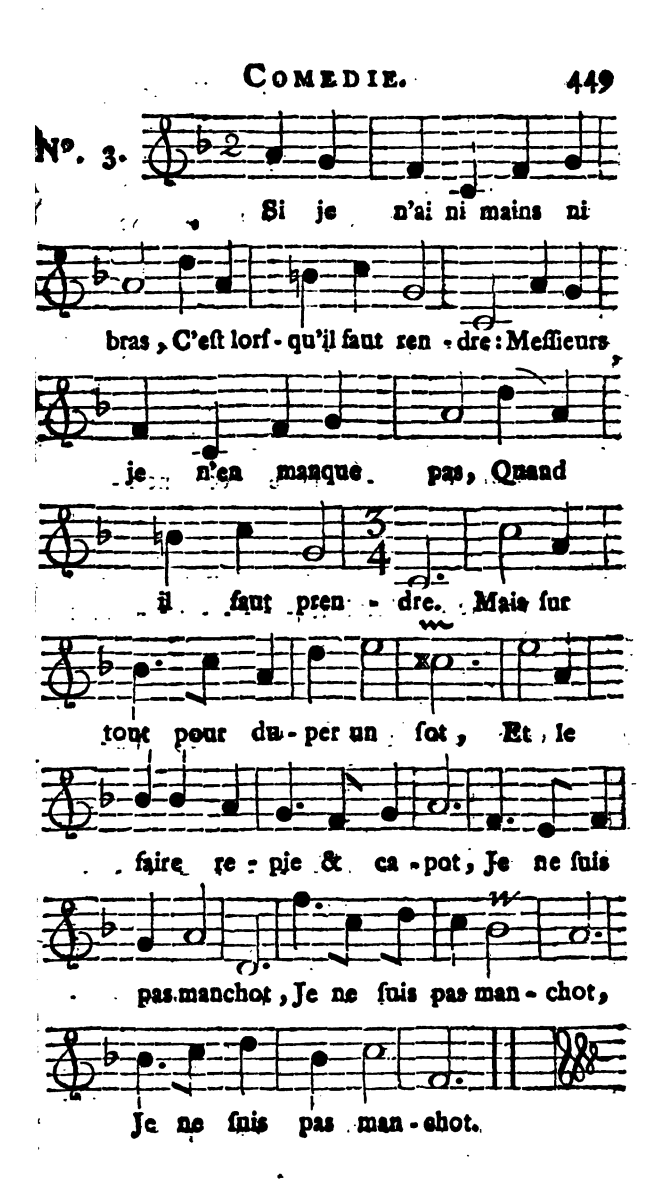

nou - veau - té, Tout en -
nou - veau - té, Sans la
nuy - - - - - - - - - e, Tout en
nou - ve-auté, Tout en-nuy - e, Tout en
nuy - e Dans la vi - e Sans
nuy - - e, Sans
la nouveau - té.
la nou - veau - té.
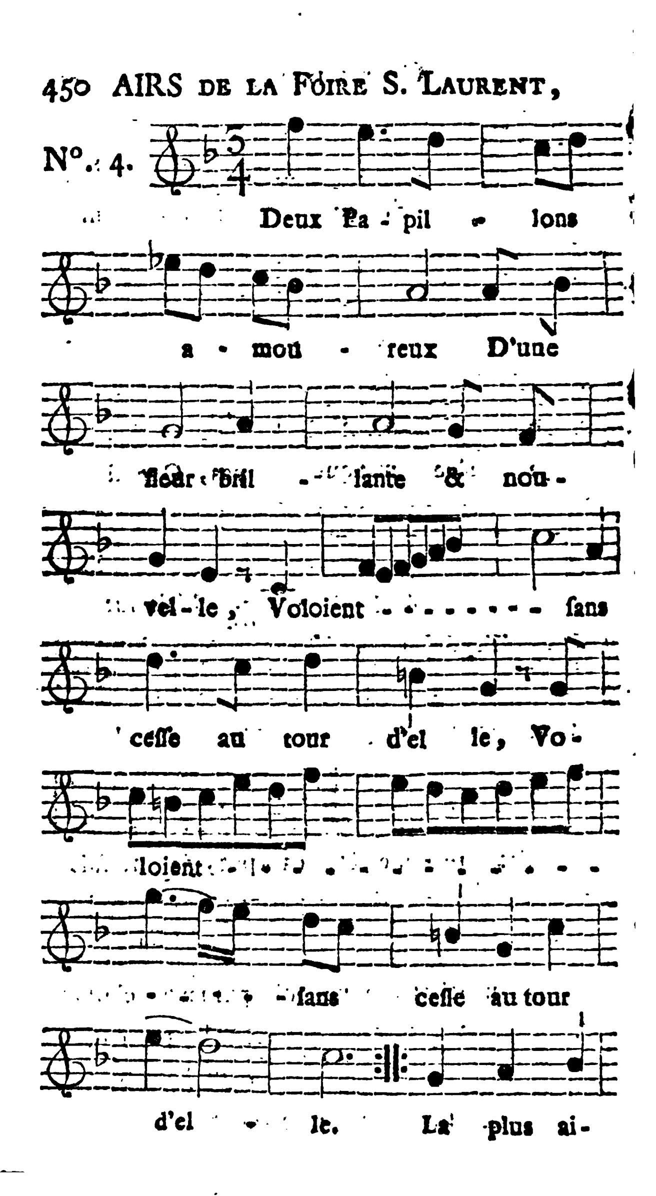

Un Rejoui.
No. 7.
Le tems est
tou - jours prêt à fuir,
Goutons les douceurs de la
vi - e: Le paf - sé s'ou - blie,
L'a - ve - nir va - ri - e.
Il n'est rien tel que de jou -
ir.
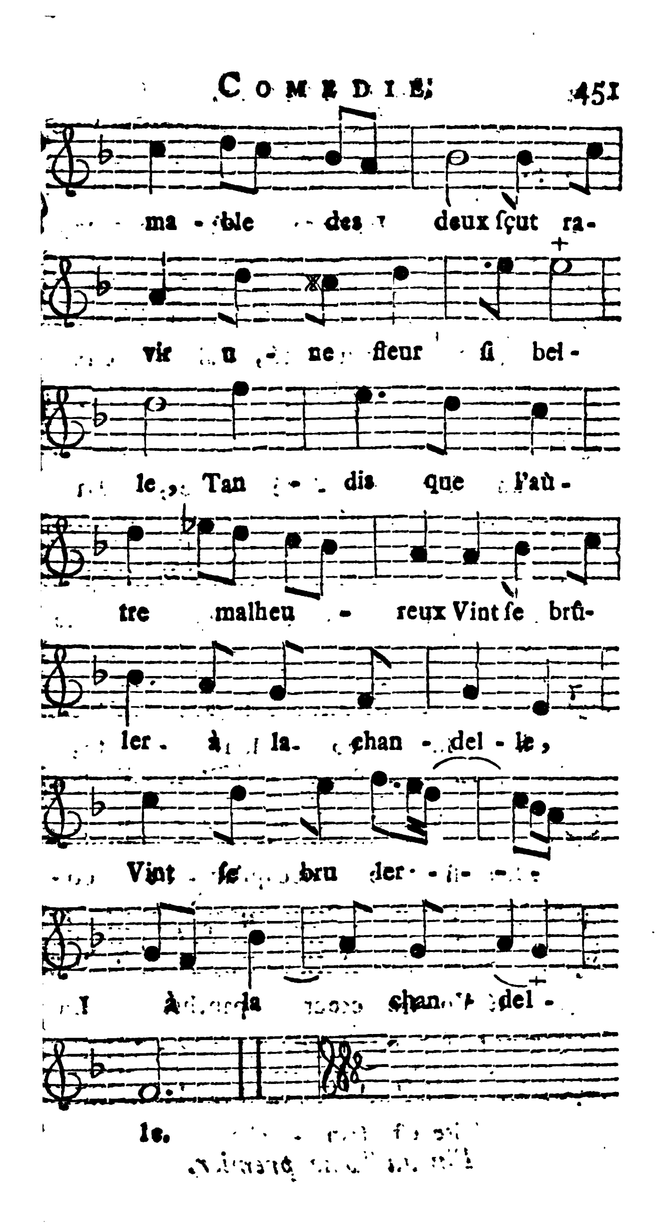

Une Matelotte.
No. 8.
L'es - pé - ran - ce, Du
tems passé sou - la - ge les re -
grèts, Et fait aux mortels par a - van -
ce, Goûter dans l'a - ve - nir les biens
les plus par - faits, Ne perdons ja -
mais, Ne perdons ja - mais l'espé - ran-
ce, Ne perdons jamais, ne perdons ja -
mais l'espe - ran - ce.
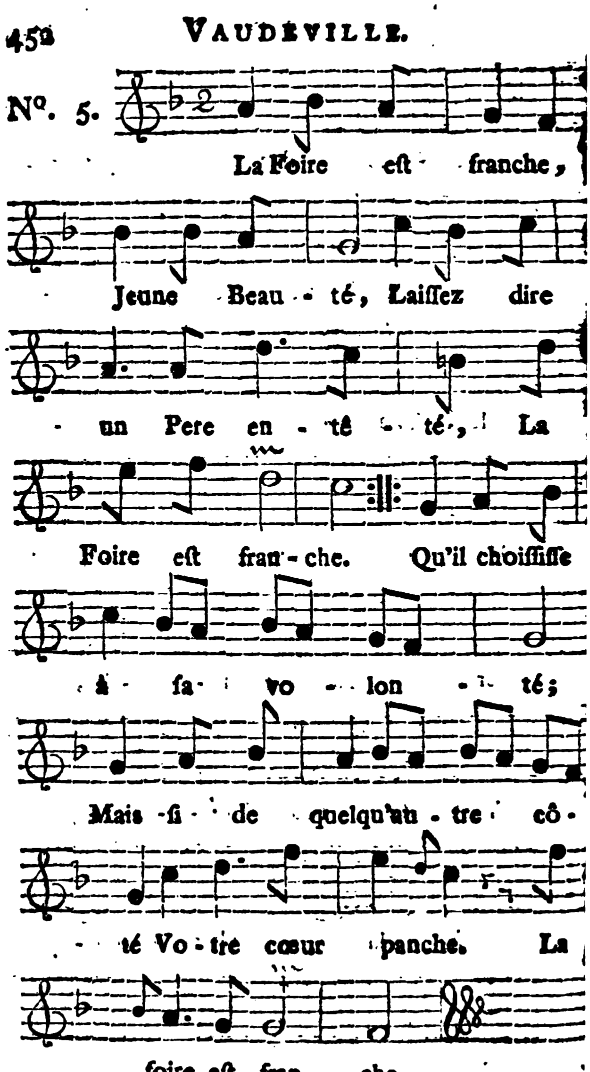

Une Bohemienne.
No. 9.
De l'ef-pe-ran-ce
Les plai-firs font doux: Ne fuffent-
ils qu'en ap-pa-ren-ce. Sans-
ceffe ef-pe-rons, flattons-nous, Sans
ceffe ef-pe-rons flattons-nous,
Affez fou-vent la jou-if-
fance Se trouve au def-fous De l'ef-pe-
ran-ce.


Une Bohemienne.
VAUDEVILLE.
No. 10.
Je vois une veu-
ve pleu - rer, Et prête à se de-
ses-pé - rer, De la mort d'un
Epoux fi - de - le: Mais
pour voir ses vives douleurs Chan-
ger en nouvel-les ar - deurs....
Refrain.
Ah! c'est au tems que j'en ap-
pel - le.
Fin du tome troisiéme.


N°. 3.
Si je n'ai ni mains ni
bras, C'eſt lorſ - qu'il faut ren - dre: Meſſieurs
je n'en manque pas, Quand
il faut pren - dre. Mais ſur
tout pour du - per un ſot, Et le
faire re - pic & ca - pot, Je ne ſuis
pas manchot, Je ne ſuis pas man - chot,
Je ne ſuis pas man - chot.


N°. 4.
Deux Pa - pil - lons
a - mou - reux D'une
fleur bril - lante & nou -
vel - le, Voloient - sans
cesse au tour d'el le, Vo -
loient
- sans cesse au tour
d'el - le. La plus ai -


ma - ble des deux ſçut ra-
vir u - ne fleur ſi bel-
le, Tan - dis que l'au-
tre malheu - reux Vint ſe brû-
ler à la chan - del - le,
Vint ſe bru ler
à la chan - del-
le.



Fin du Tome premier.

[illegible]

[illegible]

